



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

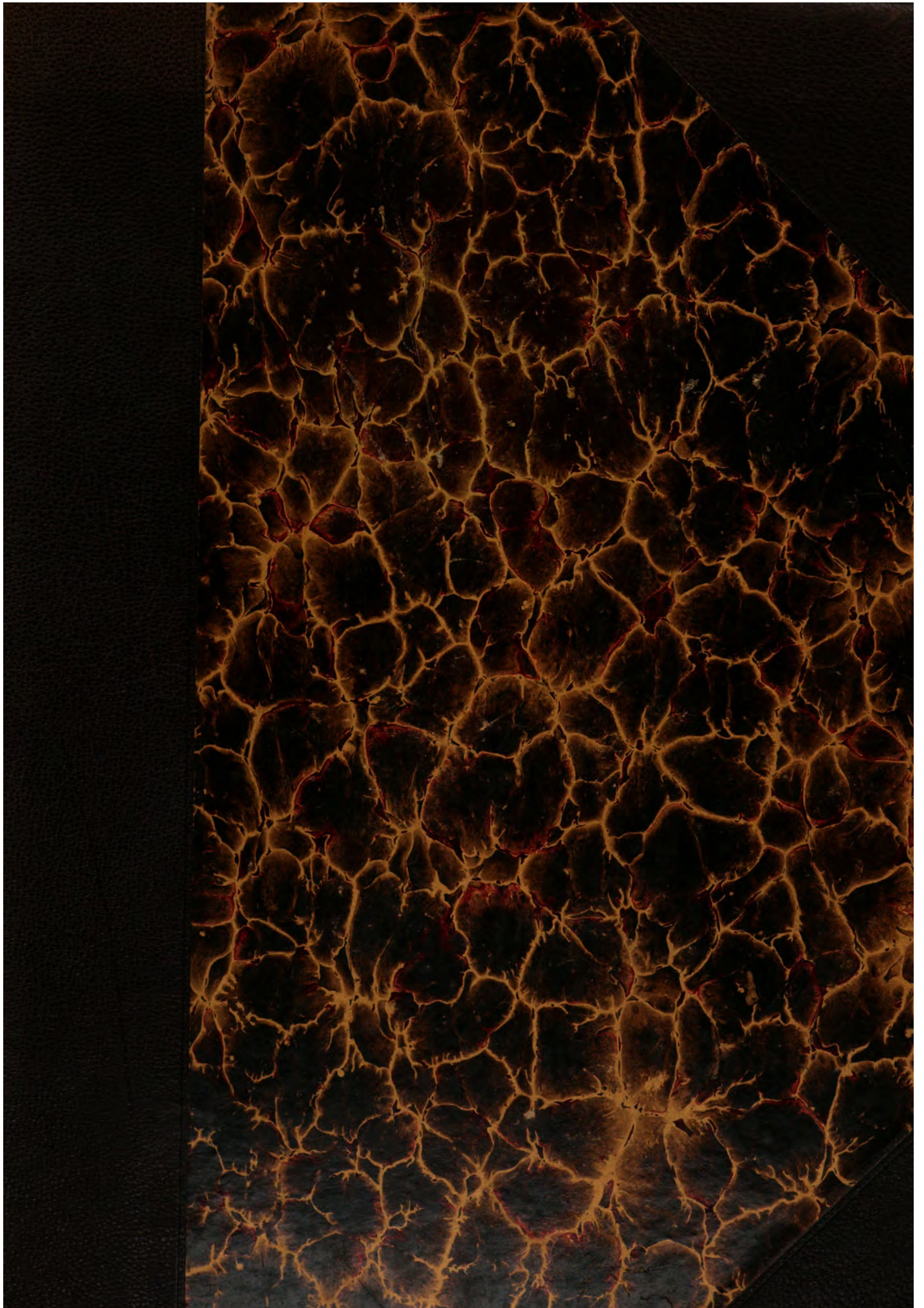
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

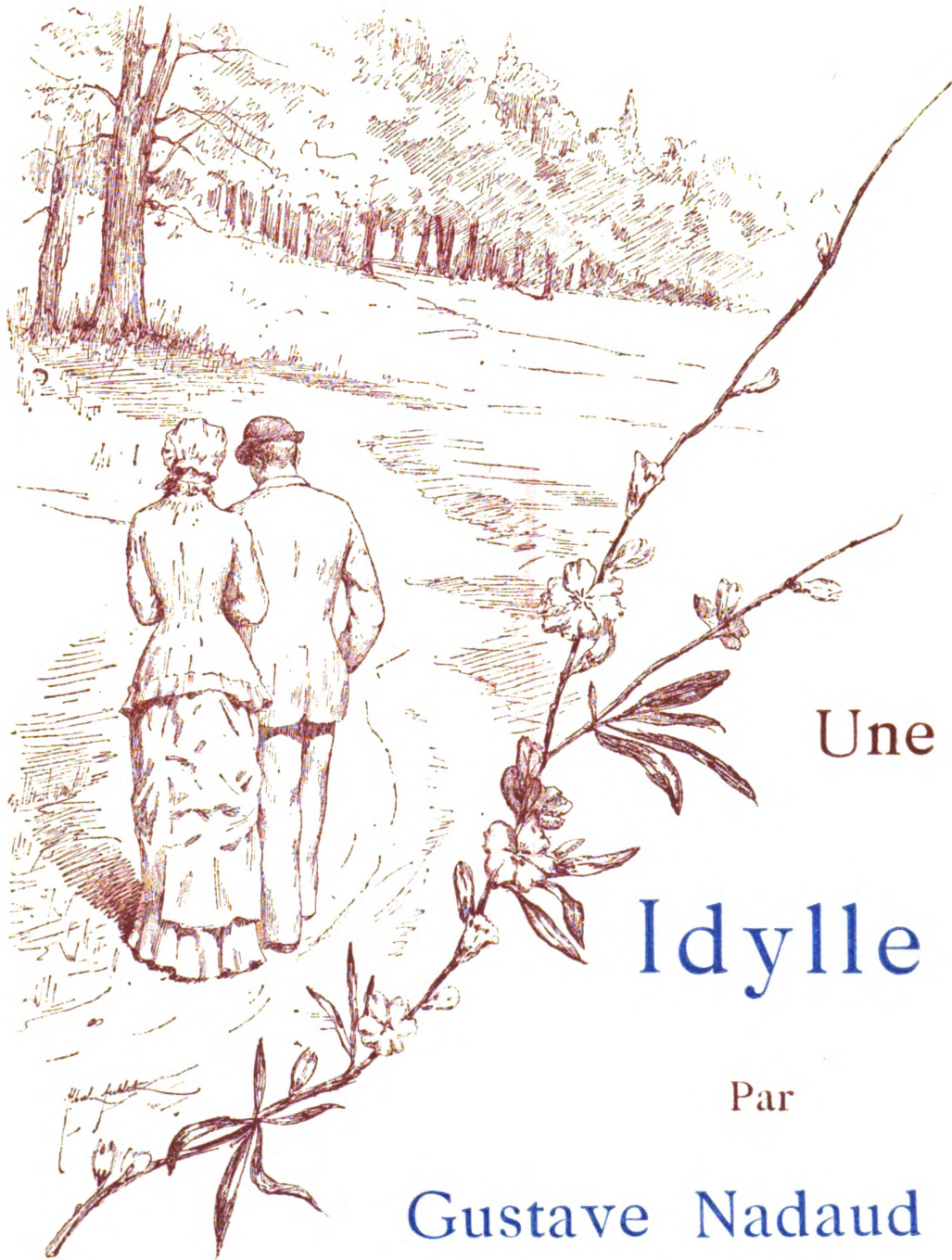




1/Q 93 B.1



W. 9 cat 186
 142
 148



Une

Idylle

Par

Gustave Nadaud

UNE IDYLLE

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été tiré en plus 70 exemplaires sur papier du Japon
non mis dans le commerce.



A. A. G. G. G.

LE DEPART



GUSTAVE NADAUD

UNE IDYLLE

AVEC

ONZE PLANCHES HORS TEXTE

D'APRÈS LES DESSINS

DE

ALBERT AUBLET



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIII



AU LECTEUR

*Aux environs de Rome, à Viterbe, on peut lire
L'enseigne que je vais essayer de traduire :*

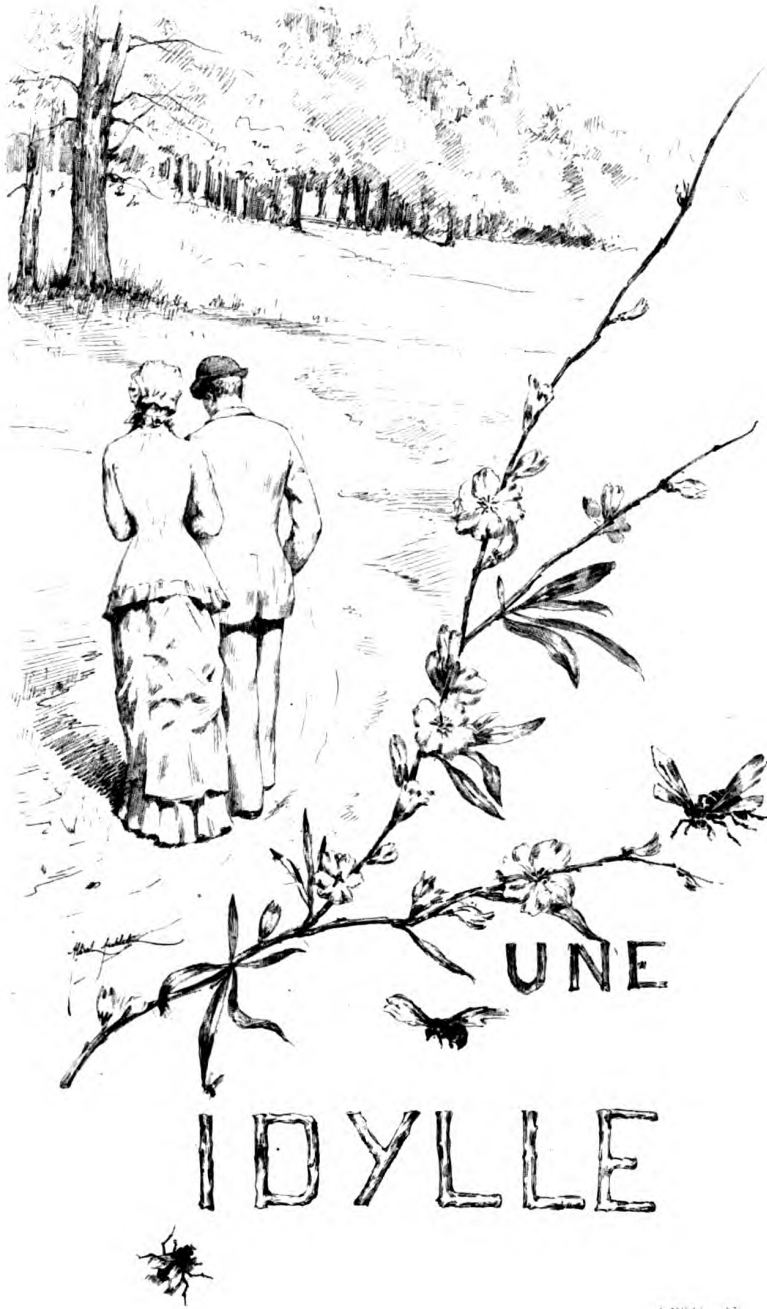
*« Si vous voulez du vin de haute qualité,
Allez au cabaret d'en face ou d'à côté.
Ici nous ne vendons que le simple ordinaire,
Le petit vin du cru, mais pur et salubre. »*

*Ce sont des qualités qu'on chercherait en vain,
Au temps où nous vivons, chez plus d'un écrivain.
D'autres ont la beauté, le charme, l'élégance,
La passion, le feu, la vigueur, l'éloquence;
Ils en tirent honneur, renommée et profit :
Moi, j'ai le naturel, et cela me suffit.*

*A-t-elle vieilli, mon Idylle ?
Ce n'est pas moi qui le dirai.
Le ton en est doux et facile,
Rien de faux ni d'exagéré.
Elle n'a pas rempli la presse
Du bruit de son petit succès ;
Elle doit avoir la vieillesse
Des gens qui n'ont pas fait d'excès.
Puisse le revenant modeste
Trouver bon accueil aujourd'hui !
Il va s'adresser, s'il en reste,
A des gens simples comme lui.*

G. NADAUD.





UNE
IDYLLE

ARTIST'S



UNE IDYLLE

AVANT-PROPOS

I

Amis lecteurs, je veux vous conter une histoire,
Celle de deux bergers bien dignes de mémoire,
Deux bergers-Watteau de Paris,
Nés en plein boulevard, bien logés, bien nourris,
Et qui, sans espoir d'aventure,
Disparurent un certain jour
Pour ensevelir leur amour
Au sein de la mère nature.

Car ils sont amoureux. Depuis plus de mille ans,
Le fait est coutumier aux héros de romans ;
Mais ce qui les distingue entre tous leurs confrères,
C'est qu'ils sont (ô lecteurs, soyez-leur indulgents)
Mariés et propriétaires,
A cela près, de fort honnêtes gens.
Vous trouverez quelque peu téméraire
Que j'ose mettre en scène, on ne sait trop pourquoi,
Des citoyens naïfs, tels que vous ou que moi,
Qui n'ont pas tué père et mère
Et qui sont mariés devant monsieur le maire.
C'est que, jusqu'à présent, je n'ai pas rencontré,
Dans le monde où je vis, ces affreuses familles

Où le vice élégant dans le sang est entré,
 Ces beaux aventuriers, ces blondes jeunes filles
 Qui se font enlever par des gens inconnus.
 Tout ce monde d'argot, de hontes, de guenilles,
 D'aimables scélérats et d'escrocs ingénus,
 Je ne le connais pas, et, pour ma part, j'estime
 Qu'on doit toujours parler des choses qu'on connaît.
 Le ridicule, soit; mais laissons là le crime.

Mon récit sera, s'il vous plaît,
 Tantôt en vers, tantôt en prose,
 La réalité sombre ou le rêve vermeil.
 Notre vie est-elle autre chose
 Qu'un semis d'ombre et de soleil?
 Puis, j'aime mon allure franche;
 Je chemine à pas inégaux;
 De l'arbre du sentier je détache une branche;
 Je m'assieds au bord des ruisseaux;
 Je m'amuse parfois aux détails de la route;
 J'aime les foins et les moissons;
 Je tressaille au lézard qui fuit sous les buissons.
 Si je vois, je regarde, et si j'entends, j'écoute;
 Un site me retient, une mouche, un oiseau;
 Puis, quand j'arrive dans la plaine,
 Je prends ma course à perdre haleine
 Jusqu'à ce que je trouve un horizon nouveau.

Tel je suis et serai; tel du moins je crois être:
 Car enfin, qui se peut flatter de se connaître?
 Mettons-y de la bonne foi;
 Un mot encor, lecteurs, et puis, chacun pour soi:
 C'est mon héros qui parle, et non l'auteur du livre;
 Souvenez-vous donc bien, si vous daignez poursuivre,
 Que *Je* ne veut pas dire *Moi*.

II

Je reviens ici à la prose pour vous faire savoir que je me mariai l'an dernier, dans les premiers jours de mai. Marie (c'est le nom de ma femme) est la plus charmante créature que j'aie rencontrée.

Je ne vous donnerai pas son portrait pour deux raisons : la première, c'est que, toutes les fois que j'ai lu dans un roman le portrait d'une héroïne, je ne suis jamais parvenu à me représenter l'original, malgré les nombreux détails dans lesquels l'auteur s'est plu à entrer ; la seconde, c'est que je ne tiens nullement à prouver aux autres que ma femme est très jolie. Il me suffit de la trouver telle, et je ne suis pas de ces gens qui disent : « Voyez donc les yeux de ma femme ; voyez donc les dents de ma femme, les cheveux de ma femme, les pieds de ma femme ! » Je vous dis seulement : « Je suis marié et ma femme est charmante. »

Que si je viens à parler de ses qualités, de son cœur, de sa raison, je dois être récusé dans une cause que je crois mienne, et je n'ai qu'un mot à ajouter, c'est que je frémis tous les jours en songeant que nous aurions pu vivre sans nous connaître.

« Voilà de l'amour ! direz-vous. — Oui, et je ne m'en cache pas. — Comment, amoureux et mariés ? — Pourquoi non ? — L'exemple est bon, mais peu suivi. — Raison de plus pour qu'on le signale. »

Comme on fait des beaux papillons
Dont notre climat est avare,
Gardons quelques échantillons
D'une espèce qui devient rare.

Le lendemain de notre mariage, nous mettons à exécution notre grand projet. Quel projet ? Vous allez le savoir.



LE VOYAGE

I

Oh! vivre dans les champs, loin du bruit et des villes,
Des riches insolents et des pauvres serviles,
Se chauffer au soleil et respirer l'air pur,
Sans que votre regard soit borné par un mur ;
Non pas dans ces villas de moderne structure,
Où l'art veut nous donner la campagne en peinture ;
Non ; au milieu des champs, des champs silencieux
Où ne pénètre pas un monde curieux,
Où la moisson du ciel sur la terre étendue
N'est pas contre le vol chèrement défendue.
Là, vivre sans envie et sans être envié,
Oublieux des humains qui vous ont oublié,
Vers le juste et le bien rehausser ses pensées,
Reconstruire les lois que nous avons faussées,
N'avoir plus de souci que pour la vérité,
Sans être à chaque pas par la mode heurté ;
Se soustraire d'un coup à tous les esclavages,
Aux préjugés qui font les lois et les usages ;
Pouvoir tendre la main au pauvre demi-nu,
Et ne plus saluer le fripon parvenu ;
Trouver dans sa raison, dans son cœur, dans sa vie,
Son exemple, son code et sa philosophie.
Est-ce tout ? Non, avoir dans son logis fermé
Une femme qu'on aime et dont on est aimé ;
Passer sa vie à deux dans l'oasis ombreuse
Dont on aura fait choix pour fonder sa chartreuse ;
Ne plus être connu que par un peu de bien
Qu'on fait en souvenir de son nom chrétien ;
Sans regret, accepter de douleur ou de joie

La part que le bon Dieu nous laisse ou nous envoie ;
Mais ne connaître plus le langage grinçant
De ces messieurs du trois et du quatre pour cent ;
Cloue sa porte au bruit, sa fenêtre à l'orage,
Et voyager ainsi jusqu'au bout du voyage !...

Voilà quel était notre grand projet. Nous l'avions longuement médité et approfondi, y ajoutant toujours quelque chose et n'en retranchant jamais rien.

Mais les plus beaux projets sont ceux qui rencontrent le plus d'obstacles. Pour vivre dans sa terre, il faut une terre, et je n'en avais pas. Par bonheur, j'avais un oncle...

II

Quand je dis : « J'avais un oncle », je ne suis pas bien certain de ne pas me tromper. Mon père et ma mère n'ayant ni frère ni sœur, je suis porté à croire que cet oncle était de la nature des cousins. Mais il y avait une tradition de famille qui peut servir à ma justification. On ne parlait jamais de lui sans dire : « L'oncle Gaspard. »

C'était le nom qu'il portait à la ronde ;
Tous l'appelaient ainsi, parents, amis, voisins ;
Et, s'il était l'oncle de tout le monde,
Il pouvait être un peu celui de ses cousins.

Il avait un autre titre pour moi. A l'époque de mon baptême, on le somma de tenir une promesse qu'il avait faite : il devait être mon parrain. Je ne puis me rappeler au juste, on le comprendra de reste, comment les choses se passèrent ; mais l'oncle Gaspard ne put pas ou ne voulut pas venir à Paris. Il se fit représenter en cette circonstance par un de ses amis. Je n'en fus pas moins son

filieul, car tous les ans je lui adressais, le 31 décembre, une lettre remplie de beaux sentiments, et qui commençait invariablement par : « Mon cher parrain. » Il ne m'a répondu qu'une seule fois, et vous saurez bientôt comment.

C'était un vieux garçon, modeste d'allures et de fortune, vivant dans sa propriété et plus jaloux de l'arrondir que de s'en défaire. Je m'abstiendrai de vous tracer son portrait pour une des raisons que j'ai déduites plus haut, corroborée d'une autre qui a bien son importance, c'est que je ne l'ai jamais vu. Il habitait, là-bas, au milieu des montagnes, un coin du Dauphiné, et si le nom de l'oncle Gaspard revenait souvent dans les conversations de famille, je ne suis pas éloigné de croire qu'en parlant du propriétaire on pensait quelque peu à la propriété. Au reste, je ne vous dois pas l'histoire de sa vie. Il mourut.

III

Il mourut. Faut-il l'avouer? je l'appris sans une grande douleur. D'autres en furent plus attristés. En effet, il laissait un testament par lequel il instituait pour légataire universel son filieul bien-aimé. Voilà le titre qu'il me donnait et l'unique réponse qu'il faisait à mes épîtres annuelles. Bon oncle..., c'est-à-dire bon parrain!...

La succession n'était pas énorme; il s'agissait d'un revenu de sept mille francs environ. Sept mille francs, c'est peu et c'est beaucoup; peu si on les possède, beaucoup si on les acquiert. Notre vie était arrangée d'avance; nous avions le nécessaire; le superflu nous arrivait. Notre rêve pouvait s'accomplir; nous avions une terre.

C'est quelques jours avant mon mariage que je reçus cette intéressante nouvelle. Mon notaire me donna tous les détails concer-

nant ma propriété de Courlaroze, sise dans la commune de Beaulieu, consistant en maison de maître, ferme, terres arables, prés, bois et vignes, le tout d'une contenance de.... Croiriez-vous qu'après cette énumération, il me demanda si un pareil changement de fortune...? O Marie, pardonnez à un notaire!

Par une clause du testament, l'oncle Gaspard me priait (son filleul bien-aimé!) de ne faire aucun changement considérable dans sa maison et de conserver ses anciens domestiques. Je n'eus pas de promesse à faire; mais ce désir était trop respectable pour que je n'en fusse pas touché.

Huit jours après nous étions mariés. « Quand partirons-nous? — Demain. »

Demain!

Est-il mot plus doux à l'oreille?
Demain, c'est l'aurore vermeille
Qui vient éclairer le chemin;
C'est le printemps et la verdure,
Le temps qui fuit, l'amour qui dure...
Demain!

IV

Demain est arrivé! Adieu, Paris, monde que nous avons aimé, parents et amis qui nous étiez chers. Notre destin nous emporte. Nous avons imaginé un roman que nous allons écrire. Sans doute, on nous accusera. Qu'importe? Nous l'avons résolu, nous voulons vivre seuls. « Seriez-vous misanthropes? nous a-t-on dit. — Non, nous nous aimons trop pour ne pas aimer tout le monde. — Où allez-vous? En Italie? — Plus loin. — En Asie? — Plus loin. — En Amérique? — Plus loin encore. »

Nous allons où vont les nuages,
Où vont les oiseaux voyageurs,

Où s'en va le pollen des fleurs
Guidé par le vent des orages.
Au grand mât de notre vaisseau
Nous avons tendu notre voile,
Et nous voguons vers une étoile
Qui promet un monde nouveau.

Nous mentons, car notre étoile est là, et nous savons où elle nous mène. Ce monde nouveau s'appelle Courlaroze, un joli nom, n'est-il pas vrai? Mais personne ne saura ce que nous sommes devenus, et, tandis que nos amis (ingrats que nous sommes!) nous croiront au milieu des sables ou des savanes, dans les forêts vierges ou sur le vieil Océan, nous aurons fait le nid de nos amours dans un coin de la terre promise.

V

La locomotive nous attend. Le signal est donné. Elle s'ébranle, elle roule, elle s'élançe. Les champs, les bois, les villages, s'approchent et s'enfuient.

« Marche, marche, hippogriffe de la fable, perce les montagnes, comble les vallées; tu m'as pris sur tes épaules et tu m'as dit : « Je suis ton esclave, ordonne, et je te porterai partout au « gré de tes caprices. »

« Marche donc.

« Regarde : voici la fraîche vallée ; un ruisseau coule en bas, fait un détour, s'arrête, se précipite, et, comme par plaisir, court arroser une prairie. Des vaches rassasiées sont étendues à l'ombre d'une haie. Le toit fume. Le bouvreuil chante.

« Marche, marche.

« Voici les montagnes abruptes. L'horizon s'élargit ; l'air est pur. Les chèvres bondissent en liberté, suspendues sur l'abîme. La plaine voisine disparaît sous la brume. Le soleil couchant

teint en rose la neige des hautes cimes. Le pâtre rassemble quelques branches éparses pour allumer le feu du soir.

« Marche, marche.

« Voici la ville industrielle. Les voitures roulent bruyamment sur le pavé. Les machines se meuvent, les métiers battent, les hommes s'agitent. Les toisons se lavent, se filent et se tissent; le sable devient métal, le papier devient or et circule de main en main.

« Marche, marche.

« Voici le village silencieux. Les maisons sont désertes; les gerbiers rient au soleil. Hommes et bêtes sont aux champs. Quelques enfants abandonnés jouent sur le seuil d'une chaumière. Une vieille femme, un bâton à la main, gravit lentement le chemin malaisé; elle se signe devant la croix de pierre et pousse la porte vermoulue de l'église.

« Marche, marche.

« Voici le bord de la mer. La vague montante envahit le sable et fait rouler les galets. Le goéland pousse son cri sauvage en perçant la lame. Des voiles paraissent à l'horizon, chassées par le vent d'ouest. Le ciel s'obscurcit. Vois-tu sur la falaise un mouchoir blanc qui s'agite?

« Marche, marche encore!

« Où donc veux-tu que je te conduise?

« Ramène-moi à mon pays natal et à mon premier amour! »

VI

Tel est le songe que j'avais fait, et je vis, en me réveillant, Marie qui souriait. « A quoi pensez-vous? » me dit-elle. Je lui racontai mon hallucination, mais je jugeai à propos de modifier un peu le dénouement. Au lieu de : « Ramène-moi à mon pays

natal et à mon premier amour », je répondais à l'hippogrieffe :
 « Conduis-moi dans mon pays adoptif avec celle que j'aime. »
 C'était un petit mensonge ; mais les rêves sont eux-mêmes si menteurs et vous font dire des choses...

Il me vient un scrupule et je le fais connaître :
 Lectrices et lecteurs, vous trouverez peut-être
 Que je traite l'amour avec trop de gaité.
 C'est possible. Pour moi, je n'ai jamais goûté
 Ces amoureux transis et valétudinaires,
 Ces bavards larmoyants, ces rêveurs poitrinaires
 Qui circulent la nuit dans des romans tout noirs
 Ou remplissent de pleurs les drames à mouchoirs.
 Je n'ai pas dans le cœur une marque fatale
 Et je ne marche pas dans des feux du Bengale.
 Je suis fait autrement et j'en rends grâce au ciel ;
 On peut être sensible et rester naturel.

Nous sommes revenus cependant à la réalité. Quoi que nous en ayons dit, l'hippogrieffe et moi, ces chemins de fer sont d'une lenteur désolante. J'entends répéter partout qu'on ne voyage plus, qu'on arrive. C'est vrai, mais on n'arrive pas assez vite. La rapidité n'est pas en raison de notre impatience ; notre esprit devance notre génie.

Les bienfaits obtenus sont laissés en oubli ;
 Notre désir s'accroît du progrès accompli.
 Nous cherchons l'inconnu, l'idéal, le mystère.
 Pareils à ces buveurs que la boisson altère,
 Le bien acquis ne sert qu'à nous affrioler ;
 Nous marchions, nous courons et nous voulons voler.

Ah ! la diligence, le fouet du postillon, les chevaux indociles, les côtes franchies à pied, les villes bruyamment traversées, les sites romantiques, les incidents romanesques, que sont devenus tous ces souvenirs ? Puisque vous m'avez pris le plaisir de la route, le chant des voyageurs, la rencontre des troupeaux, et les



mœurs et l'accent des pays que je traverse, abrégez le supplice de ma prison et rendez-moi en vitesse ce que vous m'avez enlevé de bonheur. Débarrassez-moi de ce voisin odieux qui entre dans une voiture le chapeau sur la tête, de ces deux Anglais qui auront traversé la France sans échanger un mot, de tout ce monde grossier, froid, égoïste qui bâille, dort, s'enveloppe de son manteau, allonge les jambes, gêne ses voisins et s'ennuie par-dessus le marché.

Nous arrivons à Lyon.

VII

Mais que nous importe Lyon, à nous qui fuyons Paris? A peine apercevons-nous une ville et deux rivières.

Nous sommes sortis de notre cage; nous nous sommes séparés de nos *compagnons de voyage* sans une parole et sans un salut; nous avons repris notre dignité. Nous ne sommes pas arrivés, heureusement. Le travail est fini, le plaisir va commencer. On nous indique la diligence qui doit nous mener à notre chef-lieu d'arrondissement. Nous trouverons là une patache qui nous conduira au chef-lieu de canton. Voilà de la hiérarchie administrative.

Les voyageurs sont placés. Les chevaux donnent le premier coup de collier, et le conducteur ne consent à se hisser sur sa banquette qu'au moment où cette ascension présente quelque danger. Chacun a son orgueil.

Quelques pas, et nous avons atteint la limite du département. Nous sommes dans l'Isère. Le Rhône formait autrefois la limite des deux départements. Un inconvénient sérieux fit changer cette disposition. En effet, si le fleuve, sortant de son lit, comme il en a eu quelques velléités, était allé rejoindre un peu plus tôt la

Saône, son épouse future, si, par suite d'une inondation, le mariage s'était accompli trois ou quatre kilomètres plus haut, il serait arrivé un curieux événement : Lyon aurait fait partie de l'Isère, ce qui eût été très fâcheux pour le département du Rhône.

Tout nous est sujet d'étonnement. Nous remarquons à droite et à gauche des maisons dont les murailles sont percées à jour. Il y a là un mystère que nous voudrions pénétrer, mais le plus court est d'en demander l'explication au conducteur. Je suis renseigné, et je n'hésite pas à vous faire part des connaissances que je viens d'acquérir. Ce qui s'appellerait ailleurs de la terre s'appelle ici du pisé. On pile fortement la matière entre deux madriers soutenus par des poutres transversales. Dès qu'un pan de mur est rendu suffisamment compact, on le fait sécher au soleil, et les poutres retirées laissent des trous qui devront être comblés plus tard et dont je suppose que les moineaux s'accommodent en attendant.

Nous tenons tant à nous instruire que nous trouvons déjà cette petite explication fort intéressante.

VIII

Les Parisiens ont en effet tant de choses à apprendre ! Nous cherchons à distinguer l'avoine du blé, et le trèfle de la luzerne. Nous commençons ainsi nos études agricoles, et le conducteur de la diligence est notre premier instituteur. Il y met une bonne grâce joviale qui nous encourage. La route est bordée d'arbres complètement dépouillés. « Oh ! oh ! lui dis-je, nous avons beaucoup de chenilles cette année. — Non, Monsieur, ce sont des mûriers. — Eh bien ? — Eh bien, on a cueilli les feuilles pour nourrir les vers à soie. »

Nous mettons pied à terre pour gravir une pente. Il y a là une petite rivière qui bondit sur des cailloux et qui semble tomber exprès pour rencontrer la roue d'un moulin. C'est une fabrique de papier. Comment un moulin peut-il faire du papier ? Nous le saurons plus tard, sans doute ; on n'entre pas en un jour dans les confidences de la nature et de l'industrie.

Madame, un mot ici, car je vous vois sourire :
 Vous me trouvez naïf ? — Soit ; mais je veux m'instruire ;
 N'étant pas professeur, je me fais écolier.
 En savez-vous plus long sur tel ou tel métier ?
 Et que répondrez-vous si je viens à vous dire :
 « Je vous donne un moulin : faites-moi du papier ? »

Rentrez un moment en vous-même,
 Et convenez tout bas ici
 Qu'il est plus d'un petit problème
 Que vous n'avez pas éclairci.
 Pourquoi la terre est-elle ronde ?
 Par quel impérieux besoin
 Le flux et le reflux de l'onde ?...
 Mais n'allons pas chercher si loin.
 Or, savez-vous comment se tisse
 Le velours que vous déployez ?
 Est-ce la chèvre ou la génisse
 Qui chausse vos deux petits pieds ?
 Cette montre où vous lisez l'heure,
 En comprenez-vous le ressort ?
 Cette poudre qui vous effleure,
 Savez-vous bien d'où cela sort ?
 Ce peigne soi-disant d'écaille,
 De quelle matière est-il fait ?
 Le corset s'ajuste à la taille ;
 Est-ce une cause ? Est-ce un effet ?
 Savez-vous les métamorphoses
 D'un cachemire ou d'un miroir ?
 Combien vous ignorez de choses
 Que vous avez l'air de savoir !
 Moi, j'accuse mon ignorance ;
 Vous avez moins de bonne foi,
 Voilà toute la différence ;
 Je vous absous ; pardonnez-moi.

La route est resserrée entre deux talus ; nous montons toujours. Il semble qu'une surprise doive nous attendre là-haut. Nous arrivons : nos yeux plongent au loin ; les Alpes sont devant nous.

Regarde : au premier plan, les collines boisées
 Découpent l'horizon, en gradins disposées ;
 Leur ligne sinueuse accuse fortement
 Le pied solide et sûr du vaste monument.
 Plus loin, et par delà d'invisibles espaces,
 Se découvre la chaîne aux imposantes masses.
 Une brume légère arrondit ses contours
 Et couvre le mur nu d'un manteau de velours.
 Parfois, de loin en loin, quelques folles nuées,
 Semblables à des nefs sur l'écueil échouées,
 S'accrochent aux parois du gigantesque mur
 Et trouvent à son ombre un abri large et sûr.
 Porte les yeux plus haut : ne crois-tu pas encore
 Voir ces frêles vapeurs que le soleil colore,
 Et qui montrent, autour de leur prisme changeant,
 Comme une frange d'or sur un tissu d'argent ?
 Ce n'est pas le nuage à la forme diverse
 Qu'un caprice du vent pousse, arrête ou disperse,
 Que l'éclat du matin ou la brume du soir
 Ceint d'un voile de pourpre ou d'un cilice noir :
 C'est la vierge des monts, c'est la neige éternelle,
 Qui depuis six mille ans dort dans sa citadelle,
 Et qui défie encore, en son chaste sommeil,
 Les approches de l'homme et les feux du soleil.

« Monsieur, nous aurons de la pluie demain », me dit le conducteur.

IX

« Nous aurons de la pluie demain. » Cette menace me fit réfléchir un moment. Je me hasardai cependant à demander pourquoi.
 « Parce qu'on voit les montagnes. — C'est donc signe de pluie ?
 — Infaillible, Monsieur. » Encore un mystère !

Nous ne vîmes plus les détails de la route. Nos yeux étaient tout entiers à ce merveilleux spectacle. Nous arrivâmes ainsi sur la place de la sous-préfecture. Nous avons mis presque autant de temps pour faire une douzaine de lieues que pour en faire plus de cent.

Cette comparaison me force à un aveu. Certes, j'ai exprimé assez énergiquement mon amour de la diligence et mon horreur du chemin de fer. Et je me demande maintenant si nous pourrions impunément retourner en arrière. Je viens de voir des montagnes dont les arêtes abruptes sont adoucies par la distance. Le souvenir n'a-t-il pas aussi une gaze trompeuse qui dissimule les angles des choses passées ? Pourrions-nous encore, amollis que nous sommes par le bien-être, supporter la gêne d'une longue route, les nuits sans sommeil, le manque d'air et d'espace ? En un mot, préférerions-nous un plaisir fatigant à un ennui commode ?

Je suppose que le savetier et le financier de la fable se retrouvent en présence et qu'ils renouvellent leur marché. Je crois avec vous que le savetier en sera très malheureux, qu'il perdra du coup le manger, le boire et le dormir ; mais vous croyez avec moi qu'il ne rendra pas les cent écus.

Il y a dans Paris bien des gens qui regrettent le temps de leur pauvreté. Je n'en ai pas vu un seul quitter son hôtel du faubourg Saint-Honoré pour retourner dans sa chambre du quartier Latin.

Je connais des puissants qui ne sont pas heureux ;
Ils le disent du moins. Croyez ces bons apôtres,
Le pouvoir ne serait qu'un supplice pour eux...
Mais ne leur parlez pas de le céder à d'autres !

X

Nous avons fait nos adieux à la diligence et au conducteur. Nous sommes installés dans la plus grande auberge du pays. C'est ici que nous devons attendre la patache promise. L'hôtesse, une hôtesse grasse, rouge, avenante, une hôtesse enfin, nous offre avec noblesse un dîner qu'elle a préparé de ses propres mains, et nous introduit mystérieusement dans la pièce voisine où deux couverts se trouvent mis. Elle nous sert elle-même, et ne se permet d'entrer dans notre appartement qu'après avoir discrètement frappé deux coups à la porte. Notre ami le conducteur s'est établi dans la cuisine.

Dans la cuisine... ô décadence !
Et que les mœurs du jour sont promptes à changer !
Les conducteurs de diligence
Ne fréquentaient jadis que la salle à manger.

La gaieté de ces gens-là est bruyante. Quelques bribes de leur conversation arrivent jusqu'à nous. A un certain moment, la voix que nous connaissons s'écrie : « Mariés, eux ! laisse-moi donc tranquille ; ils m'ont donné cinq francs d'étrenne. » Nous n'avons jamais su quelle était la question qui avait amené cette réponse.

Pendant que nous dînons, passe devant notre fenêtre un marchand colporteur. Marie se rappelle alors que nous avons chez nous, je dis chez nous, des gens qui nous attendent, et qu'il serait bon de leur apporter quelques menus cadeaux. Nous faisons un signe au colporteur qui se hâte d'étaler devant nous toute sa marchandise. Les femmes ont toujours besoin de mille bagatelles.

Marie achète ceci, puis cela, puis encore cela; elle me fait même remarquer que je dois avoir besoin de mouchoirs. Quand nos emplettes sont terminées, nous nous apercevons que nous avons oublié nos domestiques. Nouveau déballage, nouvelles emplettes. Le colporteur est un jeune homme intelligent. Il nous intéresse, et nous avons cru deviner qu'il est amoureux. Marie lui demande en riant son histoire, et il se dispose sérieusement à la raconter.

HISTOIRE DU COLPORTEUR

Il en était là, quand l'hôtesse vint nous prévenir que la voiture nous attendait.

XI

Si j'étais directeur (c'est de l'ambition)
 D'un des chemins de fer qui sillonnent la France,
 Est ancien, Est nouveau, Bordeaux, Lille ou Lyon,
 Je ferais une chose assez drôle, je pense.
 (Je n'ai pas de brevet pour mon invention.)
 Je mettrais au milieu de mes embarcadères
 Un de ces monuments qui voituraient nos pères,
 Et puis, je laisserais, au gré de leurs humeurs
 Réfléchir là-dessus messieurs les voyageurs.

Salut, patache vénérable,
 Édifice non suspendu,
 Spécimen naïf et durable
 D'un type désormais perdu.
 Salut, jument de race pure,
 Au col fluet, au poil bourru,
 Qui parcours d'une même allure
 Le chemin cent fois parcouru.
 Salut, cocher plein d'innocence
 Tiïo parfait, je vous bénis :
 Vous me rappelez mon enfance
 Et les coucous de Saint-Denis.

Notre cocher est un jeune garçon qui chante en partant et qui bientôt s'endort sur son siège. Le petit équipage est charmant ; c'est une sorte de cabriolet à deux banquettes ; nous en occupons une, et l'autre est prise par nos bagages. Il y a près du cocher une boîte sur laquelle s'étale majestueusement le mot *Dépêches*.

Notre jument ne paraît pas bien pénétrée de l'importance de son rôle, et elle se déchargerait volontiers d'une glorieuse, mais fatigante responsabilité. Que nous fait maintenant un peu plus ou moins de vitesse ? Nous sommes seuls, libres, jeunes, par un jour de printemps, dans un pays splendide. Le bonheur est devant nous, et nous ne laissons en arrière ni un regret ni un souci. Adieu le luxe et le mensonge des villes ; nous nous rapprochons de la nature et nous sentons que la patrie est aux champs. Tu l'as voulu, n'est-il pas vrai, Marie ?... Ce monde où tu pouvais briller, tu le fuis comme une prison. Nous allons être seuls, volontairement, éternellement seuls. Tu seras mon existence et je serai la tienne.

L'amour qui peuple les déserts
Remplira de vie et de joie
La maison blanche aux volets verts
Où la fortune nous envoie.

Embrassons-nous pour nous assurer que nous sommes bien éveillés et que nous ne faisons pas un rêve.

XII

Chaque fois que nous voyons sur la route quatre maisons, nous réveillons notre jeune cocher pour savoir le nom du village traversé. Nous cherchons à le retenir, et nous l'oublions. Nous

montons, nous descendons, et la chaîne des Alpes reparaît pour disparaître.

Nous arrangeons déjà notre vie future. Vingt fois nous nous demandons quelle peut être l'habitation de l'oncle Gaspard. Tout à l'heure, c'était une maison blanche; maintenant, c'est un vieux château qui domine les environs; bientôt, ce sera une chaumière qui se cache dans les arbres. Nous disposons à notre gré la campagne voisine, tantôt riante et fertile, tantôt sévère et désolée. Nos esprits travaillent, et nos désirs prennent une forme plus précise :

Nos yeux impatients devançant l'horizon;
 Nous faisons en chemin notre plan de campagne
 Et nous peignons ainsi le site et la maison :

C'est un vallon perdu dans la montagne.
 A peine aperçoit-on d'en bas
 Le voyageur qui suit la route suspendue,
 Et qui, du ravin creux mesurant l'étendue,
 Regarde et ne s'arrête pas.
 Au fond est un ruisseau limpide
 Qui court et ramène ses plis;
 Tantôt calme, tantôt rapide,
 Il glisse, bondit ou se ride
 Sur les cailloux qu'il a polis.
 Parfois, sous les rameaux d'un saule qui se penche,
 Un moment il reste couvert;
 Plus loin, il reparaît comme une nappe blanche,
 S'enfuit, revient, puis s'éloigne et se perd.
 Sur ses bords s'étend la prairie;
 Des rigoles partout y portent la fraîcheur,
 Et des bosquets, jetés sans symétrie,
 Donnent l'ombre aux troupeaux quand revient la chaleur.
 Puis, au-dessus, les terres cultivées,
 Le soin du laboureur et l'espoir des moissons.
 Plus haut, le sol jaunit, et nous reconnaissons
 La vigne qui se plaît aux pentes élevées,
 Et qui donne son vin vermeil,
 L'oubli, l'amour, l'esprit et la jeunesse,

Pour des cailloux et du soleil,
Cependant que les bois d'une couronne épaisse
Terminent le tableau dans des horizons bleus.
Au milieu de ce paysage,
S'élève une maison dont l'aspect plaît aux yeux,
Simple sans pauvreté, belle sans étalage,
Comme les aimaient nos aïeux.
Autour, un potager qu'enferme
Une clôture de sureau.
Pour les pauvres, c'est un château ;
Pour les riches, c'est une ferme.

Voilà comment nous allions nos désirs modestes à nos vellétés de grandeur. Si, après tout cela, la maison de l'oncle Gaspard n'était qu'une cabane !... Eh bien, que nous importe ? ne sommes-nous pas ensemble ?

XIII

Notre jument marche (je ne puis m'exprimer autrement) depuis plus de deux heures, et rien n'annonce l'approche du chef-lieu de canton. De temps en temps, nous voyons à droite ou à gauche une habitation qui annonce une certaine aisance. Alors nous nous regardons et nous avons l'air de nous dire : « Voudrions-nous que cette habitation fût la nôtre ? » Non, pas encore ; il manque à l'une de l'eau, à l'autre de la vue ; il manque surtout à toutes les deux d'être celle qui nous est destinée.

Vous ne connaissez une femme que de réputation. On vous a prévenu qu'elle n'est pas jolie et on vient vous dire : « Voudriez-vous qu'elle ressemblât à M^{me} B^{***}, à M^{me} F^{***} ? » Vous répondez : « Non, je veux qu'elle reste ce qu'elle est. » Il y a des beautés qui répugnent et des laideurs qui charment. L'ardoise sied à la pierre, la tuile à la brique, le chaume au pisé. Chaque chose est ce qu'elle doit être.

La vue d'un clocher rompt le cours de nos réflexions philosophiques. Notre jument paraît sortir d'une longue léthargie.

Elle ouvre ses larges naseaux ;
Elle s'élançe avec furie.
Adieu vallons, adieu coteaux,
La bête a senti l'écurie.

Plus de doute, nous arrivons. La ville, car c'est une ville, a quelques restes de vieux remparts. Nous passons sous une voûte en anse de panier, et nous éprouvons, la porte franchie, comme une impression de froid. Un parfum de moisissure nous saisit. Il semble que nous soyons dans une cave ou dans un tombeau. Cependant quelques portes ouvertes et quelques chiens errants nous prouvent que nous sommes dans un lieu habité.

Notre fougueuse jument s'arrête d'elle-même sur la place. Une sorte de char à bancs stationne devant le cabaret qui sert de bureau à l'administration. La veille de notre départ, j'avais écrit à Antoine, notre cocher, pour le prier de se trouver à l'arrivée du courrier. « Antoine, est-ce vous ? — Oui, Monsieur. » La voiture n'est pas élégante, le cocher n'a pas de livrée ; mais sa tenue est convenable. Il paraît endimanché et rasé de frais. On devine qu'il a voulu nous donner de sa personne une opinion favorable. Nos bagages ne peuvent être chargés sur le char à bancs. Antoine nous explique qu'un tel poids fatiguerait sa jument (c'est encore une jument), et je crois qu'il a peur de salir son bel habit en transportant trois malles d'une voiture sur l'autre.

Antoine est un homme de cinquante ans, de bonne mine et de manières dégagées pour un campagnard. Il porte des boucles d'oreilles et nous parle le chapeau sur la tête.

Nous sommes dans notre propre voiture.

XIV

Notre jument se nomme Mignon (ô Gœthe!). Elle a vingt-deux ans. Sa vieillesse est entourée de soins et de ménagements. Elle monte les côtes au pas, et Antoine voit des côtes partout. Nous ne le pressons pas, et nous lui savons gré de l'affection qu'il témoigne à la pauvre bête.

Le jour commence à baisser, et l'air a pris cette limpidité seraine qui précède le crépuscule. Parfois, nous longeons le mur d'un jardin, et le vent nous envoie par bouffées le parfum des fleurs. La verdure brille de cet éclat que n'ont pas altéré encore les poussières de l'été.

Quelques maisons apparaissent à droite et à gauche. C'est notre village. Il y a là une rivière. Elle tournoie, entourée d'arbres follement entrelacés. Les vaches qui reviennent des champs y entrent jusqu'à mi-jambe et plongent dans l'eau courante leur museau altéré. « Antoine, le nom de ce village? — Beaulieu, Monsieur. — Et celui de cette rivière? — Le Chéruï. »

Des paysans sont assis sur leur porte; ils se lèvent et nous saluent. Nous avons donc déjà des amis dans ce pays qui va être le nôtre. Un mendiant que nous rencontrons sur le vieux pont de pierre nous souhaite un heureux voyage et nous dit de bonnes paroles. J'ai vu des larmes dans les yeux de Marie.

Nous passons devant l'église : quatre murs et un toit surmonté d'un campanile.

La cloche fêlée
Vient de s'émouvoir.
Sa triple volée
Jette à la vallée
L'angélus du soir.

Les femmes assises
 Sur le banc de bois
 Font à deux reprises
 Un signe de croix;
 Et l'enfant qui joue,
 Le long de sa joue
 Promène ses doigts.
 Quittant la campagne,
 Le paysan gagne
 Le chemin pavé;
 Et, sur la colline,
 Le pâtre s'incline
 En disant : « Ave. »

Antoine, tout en se signant, nous dit : « Voici la maison de M. Malassis, un savant homme, mais un triste chrétien. On dit qu'il est franc-maçon. »

Sur le portail de la maison nous lûmes en grosses lettres le mot MISCUIT.

« Antoine, est-ce un nom ou un signe maçonnique? — Je n'en sais rien, Madame; mais ce ne doit être rien de bon », répondit Antoine en renouvelant le signe de la croix.

XV

Encore quelques minutes et nous serons chez nous. A droite, en sortant du village, nous voyons un château qui nous montre des créneaux et des tourelles. « Quel est ce manoir, Antoine? — C'est celui de la baronne, Monsieur. — Quelle baronne? — La baronne. Je sais qu'elle a un autre nom; mais je l'ai oublié. Tout le monde ici l'appelle la baronne. C'est une fière femme. Ah! M. Gaspard (Antoine ôte ici son chapeau) connaissait bien madame la baronne. »

Une autre habitation se cachait à gauche dans les arbres. « Là,

Monsieur, c'est le notaire, un petit Parisien. Vous voyez bien encore cette maison blanche? — Est-ce la nôtre? — Non, Madame, c'est celle de M. Raymond-Cincinnatus. Nous avons deux Raymond, celui-ci et son frère Raymond-sans-frais qui demeure à Cressieu. Le premier est un vieux général, et le second un ancien négociant. Ils se sont retirés tous les deux dans leurs propriétés. »

Bonsoir, mes futurs voisins ;
Que le bon Dieu vous bénisse !
Qu'il vous donne des raisins
Et que votre blé mûrisse !
Mais ne venez pas nous voir ;
Nous fermons porte et fenêtre,
En gardant le doux espoir
De ne jamais vous connaître.

Au détour de la route, Antoine étend la main vers la gauche. « Voilà, nous dit-il. — Quoi donc? — Courlaroze, la propriété de M. Gaspard. » Nous tournons vivement la tête. A peine pouvons-nous distinguer une cheminée qui se perd au milieu de la verdure. La nuit arrive. Les nuages sont encore empourprés derrière nous ; mais l'obscurité s'épaissit sur notre future demeure. Ce n'est pas par des cris de joie que nous accueillons la nouvelle si impatiemment attendue. Marie et moi nous nous serrons la main et nous demeurons silencieux. Souvenir, crainte, espoir, ce serrement de mains disait tout cela. Qu'avons-nous fait? que faisons-nous? voilà ce que signifiait ce silence. Sous un calme apparent, mille sentiments nous agitaient, émus, inquiets. A la dérobée, je regardai Marie. Elle avait fermé les yeux et semblait faire une prière.

La voiture tourne sous une porte, entre dans une cour et s'arrête. Nous arrivons, nous sommes arrivés.

LA MAISON

I

Hériter d'un parent que l'on n'a pas connu,
Est-il rien de plus doux sur terre ?
S'enrichir sans regret et rester ingénu
En devenant propriétaire !
C'est le comble des biens ; c'est ce qu'on a nommé
La rose sans épine ou l'argent parfumé.
On n'est pas obligé, par convenance humaine,
De passer tout honteux sous le nez des railleurs
En cachant sa gaieté sous un mouchoir en pleurs.
Dans ses bois, dans ses prés, on marche, on se promène,
Tout fier de son titre nouveau,
Et l'on a bien payé sa dette légitime
Par un remerciement intime
Et par un crêpe à son chapeau.

La maisonnée nous attendait dans la cuisine. Tous ces braves gens paraissaient embarrassés, mais je puis affirmer qu'ils ne l'étaient pas plus que nous. Nous leur disons bonsoir sans les regarder. Une fille plus audacieuse que les autres nous dit que le souper nous attend. Nous entrons dans la salle à manger. Marie en a tout de suite estimé l'étendue, l'ameublement et la décoration : elle est grande, simple et nue. Le service est mesquin, mais propre. Les mets sont plus abondants que délicats. A peine osons-nous y toucher. Nous sommes visiblement gênés.

Nous ne pouvons nous figurer que nous soyons chez nous, et je suis tenté, à chaque instant, de remercier les domestiques qui nous servent. Le silence dure autant que le repas.

Nos gens doivent se dire que nous avons une étrange allure pour deux nouveaux mariés. Il est vrai que notre recueillement peut se justifier à leurs yeux : ne venons-nous pas de perdre un parent qui devait nous être cher ?

Nous ne visiterons pas la maison aujourd'hui ; nous avons besoin de nous isoler. Je cherche une phrase pour faire comprendre à la fille de service qui nous avait déjà adressé la parole que Marie a besoin de repos. Je lui demande de la lumière. Elle nous apporte deux chandelles, nous fait traverser quelques pièces que nous ne regardons pas, nous précède dans un large escalier où nos pas réveillent des échos qui paraissaient endormis, et nous introduit enfin dans une vaste chambre en nous souhaitant une bonne nuit et en nous recommandant de prendre garde au feu.

Il doit y faire bien froid, l'hiver.

II

Le coq a salué le jour ;
Il pousse au loin son cri de guerre ,
Pour faire savoir à la terre
Qu'il règne dans sa basse-cour.
Tyrans voisins, on vous défie ;
Tremblez en entendant ma voix.
Toute ma cour me défie ;
Je suis le plus puissant des rois.
Rassurez-vous, poules peureuses,
Piquez le grain en liberté ;
Pondez, couvez, soyez heureuses,
Je suis là. — Le coq a chanté.

C'est en effet le coq qui m'a réveillé en sursaut. Je demeure un

moment interdit, regardant une chambre que je ne connais pas et me demandant où je suis. Puis, mes idées reprennent leur assiette; tous mes souvenirs reviennent à la fois. Je m'élançais hors du lit; je cours à la fenêtre, je pousse le volet, et notre chambre est inondée de lumière. Le soleil levant y entre à pleins rayons. « Marie, Marie, viens voir ! »

Elle se lève, et nous restons immobiles devant ce spectacle inattendu. Une sensation inconnue jusque-là s'empare de nous. Il nous semble que tout ce que nous voyons chante notre bienvenue.

Quel réveil, quelle matinée ! Je m'en souviendrai toujours. N'est-il pas vrai, Marie, que tu n'as rien oublié ?

C'est la nature qui nous fête ;
Accorde ta voix à mon luth.
Les arbres inclinent leur tête
Pour nous envoyer un salut.
Les fleurs, entr'ouvrant leurs corolles,
Nous regardent avec amour,
Et les oiseaux, en notes folles,
Disent : « Bonjour, bonjour, bonjour !
— Je gémissais de votre absence »,
Soupire la rosée en pleurs.
« Moi, j'attendais votre présence »,
Murmurent les arbres en fleurs.
« Regarde comme je suis verte !
— Admire comme je suis bleu ! »
Dit l'herbe de brume couverte, —
Répond le ciel tout plein de Dieu.
C'est la musique et le poème,
Et tout ce bonheur est à nous.
Nous nous aimons et Dieu nous aime,
Déjà Marie est à genoux !

III

Nous ne pouvons quitter cette adorable fenêtre. Elle est encadrée par un réseau inextricable de plantes qui grimpent le long du mur, s'entrelacent, se confondent et se perdent sous le toit. Les unes sont couvertes de feuilles, d'autres ne sont encore qu'en bourgeons, et les branches vertes, grises ou jaunes forment un tissu serré, parfois interrompu par le passage d'une grappe de fleurs qui ont la teinte pâle et délicate de la violette de Parme. Il faudra que je demande au jardinier (nous devons avoir un jardinier) le nom de cette fleur.

Je n'y tiens plus. Il faut que je touche mes arbres, que je me mouille à la rosée de mon herbe, que je m'enivre au parfum de mes corbeilles. Eh ! vite ! vite ! descendons...

Est-ce un parc, est-ce un jardin ?
Question grave et profonde
Qui vaut, pour qu'on y réponde,
D'être remise à demain.
Est-ce un parc, est-ce un jardin ?
Si j'en juge par la vue,
A coup sûr, c'est un jardin ;
C'est un parc, j'en suis certain,
Si j'en crois son étendue.
Est-ce un parc, est-ce un jardin ?

Nous sortons de notre chambre et nous allons à la découverte de nos domaines. Nous retrouvons le large escalier d'hier ; mais l'obscurité y est presque complète. Nous cherchons une issue. Un filet de lumière qui perce la boiserie mal jointe nous fait

deviner une porte ou une fenêtre. En deux tours demain, l'obstacle est levé. C'est une porte vitrée doublée d'un volet. Nous descendons deux marches et nous sommes dans notre...

Est-ce un parc, est-ce un jardin?

Nous avons adopté par la suite un mot qui concilie tout. C'est celui de clos. On n'en connaît pas d'autre dans le pays, et, comme il n'est ni emphatique ni honteux, nous l'avons accepté sans orgueil comme sans humiliation.

Voici quelle est la disposition de notre clos.

IV

Au premier plan... Mais non, nous ne faisons pas un inventaire. Nous suivons une allée; nous en prenons une autre. Nous étalons notre or; nous le palpons et nous ne le comptons pas. Nous couvrons des plates-bandes à une avenue de tilleuls, du taillis à la vigne et de la pelouse au potager. Nous allons d'abord tout d'une traite à une extrémité du clos; nous revenons sur nos pas; nous faisons mille détours; nous cherchons à nous perdre pour nous bien convaincre de l'immensité de notre domaine. Il y a une petite pièce d'eau: c'est un lac. Le terrain s'élève à un endroit: c'est une montagne. Nous avons vu mille détails et nous n'avons rien vu. Nous avons fait au moins une lieue. En admettant que les détours aient doublé la longueur du voyage, il faudrait donc une demi-heure pour faire le tour du clos. Et, dans ce cas, je sais encore assez de géométrie pour calculer qu'il aurait un demi-kilomètre de long et autant de large.

Nous avons rencontré le jardinier. Il plantait de petites feuilles





A. A. HILLIERY

LE JARDINIER

vertes qui paraissaient fanées. Je lui ai demandé ce que c'était.
« Des choux, Monsieur. » Ce sont des choux.

Je l'ai interrogé sur les grappes de fleurs lilas qui entourent la fenêtre de notre chambre. Ce sont des glycines. Je me rappelle encore assez de grec pour juger qu'elles sont bien nommées. Ce que c'est que d'avoir fait ses classes ! Mais que de choses encore à apprendre !

En effet, nous avons admiré mille fleurs diverses, mille arbres différant de forme et de verdure. Et quand nous voulons récapituler tous les chapitres de cette longue et rapide excursion, nous sommes aussi embarrassés que si nous avions à rendre compte d'un drame en sept actes que nous aurions vu la veille. Nous nous rappelons confusément un petit bois, des allées tournantes ; des tonnelles enlacées de sarments, des murs tapissés d'espaliers, des végétations inconnues qui doivent être des légumes, et, sur le point culminant, un kiosque couvert de chaume d'où l'œil s'abaisse à droite sur la vallée voisine, s'élève à gauche sur la chaîne des Alpes, tandis qu'au milieu, en suivant la pente douce du terrain, on aperçoit le groupe d'arbres où se cache la maison et que domine de toute la tête le géant de notre clos, un sycomore centenaire.

Beau sycomore,
Pharamond de notre jardin,
C'est ton front hardi que colore
Le premier rayon du matin ;
Et lorsque le soleil surdore
Le nuage lointain,
C'est toi qu'il vient baiser encore,
A son déclin,
Beau sycomore.

Beau sycomore,
Si j'étais l'amoureux ramier,
Je suspendrais mon nid sonore
Là-haut sur ton sommet altier,

Pour chanter le soir et l'aurore,
Pour être le dernier
Qu'un baiser du soleil colore,
Et le premier,
Beau sycomore.

V

Tels sont les vers que j'ai improvisés, séance tenante et avec l'aide de Marie, pour les dédier à notre arbre favori; et je me promets de les graver sur son écorce, après m'être assuré que cette opération ne pourra lui être funeste.

Le bel arbre! Il a cent pieds de haut et dix pas de tour. Il est entouré d'un banc. Qu'on doit être bien, à midi, sous son ombre épaisse, un livre à la main! Oui, quand nous aurons assez admiré, du haut de notre kiosque, les grands spectacles de la nature, le ciel et les montagnes, nous viendrons reposer là nos yeux fatigués, et, mesurant notre ambition à notre vue bornée, nous nous contenterons de cet étroit horizon, en nous disant que tout ce qui est devant nous est à nous.

VI

Et la maison! Nous ne l'avons encore qu'entrevue. Nous traversons, en nous mouillant les pieds, la pelouse qui aboutit aux deux marches du petit perron. La façade se découvre tout entière. Est-ce bien ce que nous avons imaginé? Non. Ce n'est pas la *maison blanche aux volets verts* que construisent invariablement les esprits citadins dans leurs aspirations champêtres. Celle-ci est moins riante et plus grandiose. Elle est grisâtre et semble quelque peu délabrée. Sa couleur terne, ses volets fermés, le lierre et les

autres plantes qui grimpent et s'accrochent aux murs, lui donnent une apparence de majestueuse tristesse, et, tandis que le jardin verdoie au soleil et s'anime de la vie des fleurs et des oiseaux, la maison reste close et silencieuse. Elle est comme un point d'ombre au milieu d'un foyer de lumière. On sent que la mort a passé sur le seuil. C'est un nid abandonné que nous allons remplir de chansons.

Nous ouvrons timidement une porte et nous avons devant nous une cour d'entrée. Nous l'avons traversée hier sans la voir. A droite s'étend un long bâtiment qui paraît renfermer des écuries et une remise. A gauche s'élève un monument dont nous ne devinons pas d'abord la destination. C'est une coupole de zinc supportée par quatre colonnes doriques, lesquelles reposent sur un mur à hauteur d'appui. On voit qu'un architecte a épuisé dans cette construction toutes les combinaisons de son art. Une double corde est suspendue au sommet intérieur de la coupole. Nous nous approchons. C'est un puits.

Personne n'est là pour nous renseigner; toutes nos découvertes ne sont dues qu'à nos recherches et à notre intelligence. Nous visitons une écurie. Elle est immense, on y logerait facilement dix chevaux, et nous n'en avons qu'un; encore est-il absent. Où donc est Mignon?

La grille s'ouvre, et la Mignon s'avance traînant la carriole chargée de notre bagage. Antoine a quitté le chapeau noir et l'habit du dimanche. Il porte la blouse et le chapeau rond. Il n'en paraît pas plus gauche, au contraire. Il s'occupe à dételer la Mignon, que nous caressons de la main, et l'envoie à l'écurie en lui adressant des paroles pleines de bienveillance et d'affection. Avec Antoine nous ne nous gêmons pas, et nous lui demandons de nous guider dans la maison : car nous sommes désorientés

Comme un brigadier
Qui perd son gendarme,

Comme un braconnier
 Surpris sans port d'arme,
 Comme un cavalier
 Qui perd l'étrier,
 Comme une coquette
 Prise à sa toilette,
 Qui cache en tremblant
 Du rouge et du blanc ;
 Comme un conscrit neuf qui fait l'exercice,
 Comme un romancier qui cherche un roman,
 Ou comme un Anglais visitant la Suisse
 Qui perd en chemin son guide allemand.

VII

Antoine est notre cicerone. Il nous précède dans les appartements, et ouvre à mesure les volets. La salle à manger, que nous avons trouvée sombre et terne hier soir, est éblouissante de propreté. Nous la reconnaissons à peine. C'est le jour qui se charge de la décorer. Un rayon de soleil l'a transformée (le conducteur de la diligence nous avait pourtant annoncé la pluie pour aujourd'hui). La salle à manger donne sur le clos (ce terme est définitivement adopté). Nous entrons de plain-pied dans le grand salon situé sur la cour. Ce n'est pas un de ces salons de Paris encombrés d'objets d'art, de tableaux, de chinoiserie ; le nôtre a pour tout mobilier un canapé, des fauteuils et des chaises. Une maigre pendule dorée est placée sur le marbre étroit d'une large cheminée, et deux vases de porcelaine peinte, remplis de fleurs artificielles de couleurs et de formes problématiques, flanquent en la dépassant la modeste pendule, comme deux grosses tours qui surplomberaient un petit castel. Les meubles sont modernes, en acajou, et couverts de housses blanches.

Nous traversons le vestibule et nous entrons dans le salon des portraits. Antoine nous les montre avec complaisance et semble

y attacher un grand prix. Il y a là des personnages très sérieux, emprisonnés dans des costumes gênants, des femmes poudrées qui essayent de sourire, des colliers de Saint-Michel, des cordons bleus. Ces peintures, paraît-il, sont très estimées dans le pays. Elles sont pitoyables. Mais d'où peuvent-elles venir? L'oncle Gaspard était, comme nous, de race plébéienne. Sa maison n'était pas même une propriété patrimoniale. Il faut donc qu'il ait acheté les portraits avec la maison. J'ai reconnu depuis que cela se pratique souvent à la campagne. On se crée ainsi une famille.

Quand viennent de nouveaux maîtres,
Tout s'arrange pour le mieux,
Et ceux qui n'ont pas d'ancêtres
Trouvent du moins des aïeux.

Je vous fais grâce d'une salle de billard et de quelques menues pièces dont la destination n'est pas nettement indiquée. Nous montons au premier étage.

VIII

Quand je dis le premier, je pourrais dire l'unique étage : car les appartements supérieurs sont mansardés, et ne me paraissent habitables que dans des circonstances qui, je l'espère bien, ne se présenteront pas. Nous allons de chambre en chambre, et nous sommes forcés de reconnaître que celle que nous avons occupée devait être réservée aux étrangers de distinction. Antoine ôte son chapeau en entrant dans la chambre de M. Gaspard, et nous savons gré à nos gens de ne pas nous avoir établis dans l'appartement mortuaire de leur ancien maître. Marie fait une courte

prière près du crucifix placé sur la cheminée, et nous nous retirons en fermant cette porte, qui ne doit plus s'ouvrir.

Toutes les pièces se ressemblent; on ne les distingue que par la couleur du papier; il y a la chambre verte, la chambre bleue, la chambre jaune ou chambre de M. Jérôme. Quel est ce M. Jérôme? Je n'en sais rien; mais c'est Antoine qui parle, et je ne puis que répéter ce qu'il a dit. La nôtre est la grande chambre; elle a deux lits.

Obstiné propriétaire,
 Auras-tu bientôt fini
 De ton hôtel peu garni
 L'interminable inventaire?
 — Messieurs, vous avez raison;
 Mais cette terre est ma terre,
 Cette maison, ma maison.
 Vous n'avez pas vu, je pense,
 Mon office, ma dépense,
 Mon pressoir ni mon cellier,
 Ma grande buanderie,
 Ma petite sellerie,
 Ma cave ni mon grenier,
 Mon moulin qui bat le beurre,
 Mes placards ni mes bahuts?
 Patience; je conclus :
 Encore une petite heure,
 Et nous n'en parlerons plus.

Je serai même plus bref encore. Je ne veux plus mentionner que la bibliothèque. Elle est située au second, dans les mansardes. Le nom qu'on lui donne pourrait être justifié au besoin par quelques planches qui supportent des livres dépareillés et couverts d'une poussière tenace, voisine de la moisissure. Ces ouvrages ont dû être achetés avec les portraits. Nous les touchons à peine du bout des doigts et nous les laissons en pâture aux rats du grenier, qui doivent s'en accommoder faute de mieux. J'aperçois cependant un Béranger que je leur enlève pour le confisquer à mon

profit. Il y a encore à ce second étage une lingerie, un fruitier et des greniers sans nombre.

IX

Il faut que nous connaissions nos domestiques. « Voici, me dit Antoine, l'heure du déjeuner. Un coup de cloche va les amener tous. » Nous entrons dans la cuisine. C'est là probablement que nous trouverons la cuisinière. En effet, c'est une jeune et forte fille qui nous montre la vigueur de son bras en tirant la corde de la cloche. Il y a des noms étranges. Notre cuisinière s'appelle Glycère. Glycère? Pourquoi? Où son parrain a-t-il été chercher ce nom-là? Nous tâchons de garder notre sérieux; mais Glycère, vous conviendrez que voilà un nom singulier pour une cuisinière.

La salle à manger des domestiques est située dans le bâtiment de retour qui renferme l'écurie et la remise; et la cuisine elle-même relie cette aile de retour au corps de logis principal, en laissant un large passage qui conduit au clos.

Le premier personnage qu'attire le coup de cloche est Claude, notre garde-chasse. Nous avons un garde-chasse. Il cache dans sa main droite une pipe qu'il tenait entre les dents et nous salue en disant :

« Le repas au travailleur
Donne nouvelle vigueur. »

Voici venir la fille de basse-cour, une fille trapue et rougeaude qui nous regarde en tournant les yeux comme une génisse effarouchée. Elle se nomme Élodie.

Le jardinier arrive suivi de ses deux aides, deux jeunes gars

de quinze à dix-sept ans. C'est un homme long et sec, d'un abord froid et taciturne. Les autres domestiques l'appellent avec une certaine affectation M. François.

Sa femme ne tarde pas à descendre d'une chambre située au-dessus de la cuisine et que nous ne connaissons pas encore. C'est elle qui nous a adressé hier la parole, lors de notre arrivée. D'après ce que nous croyons comprendre, M^{me} François est femme de chambre, femme de charge, préposée au linge, aux clefs, aux fruits, dame de compagnie, ménagère, surintendante de la maison, etc., etc.

Il y a encore un jeune garçon, Joseph, qui sert à table, aiguise les couteaux et rince les verres. Je vois, d'après cette division du travail, que notre ami Antoine est cocher et rien de plus.

Enfin, et longtemps après les autres, arrive lentement une femme courbée par l'âge, dont on ne peut voir la figure, tant sa tête est voisine de ses genoux, et qui s'appuie péniblement sur un bâton. C'est la vieille Benoîte. Voilà le seul renseignement que nous puissions obtenir sur ses fonctions. Personne ne connaît son âge. Elle a vu plusieurs générations se succéder dans la maison. Elle appartient au sol. C'est un vieux meuble qui ne sert plus et qu'on garde par respect pour son antiquité.

Tout compte fait, voilà dix domestiques, dix bouches à nourrir. Comment pouvait s'en tirer l'oncle Gaspard avec un revenu de sept mille francs ? Il est vrai que les calculs faits pour la ville ne sont pas applicables à la campagne. J'ai toujours ouï dire qu'un paysan est d'autant plus riche qu'il a plus d'enfants. S'il en est de même des domestiques, nous ne saurons où mettre nos revenus.

X

On ne nous a pas consultés sur l'heure de nos repas. M^{me} François nous prévient que nous déjeunons à neuf heures, que nous dînons à une heure et soupons à sept. Voilà un avis qui nous est notifié officieusement, mais sans réplique. Nous sommes résolus à nous soumettre aux usages de la maison. Nous déjeunons donc une heure après nos gens. Nous avons des œufs frais, de la crème, les délices de la campagne.

Nous ne connaissons pas encore la ferme. Nous nous y faisons conduire. Elle est contiguë à notre habitation, mais pour y arriver nous traversons une cour intérieure qui est encore à nous. Nous avons là une étable dans laquelle est une vache. Nous avons une vache ! Rien n'y manque. Il y a encore une basse-cour. Étourdis que nous sommes ! Nous mangeons de la crème sans penser que nous avons une vache. Nous nous sommes réveillés au chant du coq et nous avons déjeuné d'œufs frais sans deviner que nous avons une basse-cour. A quoi servirait donc Élodie ?

Nous faisons la connaissance de notre fermier. Il se nomme Brunet. On appelle sa femme Brunette ; ici, les noms propres ont un genre comme en Pologne. Brunet a le bonnet de coton sur l'oreille. La Brunette, en dépit de son nom, a les cheveux moitié blancs, moitié blonds.

Le fermier a cinquante ans,
La fermière en a quarante ;
Il a deux bons bras vaillants,
Elle a la taille imposante.

Avant l'aube, le fermier
Court aux champs d'un pied agile ;
La fermière et son coursier
Vont au marché de la ville.

Selon le temps ou le mois,
Il bat, il laboure, il sème ;
Elle exprime sous ses doigts
Le lait, le beurre ou la crème.

Il moissonne le froment,
Il fauche le trèfle et l'herbe ;
Elle amasse prestement
Foins en botte et blés en gerbe.

Il endosse l'habit bleu
Quand vient le jour du dimanche ;
Pour la messe du bon Dieu
Elle met la coiffe blanche.

Puis il reprend blanc bonnet ;
Elle rajuste finette.
Bonjour à monsieur Brunet,
Et salut à la Brunette.

Nous supposons, du moins, que les choses se passent ainsi.

La ferme est une ferme. Il y a là des nuées d'enfants qui crient, pleurent, mangent et se salissent, et des myriades d'animaux qui beuglent, hennissent, aboient, piaillent, gloussent, miaulent, bêlent, hurlent, braient, chantent, et, chose étrange, il y a un certain calme dans tout ce brouhaha.

Nous en avons vu assez pour cette fois, et nous sommes rassasiés de bonheur.

XI

Il va sans dire que je ne suivrai pas jour par jour le récit de notre vie. Nous sommes résolus à nous ensevelir, à ne connaître personne au monde, et nos jours se succéderont nécessairement uniformes et doux. J'aurai plus d'impressions à peindre que d'incidents à raconter.

Nos événements mémorables
 Suivront paisiblement leur cours,
 Selon le caprice des jours
 Et la loi des temps variables.

C'est un rien, un lilas qui se fane, un rosier
 Qui montre ses boutons, un arbre que l'on plante;
 Des fauvettes qui font leur nid dans un prunier,
 La femelle qui couve et le mâle qui chante ;
 Le vent dans les sapins, ou le cor entendu,
 Le soir, au fond des bois ; la pelouse fauchée,
 Une pluie abondante, un orage attendu
 Qui désaltère enfin la plaine desséchée ;
 Quelques poussins éclos dans notre basse-cour,
 Le soleil se couchant sur les montagnes roses,
 Et plus haut que les monts , par-dessus toutes choses,
 Le pain quotidien de notre cœur, l'amour.

Voilà notre rêve réalisé, notre paradis reconquis. Nous avons placé notre bateau sur une rivière tranquille qui nous portera au fil de l'eau jusqu'à la mer, en traversant des plaines riantes et de fraîches prairies.

Nous ne demandons rien. Notre maison est simple ; nous l'aimons ainsi. Dans quelques jours nous ne saurons plus ce que c'est que le luxe et la mode. Adieu la soie ; Marie va porter des robes de toile et des chapeaux de bergère. Déjà nos sensations

deviennent moins délicates. Notre table est frugale; mais ces poulets étiques viennent de notre basse-cour, mais ce beurre sec sort des mains d'Élodie, mais ces asperges filandreuses sont tirées de notre potager.

« Joseph, quel est le vin que vous nous faites boire ?
Il est âpre au palais et sa couleur est noire.
— Mais, Monsieur, c'est le vin du clos. — Que dites-vous ?
Du clos ? c'est différent : il est vermeil et doux. »

Qu'on vienne me parler maintenant des palais de la ville, des châteaux de la campagne, des domestiques en livrée, des salons dorés, des parcs tirés au cordeau, des bouquets de bal, des dîners en habit noir, et des femmes qui se blanchissent, se noircissent, se bleuissent, se gonflent, cachent ce qu'elles ont, montrent ce qu'elles n'ont pas, et passent leur vie à jouer du pinceau, de l'éventail et du mari !

Nous vivons sur notre terre et de notre terre.

XII

Il faut que nous rentrions dans notre clos. C'est là que nous allons vivre. Nous voulons étudier l'horticulture, savoir le nom de tous les arbres et de toutes les plantes. Marie descend, une paire de ciseaux à la main; elle a résolu de remplir de bouquets toute la maison. Elle fauche, elle moissonne à droite et à gauche. Puis elle s'arrête en voyant les fleurs sur leurs tiges. « Elles sont si bien là, dit-elle, pourquoi irais-je les déranger ? » Je tenais à la main une branche de coudrier que j'avais coupée méchamment et sans besoin; elle m'a montré la sève qui coulait et m'a demandé si j'étais bien sûr de ne pas avoir commis un crime.

Dites-moi si l'on peut amputer sans scrupule
Un arbre qui respire et dont le sang circule ?

Aussi nos fleurs doivent-elles mourir de leur mort naturelle. Nous les laisserons, en bonnes mères de famille, mûrir la graine qui tombera à leurs pieds, ou qu'un vent favorable portera au loin au pays des amours et dans le sein d'une épouse impatiente.

 Tout se succède, tout s'enchaîne,
 Et les fleurs naissent sous nos pas.
 Narcisse est mort, vive Silène !
 Bonjour, tulipe, adieu, lilas !
 Voici les pivoines gonflées
 Et les odorants seringas,
 Et les touffes de giroflées,
 Et les grappes d'acacias.

Mais, si nous avons toutes les fleurs maintenant, que nous restera-t-il pour le mois prochain ? « J'en aurai d'autres, Monsieur », dit François en repiquant des dahlias et en me montrant un rosier chargé de boutons.

XIII

C'est un enchantement. Chaque arbre a sa verdure, chaque plante a ses mœurs. L'aristoloche déploie ses feuilles veloutées qui doivent devenir immenses ; les boules de neige dressent la tête ; les sureaux étalent leurs bouquets blancs ; les faux ébéniers laissent pendre leurs grappes jaunes ; le chèvrefeuille court s'enlaçant aux arbres voisins, disparaissant ici, reparaissant là-bas, et développant à propos le tuyau évasé de ses fleurs jaunes et roses, tandis que la modeste pervenche, rasant de près la terre, sert de bordure à ses orgueilleuses rivales, qui l'écrasent de leur éclat, mais qui doivent durer moins que la fleur ignorée.

Chaque promenade amène une nouvelle surprise. Nous venons de trouver dans le petit bois une plante bien singulière. Les

feuilles ont la forme de sabres, et la fleur est de la nuance violette qu'on a consacrée aux évêques. C'est un iris.

Ce n'est pas l'Iris de la Grèce,
La messagère de Junon,
L'humide et soigneuse déesse
Qui ne mettait jamais, dit-on,
Son écharpe qu'après la pluie.
Maintenant, ne croyez-vous pas
Voir la soutane des prélats,
Qui, fière, s'élève et s'appuie
Sur le sabre vert des soldats?

Nous avons tout un massif de rhododendrons rouges, roses et lilas. Et quelle est cette plante échevelée dont les corolles arrondies semblent des yeux qui dardent sur nous leurs regards intelligents?

Nous regardions ce matin
La petite fleur de lin.
Elle est d'un bleu pâle et tendre ;
Nous cherchions à la comprendre,
Et je te disais tout bas :
« Regarde, n'a-t-elle pas
Cette nuance choisie
Qu'on voit là-haut dans les cieux,
Ou bien ici dans tes yeux,
Marie? »

XIV

Nous abandonnons quelquefois l'horticulture pour l'ornithologie. Nous commençons à distinguer la fauvette du rossignol. Que dis-je? Nous distinguons plusieurs espèces de fauvettes. Quant aux pinsons et aux merles, ce sont d'anciens amis que nous avons

rencontrés cent fois dans le jardin des Tuileries. Mais ceux-là n'étaient pas à nous.

Tout est mouvement dans la république ailée. On s'agite, on court, on vole. On va chercher dans la pelouse ou sur les chemins les matériaux de l'édifice projeté. La prévoyante nature a ménagé, parmi les touffes de gazon vert, des brins d'herbe séchés avant le temps, qui seront les fondements de la construction. Puis on rencontrera ici, là, je ne sais où, de la mousse et du duvet, qui seront doux aux membres délicats des nouveau-nés. Nous assistons à ce travail sans gêner les travailleurs. Ils ont pris l'habitude de nous voir, et ils ne craignent pas de nous initier aux confidences de leur ménage.

Heureux amants, tendres époux,
Puissiez-vous trouver, comme nous,
Dans cette maison de verdure
Où votre amour vous réunit,
La félicité calme et pure
Que nous goûtons dans notre nid !

Nous faisons grâce même aux moineaux gourmands et pillards. Ce sont les mendiants de l'espèce. Leur famille est nombreuse comme celle des pauvres. Mais il faut bien que tout le monde vive, puisque tout le monde aime.

J'allais oublier les hirondelles, qui sont revenues depuis longtemps et qui ont retrouvé, à l'abri des corniches ou à l'angle des poutrelles, leurs quartiers d'été d'où les avaient chassées les brouillards d'automne.

XV

Et les insectes ! Il y a encore là toute une petite société dont chaque membre a son caractère, ses instincts et ses passions.

Nous étudions ces merveilles ;
Nous voulons avoir des amis
Dans la famille des abeilles
Et dans la tribu des fourmis :
La fourmi, soldat agricole
Toujours armé pour le combat,
Qui fourrage, moissonne et vole,
Mais pour les caisses de l'État ;
L'abeille, qui semble, légère,
Prendre plaisir à ses labeurs,
Mais qui s'en va, simple bergère,
Presser la mamelle des fleurs,
Et qui porte en ses pattes fines
(Les amoureux le savent-ils ?)
Les lettres que les étamines
Adressent de loin aux pistils.
Puis, c'est le papillon qui règne
Sur la fleur, à la fleur pareil ;
Ou c'est la mouche qui se baigne
Dans un clair rayon de soleil.
Tout cela vit, détruit ou fonde ;
Mais, je vous le demande un peu,
A quoi peut penser en ce monde
La petite bête au bon Dieu ?

XVI

Et parfois nous avons des retours vers la vie de Paris. Nous faisons des comparaisons, et quelles comparaisons!

L'aurore festonne
Le sommet lointain,
L'alouette entonne
Son chant du matin.

L'ouvrier s'arrache à son bouge pour aller s'enfermer dans la fabrique malsaine.

La rosée âpre et glaciale,
Remontant au ciel lentement,
A laissé sur chaque pétale
Un impalpable diamant.

De lourds tombereaux enlèvent les immondices de la ville. Le marchand ouvre sa boutique.

Le gai laboureur se penche
Sur le hoyau nourricier.

Deux cochers s'injurient au coin d'une rue. On se heurte sur les trottoirs. Une voiture passe et couvre de macadam un couple endimanché.

La laitière est rose et blanche
Comme la fleur du pommier.

Qu'elle est pâle et malade, la jeune fille ! Elle était si fraîche
il y a deux ans !... Le travail, le manque d'air, les veilles...

Çà, mes bœufs, marchez d'un pas ferme ;
Tracez vite et droit le sillon.
L'aiguillon pique l'épiderme :
Hardi, Moutet, dia, Parpillon !

Allons, en chasse ! marchands, avocats, médecins, sus au
chaland, au client, au malade !

Qui chante encore ?
Il est midi.
Quel est l'insecte dégourdi
Qui chante encore
En plein midi
Dans le buisson sonore ?
Est-ce toi, grillon étourdi ?
Il est midi.

La Bourse est ouverte. On répète au théâtre. On plaide au
palais.

Les paysannes, comme un voile,
Ont mis un mouchoir sur leur front.

Que d'équipages ! Voyez donc toutes ces belles dames qui
vont au bois. — Mais avez-vous compté toutes celles qui n'y
vont pas ?

L'araignée a tendu sa toile ;
Les mouches folles s'y prendront.

Hélas !... je me souviens d'un ami...

Le cœur d'une belle fille
Au tien vient de s'engager.
C'est ton étoile qui brille,
Amoureux berger.

Baptiste, disposez mon habit noir; n'oubliez pas ma brochette. Je dîne chez le ministre. Il faut que je sollicite encore. Maudits mandataires!

« Où vas-tu, soleil, ô mon maître ?
— Je poursuis mon chemin. »

Savez-vous ce qu'a fait le 3 p. 100? Et le Nord, où en est-il?

« Dois-tu pour jamais disparaître ?
— Je reviendrai demain. »

Que de gens n'ont pas dîné aujourd'hui!

Quand notre hémisphère sommeille,
Bien loin, là-bas,
Un autre continent s'éveille :
Dieu ne dort pas.

La soirée de M^{me} B*** était charmante. On y a joué au lansquenet jusqu'à sept heures du matin. Ce baron de Wormspire a vraiment du bonheur au jeu.

MAI

I

Bonheur, bonheur, île inconnue
Qui flottes au sein de la mer,
Impalpable comme la nue,
Invisible comme l'éther,
Île divine, île déserte
Qui fuis toujours à l'horizon,
Nous t'avons enfin découverte :
Ton rivage est notre maison.
Le mystère qui t'entourne,
Ainsi qu'une brume d'automne,
Devant nos yeux s'est dissipé ;
Et, fixant ta marche flottante,
Nous avons planté notre tente
Sur ton promontoire escarpé.

Oui, nous sommes heureux et nous aimons à le dire. Il ne nous suffit pas de le savoir, nous voudrions le persuader aux autres. Tous nos jours se ressemblent, et nous ne demandons à Dieu qu'un lendemain semblable à la veille.

Marie me dit quelquefois : « Mon ami, j'ai peur, le temps ne peut pas être toujours beau. »

Et je lui réponds : « Si tu m'aimes,
Bannis un souci puéril.
Quand nous ne changeons pas nous-mêmes,
Pourquoi le ciel changerait-il ? »

II

Nous avons été faire une visite à l'oncle Gaspard. Il dort dans le petit jardin qui entoure la petite église. Il ne pousse là que des saules pleureurs et des croix noires. Pourtant le dernier venu doit être mieux partagé, et deux maçons taillent en chantant la pierre de son édifice. L'oncle Gaspard a tout réglé, il a choisi sa place et dessiné son monument. Nous admirons sa prévoyance, et nous nous disons qu'on doit bien dormir dans ce modeste cimetière.

La distance de notre maison à l'église est de quinze à vingt minutes. Nous avons hâte de rentrer chez nous. Toutes les heures dérobées à notre intimité nous semblent perdues. M^{me} François m'apprend, à notre retour, que le notaire m'attend dans le clos. Le notaire, c'est un personnage important, surtout dans les circonstances présentes. Heureusement j'étais tout préparé à le recevoir; j'avais la tenue et la disposition d'esprit qui conviennent en pareil cas : j'arrivais du cimetière.

Je vais donc à sa recherche, et, après quelques détours, je rencontre, à l'angle d'une allée, un petit jeune homme rondelet, en chapeau gris, en habit vert, qui fumait un énorme cigare, et qui, avec sa badine, coupait dextrement les jeunes pousses d'arbres qui envahissaient le chemin. En m'apercevant, il porta vivement la main à son chapeau et se dandina deux ou trois fois en me disant : « Je suis Navré. — Vous êtes sans doute, Monsieur, le fils du notaire ? — Non, Monsieur. — Alors un de ses clercs ? — Non, je suis le notaire lui-même. — Le notaire ! »

Dites-moi, s'il vous plaît, à quel point nous en sommes,
Et ce qu'il faut penser des choses et des hommes.

Je crois trouver ici, parmi ces braves gens,
 Un vieux tabellion, un notaire des champs,
 Un notaire à jabot, un notaire à perruque,
 Une ganache, un ventre, une tête caduque,
 Un maître solennel, grave, sentencieux,
 Un notaire royal, un notaire ennuyeux,
 Un notaire en un mot! — et je trouve un moderne,
 Un *polka* de Mabilie, un *gandin* de taverne,
 Un gros étudiant, un joyeux compagnon,
 Un notaire à vernis, un notaire à lorgnon,
 Un notaire avant l'âge, un notaire à cravache,
 Un notaire à cigare, un notaire à moustache!
 Ah! c'en est trop! J'étouffe; essayez-moi le front:
 Tout est perdu, mon Dieu, les notaires s'en vont!

La conversation que j'eus avec le notaire, je juge inutile de la rapporter ici. Cependant, je crus voir percer dans les façons de mon visiteur une certaine velléité de nouer avec nous quelques rapports de visites et de bon voisinage. Nenni, maître Navré, nenni.

III

Après le notaire, le curé.

Son visage est frais et rose,
 Ses cheveux sont noirs et blancs;
 Il marche à pas longs et lents,
 Haut de taille et fier de pose;
 Il parle d'or et de miel,
 Et ses yeux de forme ronde,
 Où le vert pâle de l'onde
 Se marie au bleu du ciel,
 Sans proclamer l'existence
 D'une vaste intelligence,
 Ont cette sérénité,
 Résultat et marque sûre
 D'une conscience pure
 Et d'une bonne santé.

Tel est M. Martin, notre curé; il n'est pas embarrassé de sa soutane, et la modestie de son maintien ne va pas jusqu'à l'humilité. On sent qu'il est habitué au respect. Autant le notaire m'a surpris par ses allures étranges, autant notre bon pasteur nous a paru justifier l'idée qu'on se forme d'un curé de campagne.

Il descend de sa voiture. Je me hâte d'expliquer ce luxe inusité. Il n'y a pas de cure au village de Beaulieu. Nous sommes une commune, mais non une paroisse. L'église paroissiale et le presbytère appartiennent à un autre village, situé à une lieue environ de notre habitation. Tous les dimanches, le curé vient de grand matin dire la messe dans notre petite chapelle, et, grâce à son équipage, il peut répéter la cérémonie chez nos voisins de Belmont dès huit heures du matin.

Cette voiture mérite une mention. C'est ce qu'on appelle dans ce pays un char de côté. Figurez-vous un cabriolet porté sur quatre roues, dont la capote a fait un quart de tour à gauche, de façon à présenter une tête de profil sur un corps vu de face. Rien au monde de plus grotesque. Je voudrais pouvoir compléter cette description, mais je craindrais qu'elle ne provoquât pas chez le lecteur l'hilarité dont nous fûmes pris à ce spectacle nouveau pour nous. Je dois dire d'ailleurs que, par la suite des temps, nous avons vu une si grande quantité de voitures pareilles, que nos yeux s'y sont accoutumés et que nous avons trouvé bien naïve notre surprise des premiers jours.

C'est Marie qui fait au bon curé les honneurs de notre maison. Je m'avance un peu en m'exprimant ainsi, car M. Martin connaît bien mieux que nous les êtres de Courlaroze. Il nous apprend que nous avons une salle de bains, un four et bien d'autres appartenances dans le bâtiment d'entrée qui longe la route et précède la cour. C'est une ville que notre maison. Peut-être y découvrirons-nous encore des ressources inconnues.

IV

C'était un honnête homme que l'oncle Gaspard ! Nous le connaissons maintenant, et nous sommes touchés de ce que nous venons d'apprendre. « Mais dites-moi, Monsieur le curé, comment il pouvait faire tant de bien avec si peu de fortune. — Ah ! Monsieur, la charité est ingénieuse et la terre ne nourrit pas son maître seulement. Regardez votre clos ; vous y voyez des fleurs et de la verdure ; mais placez-vous dans ce pavillon qui domine la propriété. Vous avez ici des fruits, là des légumes, au milieu des vignes. Cette pièce de terre, où le trèfle commence à se montrer, était l'an dernier un champ de blé. Maintenant, franchissez l'enceinte des murs, vous voyez un bois qui tourne sur le coteau. Eh bien, il y a dans ce champ, dans ce bois, dans cette vigne, dans ce potager, la nourriture, le bien-être, la santé, la joie de vingt familles. Le pain aux travailleurs, le feu aux ménagères, le vin aux vieillards, les fruits aux enfants, voilà le doux secret de l'homme que nous avons perdu, voilà ce qui a fait son bonheur en ce monde, et ce qui fera son salut dans l'autre. »

En disant ces mots, le curé nous regardait avec défiance. Les gens qui vivent à la campagne ont peur de tout ce qui vient de Paris. Cette ville est toujours pour eux la moderne Babylone. Nous avons cependant été frappés de tout ce qu'il venait de nous dire. Nous restions muets, et l'orateur semblait s'excuser de son audace. Marie rompit le silence. Avec une résolution que je n'attendais pas d'elle et dont je me sentis fier, elle dit d'une voix ferme : « Monsieur le curé, je vous promets que nous continuerons, dans la mesure de nos forces, l'œuvre de l'homme dont vous avez si bien parlé. »

Marie lut dans mon regard qu'elle avait exprimé mes propres sentiments. Quant au curé, il était radieux. Ces paroles sortant de la bouche d'une *Babylonienne* avaient à ses yeux la valeur d'une conversion.

V

« Monsieur le curé, lui dis-je, la charité ne peut-elle s'égarer? Comment serons-nous guidés dans cette voie nouvelle, au milieu d'un pays inconnu? — Rassurez-vous, Monsieur, votre parent était un homme d'ordre, le bien qu'il faisait, il le faisait avec discernement. Ce n'était pas seulement chez lui une inspiration, c'était une étude. Chaque famille nécessiteuse était inscrite dans un livre qu'il m'a confié. Avant de mourir, il m'a dit : « Curé, curé, « gardez-moi ce livre. Lors de votre première visite à mon filleul, « vous verrez bien si vous devez le lui donner ou s'il faut le « brûler. » Je ne le brûlerai pas, » ajouta-t-il plus bas. Nous le remerciâmes, Marie par un sourire, et moi par un serrement de main.

Décidément, c'est aux champs qu'il faut chercher la vertu. Compatir aux malheurs des autres, pleurer quand on voit couler des larmes, donner à qui demande, c'est de la sensibilité; mais faire de la misère d'autrui son propre souci, de la générosité son occupation, et du bien sa vie, c'est la vertu, c'est la vertu! Ah! pauvre oncle Gaspard, quelle leçon pour nous!

« Monsieur le curé, dit Marie, ne nous reste-t-il rien à faire pour honorer la mémoire de notre parent? — Non, Madame, tout a été prévu. Nous aurons un service de bout de l'an. — Mais, lui dis-je à mon tour, en attendant? — En attendant, nous pourrions dire des messes. — Oui certainement, des messes. — Combien en voulez-vous? — Ma foi, Monsieur le curé, vous savez

mieux que nous ce qui est bon et convenable. — En voulez-vous cinquante ? Ce sera pour vous une dépense de cinquante francs. — Quoi ! un franc par messe ? Mais, à ce compte, vous pourriez nous en donner pour mille francs. — Mille messes ! mais, mon cher monsieur, comment voulez-vous que je trouve le temps de dire mille messes ? Je pourrais, il est vrai, en céder à mes voisins, mais mille messes ! »

Il parut se recueillir un instant, puis il poursuivit avec une certaine hésitation : « Je fais démolir notre vieille église de Belmont qui tombait en ruines et j'en fais édifier une nouvelle sur les plans d'un architecte de Paris. Ce sera magnifique. Les propriétaires du pays ont souscrit des sommes assez importantes. Les ouvriers me donnent leur travail, les fermiers se chargent des charrois. J'espère arriver bientôt à mon but, grâce à la piété des fidèles, et donner au bon Dieu une maison digne de lui. Si vous n'y trouviez pas à redire, je prendrais cent francs pour les messes, cent messes, et j'appliquerais le reste aux dépenses de mon église ? — Monsieur le curé, vous ferez tout comme il vous plaira. »

La construction est le côté vulnérable de M. Martin.

Chacun ici-bas
 A sa maladie :
 C'est le taffetas,
 C'est le chasselas,
 C'est la tragédie ;
 C'est le papillon,
 C'est la gourmandise
 Ou le cotillon.
 S'il faut que je dise
 Le mal avéré
 De notre curé,
 Sans prétendre faire
 Un mot bigarré,
 Tout bas je dirai :
 « Vous avez la pierre,
 Monsieur le curé. »

VI

Le dimanche, à la campagne, ne ressemble pas aux jours de la semaine. Dans la maison, le bruit est moins matinal ou plus discret. Il passe moins de charrettes sur la route. Les bœufs sont à l'étable. Dès le matin, les paysans ont fait leur toilette de la journée. La cloche sonne. Toutes les femmes, parées de leurs plus beaux accoutrements, se dirigent vers la chapelle, un gros livre à la main. Elles vont montrer leur ruban rose ou leur peigne d'argent, et l'idée profane trouve ainsi sa place à l'église comme le coquelicot dans les blés. Où sont les hommes ? Je l'ignore ; mais le courant qui suit le lit tortueux du chemin emporte dix bonnets blancs contre un chapeau noir.

Nous avons déjà vu l'église, mais nous n'y sommes pas entrés. Elle est d'une simplicité extrême. Rien ne vient faire diversion à la monotone blancheur des murailles. Je me trompe cependant : pour distinguer le chœur du reste de l'église, on a bâti deux petits pans de mur qui vont se rejoindre par le haut en faisant un simulacre de voûte. Le badigeonneur chargé de la décoration de l'église a vu là deux panneaux qui réclamaient des fresques, et il les a ornés de deux paniers de fleurs peints à la colle, qui étalent aux yeux surpris des feuilles fantastiques et des végétations invraisemblables. Je suppose que, le travail terminé, un critique difficile lui aura fait observer que ces paniers ne reposaient sur rien, car, avec le vert d'où sont sorties tant de plantes bizarres, l'artiste a dessiné des deux côtés, au bas du mur, une patère d'où jaillit une branchè d'arbre, qui, après plusieurs sinuosités, vient se poser sous le panier aérien et lui présente ainsi un appui solide et inattendu.

Nos chaises sont marquées à l'église, vers le quatrième rang à gauche. Cette place appartient à la maison. Notre entrée excite une curiosité désagréable et malséante. Tout le monde se retourne comme à un signal donné.

Il y a au premier banc, à droite, une grosse dame d'une mise aussi recherchée que ridicule, qui se trémousse dans des flots de rubans roses. Je vois de l'autre côté un vicillard long et sec, boutoné jusqu'au menton et décoré d'un large ruban rouge. Voilà, je crois, tout ce qu'il y a de *bourgeois* dans l'église.

Après l'*Asperges* et pendant le *Salutaris*, quelques jeunes paysannes chantent, sur des airs de ponts-neufs, des cantiques écrits probablement pour les demoiselles du grand monde.

Il faut écouter et voir
Ces trois ou quatre fillettes
Qui se coiffent de cornettes
Et qui vivent de pain noir.
Si j'en croyais leur cantique,
C'en serait fait pour toujours
De leurs princières amours,
De leur luxe asiatique.
Cinquante-deux fois par an,
Elles médisent en ronde
Des entraînements du monde
Et des pompes de Satan.
Le monde, pauvres fillettes,
Que pouvez-vous en savoir,
Vous qui vivez de pain noir
Et vous coiffez de cornettes ?

A l'issue de la messe, nous sommes victimes d'une combinaison que je suppose préméditée par le notaire et nos autres voisins. Maître Navré, que nous n'avons pas vu dans l'église, nous rencontre, nous arrête et nous fait passer en revue par la foule. On s'attroupe autour de nous. La grosse dame aux rubans roses nous dévore d'un regard curieux et bienveillant; elle a l'air de nous dire : « Ces rubans sont pour vous. » Le grand homme sec nous

toise avec fierté et passe son chemin sans se retourner. Nous nous arrachons des mains de notre cornac et nous nous réfugions dans notre chère maison.

Nos domestiques jouent aux boules dans la cour; il paraît que c'est le droit du dimanche. Nous les regardons et nous sommes appelés à juger des coups.

Dans l'après-midi, de jeunes paysans et des filles endimanchées viennent se promener dans le clos et cueillir les fleurs que nous ménageons avec tant de respect. C'est probablement l'usage de la maison. L'oncle Gaspard savait mieux que nous ce qu'il faut défendre ou permettre. Les choses vont comme elles peuvent; nous nous laissons vivre.

VII

C'était vraiment un petit homme,
 Mais là, petit, petit, bien petit, tout petit.
 Quand il était debout, volontiers on eût dit :
 « Levez-vous donc, Monsieur Jérôme ! »
 Il semblait en effet sur lui-même accroupi;
 Et si l'on pouvait dire, en parlant de cet homme,
 Qu'il était rond comme une pomme,
 La pomme assurément était pomme d'api.

La pluie nous avait chassés du clos et nous rentrions dans la maison par la cuisine. Nous vîmes près du foyer deux chaises sur lesquelles séchaient des guêtres de cuir. « Qu'est-ce là, Glycère? — Monsieur, c'est le percepteur qui est venu. — Le percepteur? — Oui, il est dans sa chambre. — Dans sa chambre? »

Nous restâmes confondus et nous attendîmes qu'il plût à Glycère de nous donner là-dessus quelques explications. Elle finit par s'y décider. Nous apprîmes alors que M. Jérôme Bourguignol, le percepteur des contributions directes du canton de

Cressieu, venait tous les mois, avec la régularité d'une échéance, faire sa recette dans notre commune, et que de tout temps il avait trouvé sa chambre prête et son couvert mis dans la maison de l'oncle Gaspard. .

Le sans-gêne de ce personnage et la complicité naïve de Glycère nous irritèrent à un haut point. Passe encore que nos domestiques soient nos maîtres, que les gens du pays viennent cueillir nos fleurs et manger nos fruits; cela nous convient ainsi, et notre faiblesse a quelque chose de généreux. Mais qu'un étranger, un indifférent, un intrus, vienne s'établir dans notre maison, s'impose à notre hospitalité et pénètre dans notre vie intime, voilà ce que nous ne voulons pas souffrir. On aura beau invoquer l'usage acquis, nous n'acceptons pas cette servitude. Ne soyons pas maîtres chez nous, mais au moins soyons-y libres.

VIII

La tempête s'avance et grossit, soulevant
 Les nuages gonflés qu'elle pousse en avant.
 Mais nous avons pleuré de rire;
 Notre grande colère expire;
 Petite pluie abat grand vent.

M. Jérôme Bourguignol entra. C'était vraiment un petit homme; mais il était si frais, si prévenant, si moelleux, si sautillant, si rebondi; il avait la mine si accorte, la bouche si souriante, le nez si relevé, le crâne si chauve, et surtout il était si petit, si petit, qu'on se trouvait pris en sa présence d'un véritable accès de gaieté et qu'on avait envie de lui mettre la main sur l'épaule en lui disant : « Bonjour, mon garçon, il y a longtemps que je ne t'ai vu. »

Notre sourcil froncé se détendit à l'aspect de ce drôle de petit

homme. Il salua Marie avec une familiarité si grotesque, qu'elle fit semblant de tousser pour pouvoir se cacher sous son mouchoir. Il était, au reste, plein d'aisance dans les manières. Il nous demanda des nouvelles de notre santé, nous engagea du geste à nous asseoir, me força de me couvrir, et nous fit les honneurs de notre maison avec une grâce parfaite et une louable politesse. Il appela la cuisinière et la pria de hâter le repas. Il avait fait une longue course, et son heure était arrivée.

Il nous fit en effet dîner plus tôt que d'usage, et, quand la cloche sonna, il se leva le premier pour prendre le bras de Marie, et l'entraîna dans la salle à manger avec une vigueur de muscles et une rapidité de marche qu'on n'aurait pas attendues de lui. Il s'assit.

Je vous ai dit, je pense,
Que nous fûmes saisis
De voir qu'étant debout il semblait être assis ;
Mais voici qui compense
Et récupère tout :
Quand il était assis, on l'aurait cru debout.

Cela faisait plus d'honneur à la hauteur de son buste qu'à la longueur de ses jambes. En effet, la partie supérieure du corps avait pris chez lui un développement disproportionné. Il était de la nature des bassets, ou, sans aller aussi loin, on aurait cru voir un poupard rose et chauve hissé sur une de ces chaises hautes qui mettent les enfants au niveau des autres convives.

Il fit demander à Glycère pourquoi elle n'avait pas fait de mate-faim. Ce sont les crêpes du pays, et il lui semblait qu'en le voyant arriver la cuisinière de la maison Gaspard devait se souvenir que l'ami Jérôme avait l'habitude d'en manger.

IX

Il était vieux et laid, et monsieur lui ressemble.

Çà, n'avez-vous plus de bordeaux?

A la santé du mort nous allons boire ensemble ;

Je sais où sont les clefs, je connais les caveaux.

M. Bourguignol se crut obligé de faire à sa façon l'éloge de l'oncle Gaspard. Il nous dit, selon l'usage, que nous avions fait une grande perte ; mais ses discours étaient de nature à atténuer l'amertume de nos regrets.

Tous les hommes ont deux faces. Le curé nous avait dépeint un oncle Gaspard héroïque et plus grand que nature. M. Bourguignol nous faisait connaître un personnage mesquin et grotesque. Il n'avait retenu de lui que la redingote de molleton blanc qu'il portait en toute saison, que ses lunettes rondes, et que sa manie de n'aspirer le tabac que par la narine gauche. S'il était si bon et si généreux pour les enfants du pays, c'est qu'il n'avait pas eu à se plaindre de leurs mères.... Et Bourguignol riait, mangeait, buvait et riait encore en se trémoussant sur sa chaise. Il y avait dans toutes ses paroles malsonnantes un tel air de bonhomie, que nous ne songions pas à l'interrompre, et il s'enhardissait dans ses plaisanteries saugrenues. Il calomniait avec candeur. Après avoir parlé du grand nez et des gros yeux de mon parrain, il ajouta gracieusement que du premier regard il avait reconnu entre lui et moi un air de famille.

Au milieu du dîner, il fit appeler Glycère pour lui dire que son potage était brûlé et que ses asperges n'étaient pas cuites.

Puis, il revint encore à l'oncle Gaspard, et prit un air sérieux pour nous dire : « C'est dommage, c'était un brave homme. Il

avait une excellente cave. » Comme nous ne relevions pas ce propos, il ajouta : « Vous n'êtes pas sans connaître son bordel ? » Nous fûmes obligés d'avouer que nous l'ignorions complètement. Alors le petit homme s'élança du haut de sa chaise, grimpa comme un chat aux marches de l'escalier, ouvrit une porte, la referma, descendit, traversa la salle à manger, un troussseau de clefs à la main, se laissa couler dans la cave et remonta glorieusement en nous montrant deux bouteilles. « C'est du 1858 », nous dit-il.

X

Au fond du flacon,
Dit une chanson,
Vous trouverez la lie ;
Mais pas n'est besoin
D'aller aussi loin
Pour trouver la folie.

Alors ce fut un déluge de paroles non interrompues et de récits incohérents. Bourguignol crut que l'histoire de nos voisins devait nous intéresser par-dessus tout, et il ne nous épargna aucun détail sur leur vie et sur leurs habitudes. Le docteur Malassis était un médecin de l'ancienne école, bon praticien mais libre penseur. La baronne ne voulait pas marier sa fille, M^{lle} Alice, une charmante personne, afin de n'avoir pas à compter la dot, et peut-être aussi, pour ne pas rester isolée sous ses créneaux. Ladite baronne de Maubertrand avait eu autrefois un tendre attachement pour l'oncle Gaspard. Elle était riche, on voulut lui faire contracter une grande alliance ; elle fut sacrifiée, et on la maria à ce soi-disant baron de Maubertrand, qui la quitta deux ans après pour aller vivre à Paris, où l'on prétend qu'il a été tué en duel.

Le notaire eut son tour. On ne savait quelle était sa famille ; il avait fait son droit à Paris, *d'où il ne vient rien de bon*. Puis arrivèrent les deux Raymond : Raymond-Cincinnatus et Raymond-sans-frais. Le premier était un général en retraite qui n'avait jamais été que colonel. Il avait quitté l'épée pour la charrue, d'où le surnom de Cincinnatus. Il passait sa vie à disposer sur une table des soldats de plomb ; il rangeait d'un côté l'armée française, de l'autre les Russes et les Autrichiens, et il foudroyait les troupes ennemies avec des canons à ressort. Les bataillons de plomb tombaient sous le choc des boulets de liège. Ainsi se livrait toutes les semaines une petite bataille d'Austerlitz. Quant à Raymond-sans-frais... Ici, Marie interrompit l'orateur pour lui demander la signification de ce sobriquet de *sans-frais*. Il y avait longtemps que nous n'avions ouvert la bouche ni l'un ni l'autre. Cette question remplit notre hôte de joie. Il crut y voir la preuve que nous prenions un intérêt très vif à ses très bruyantes confidences. « C'est dit-il, une ancienne histoire : Raymond l'aîné était autrefois négociant, ou plutôt commerçant (j'ai quelque raison de croire qu'il était bonnetier), à Lyon. Quand il faisait une acquisition dans le pays, il envoyait en payement des effets de commerce, au bas desquels était sa signature suivie des mots *sans frais*. C'est un usage commercial. Mais les paysans, qui n'en connaissaient pas la signification et qui voyaient toujours *sans frais* accolé à *Raymond*, ont fini par réunir les deux noms, et voilà comment Raymond aîné est devenu Raymond-sans-frais. Il a du reste accepté ce surnom, qui le distingue de son frère Cincinnatus ; seulement il écrit *Raymond sans frais*. Il tient à laisser à ses enfants un nom qui lui paraît ainsi de meilleure souche. »

Bourguignol n'avait pas fini. Il nous parla encore de M. Chénevis, de M^{me} Rady, et encore de M. Coquentin. Nous ne l'écouions plus depuis longtemps. Plus il parlait, plus sa voix prenait un timbre retentissant. Il lançait au plancher des notes graves et

au plafond des notes aiguës. Il méditait évidemment quelque grand projet.

XI

Si vous voulez être bien sage,
Le petit homme chantera,
Landerira,
Tout ce que l'on voudra,
Et même davantage.

Nous avions fini le dessert ; il avait pris le café, qu'il avait commandé lui-même à la cuisine ; il s'agitait sur sa chaise, il risquait une roulade. Bourguignol voulait chanter, mais il voulait être prié, tourmenté, forcé dans ses retranchements. Nous nous tenions sur la défensive. Il demanda à Marie si elle était musicienne, si elle connaissait le *Muletier de Castille*. Il lui parla de l'Opéra, des Bouffes-Parisiens. Nous étions inattaquables. Il prit son parti de bonne grâce, proposa de chanter quelque chose, et, avant notre réponse, entonna à pleins poumons :

« Je suis muletier de Castille,
Vivent ma belle et Fernando ! »

Il se fit un grand mouvement dans la cuisine. Nous comprîmes que nos domestiques écoutaient à la porte.

Quand il entonnait sa romance,
Tous les meubles entraient en danse,
Les murs tremblaient ;
Les enfants faisaient leurs prières,
Les chats couraient dans les gouttières,
Les chiens hurlaient.
Il arrive que la nature

Donne aux gens de courte stature
Des voix d'airain.
Pour moi, j'inclinerais à croire
Que Stentor, connu dans l'histoire,
Était un nain.

J'en prends à témoin tous les ténors, nombre de barytons, quelques basses, et par-dessus tous, notre hôte Bourguignol qui est à la fois basse, baryton et ténor.

Il ne s'en tint pas là ; il déchiqueta des phrases de chansons et des lambeaux d'opéras. Nous n'écoutions plus ; nous étions assourdis, obsédés, anéantis. Nous pensions qu'après une telle dépense de forces il faudrait le coucher, lui faire du thé et appeler le docteur Malassis. Il n'en fut rien. Le petit homme, tirant sa montre, vit qu'il était en retard, sauta de sa chaise, prit sa sacoche et se disposa à partir. Il était plus leste et plus guilleret que jamais. « Que nous sommes malheureux, dit-il, de ne pouvoir passer ensemble qu'un jour par mois ! mais les affaires avant tout ! Cependant rassurez-vous, je compte bien, en septembre, prendre une semaine de vacances, et je serai heureux de vous la consacrer. Je ferai moi-même votre café, et vous verrez que je m'y entends mieux que Glycère. »

Ce disant, il prit son chapeau et nous salua d'un « à ce soir » qui nous fit frémir. Il partit. Ses petites jambes fonctionnaient avec une rapidité inconcevable. Il nous produisait l'effet de ces camions qui portent sur de petites roues des montagnes de marchandises.

XII

Il est revenu en effet, et cette fois j'ai supporté seul le poids de sa grosse gaieté. Marie était indisposée. Les fatigues du jour et peut-être les promesses du soir lui avaient donné un mal de

tête qui l'avait forcée à se coucher avant la nuit. Bourguignol voulait monter dans sa chambre pour lui mettre au front des compresses d'eau sédative, son remède à toutes les maladies. J'eus toutes les peines du monde à l'en empêcher, et je prétextai moi-même une grande fatigue et le désir que j'avais de tenir compagnie à ma femme, pour le quitter immédiatement après le souper. Il m'engagea à ne pas me gêner, et tira de sa poche une énorme pipe turque qu'il se disposa à fumer. Il ne faudrait pas croire que je pus m'endormir. Le timbre guttural de sa voix perçait les murailles. Sa romance nous arrivait comme un écho lointain, mais non affaibli.

« Je suis muletier de Castille,
Vivent ma belle et Fernando! »

L'infatigable virtuose chantait dans la cuisine, et nos domestiques, groupés autour de lui, applaudissaient à tout rompre.

Je ne sais à quelle heure je parvins à m'assoupir. Quand je me réveillai, la maison était silencieuse. Je me levai tout inquiet; je craignais d'interrompre le sommeil taciturne de notre hôte. Quelle fut ma surprise!

Hier un furieux orage
Sur notre tête a retenti;
Le calme renaît sous l'ombrage
L'ami Bourguignol est parti.

La foudre était entrée par la cheminée et venait de sortir par la fenêtre sans laisser aucune trace de son passage. « Marie! Marie, tu peux te lever, il est parti, il est parti! » Elle se leva; elle était guérie.

Jérôme ne nous a pas attendus. Les affaires avant tout! Et il est allé porter ailleurs sa sacoche et ses chansons. Nous avons



l'air de revenir d'un long voyage. Nous retrouvions, après une absence, la maison telle que nous l'avions laissée. M^{me} François est occupée en haut à un ouvrage de couture. Élodie et Glycère sont assises au coin du foyer.

 Tout est bien, tout est bien ;
 Joseph fait peu de chose ;
 Le cocher se repose ;
 Le garde ne fait rien.

Comme vous voyez, la maison était revenue à son état normal.

XIII

Je ne m'engage pas à vous dire tous les dimanches que nous avons été à la messe et que le curé a prononcé un sermon. Il faut pourtant que je vous parle de ce second dimanche passé à la campagne et de la seconde messe entendue dans la petite église. Nous y voyons encore, à gauche, le grand homme sec et boutonné, et à droite la grosse dame aux rubans roses ; mais aujourd'hui cette dernière n'est pas seule ; il y a près d'elle une jeune fille à la figure pâle, à la taille élancée, qui nous semble dépaysée au milieu de tout ce monde vulgaire. Sa physionomie est douce, intelligente et sympathique, mais ce qui la distingue surtout c'est un parfum de simplicité exquise qui semble émaner d'elle. Ses cheveux en bandeaux plats vont se perdre sous un chapeau de paille. Elle porte une robe à petits carreaux lilas et blancs, et par-dessus, une pèlerine en mousseline blanche qu'on suppose tout de suite avoir été brodée par elle. Je gagerais que la grosse dame qui l'accompagne n'a été pour rien dans le choix de ces ajustements. Si les femmes savaient tout ce qu'elles gagnent à nos yeux à avoir ce qu'elles appellent une mise mesquine, elles auraient bien vite

renoncé à leurs dispendieux atours... Je me trompe et je me rétracte immédiatement, puisqu'il est prouvé que les femmes adressent les séductions de leur toilette moins à l'admiration des hommes qu'à la jalousie des autres femmes.

Pour la première fois nous fîmes preuve de curiosité. L'un de nous (admettons que ce soit moi) demanda aux filles de service de la maison : « Qui sont nos voisines à l'église ? quelles étaient les deux dames assises au premier banc ? »

— C'est, lui répondit... ou plutôt me répondit M^{me} François, la baronne et M^{lle} Alice, sa fille. »

XIV

Un rayon du soleil couchant
A percé les nuages sombres ;
Il éclaire, sur les décombres,
L'arbuste qui court s'attachant
Aux interstices de la roche ;
Et le voyageur qui s'approche,
A l'ombre du mur crevassé,
Voit les bourgeons de l'espérance
Puisant le suc de l'existence
Dans les ruines du passé.

M^{me} de Maubertrand aurait été bien étonnée si on lui avait dit que la toilette de sa fille était plus élégante que la sienne. Pareil discours ne l'eût pas persuadée. Elle était de ces mères qui veulent briller, fût-ce aux dépens de leurs filles, et qui donnent, sans s'en douter, une preuve de bon goût en les privant de tous ces colifichets ridicules qu'elles entassent sur leur propre personne.

Si l'on avait vu d'un côté madame la baronne et de l'autre M^{lle} Alice, on n'eût jamais pu les rapprocher pour en faire une

mère et une fille. La nature est pleine de singulières disparates. En venant à la messe nous avons vu un iris qui fleurissait sur un vieux mur.

Nous nous attendions presque à rencontrer par hasard maître Navré au sortir de l'église. Nous nous trompions. L'exhibition avait été faite, et le notaire s'en tenait là. Nous crûmes voir que M^{me} de Maubertrand pressa le pas pour nous rejoindre sur la petite place. Elle nous atteignit en effet et nous regarda, comme dimanche dernier, avec un sourire commun et engageant. Alice leva sur nous ses yeux doux et timides, et je ne sais comment il se fit que Marie et moi nous fîmes en même temps un salut qui s'adressait aussi bien et plus peut-être à la fille qu'à la mère. Alice s'inclina légèrement, mais la baronne fondit en salutations expansives. Ses yeux parlaient, ils disaient : « Venez donc à moi, dites un seul mot, allons, un peu de courage. » Nous fûmes embarrassés. Si l'un de nous faisait un seul pas, l'autre était entraîné. Je ne sais ce qui nous retint ; ce jour-là, le Rubicon ne fut pas franchi.

Nous avons peut-être quelque peu manqué de politesse ; mais une connaissance faite ainsi amenait nécessairement des visites, puis des dîners. Non, nous avons bien fait. Nous ne fuyons pas le monde pour le retrouver ici. Enfermons-nous dans notre solitude.

Alice est pourtant une charmante personne.

XV

Comme nous rentrions chez nous, le curé nous a rejoints ; il était dans son char de côté. Il s'arrêta et entra même un moment dans la maison. Nous n'avions pas oublié qu'il nous devait le livre de l'oncle Gaspard. Il nous le donna avec solennité en nous

disant qu'il nous apporterait un autre jour toutes les explications dont nous avons besoin. « N'avez-vous pas fait, nous dit-il, une visite à la baronne? — Non », lui répondis-je. L'entretien en resta là. Notre bon curé n'avait pas voulu, je crois, nous insinuer ce que nous avons à faire, mais seulement appeler notre attention sur un oubli que nous avons pu commettre. Après un assez long silence, il reprit : « Je vous quitte; mes fidèles de Belmont attendent la messe. » Il monta lestement dans sa voiture, et, comme elle allait tourner, il se pencha pour nous dire : « A propos, ma construction marche bien : l'église est à moitié démolie. »

XVI

Nous étions à regarder nos domestiques qui jouaient aux boules (on sait que cette occupation distingue le dimanche des autres jours) quand maître Navré arriva. Il venait exprès en dehors de la semaine pour marquer que cette visite était tout amicale et indépendante des affaires. Il est d'une élégance parfaite; il a même des gants. Aussi nos gens le regardent-ils avec cet air incrédule et narquois que conservent les paysans quand ils sont dix contre un *Parisien*.

Je puis me tromper, mais il me semble que le jeune Navré fait fausse route. Il aura voulu, arrivant de Paris, donner le ton dans la société et être la gravure de modes du pays. Mais à qui apprendrait-il les bonnes manières et les nouveaux usages? Son lorgnon fera croire qu'il est myope, voilà tout. La belle gloire!

Au reste nous causons avec lui, et nous croyons nous apercevoir qu'il a plus de solidité dans le fond que dans la forme.

On voudra bien, quoique notaire,
Être léger de caractère;

On sera même un petit fou,
 A la condition expresse
 Que cette fougue de jeunesse
 Ne nous coûtera pas un sou.
 On cherche avec sollicitude
 Une dot qui vaille l'étude ;
 On ne se plaindrait pas du mieux.
 On a l'œil et le cœur sensibles
 Aux héritières disponibles,
 Aux coffres-forts mystérieux.
 Vous voyez bien, Messieurs les pères,
 Vous voyez, Mesdames les mères,
 Qu'on est un homme sérieux.

Maître Navré, après une très longue visite, s'excuse de nous quitter si tôt; mais il doit aller dîner à la ville.

Marie m'affirme que le notaire a des vues sur notre charmante Alice. Je ne m'en doutais pas; mais je m'en rapporte à elle.

XVII

Depuis huit jours nous projetons une petite excursion. Nous voulons connaître nos terres. Des pluies fréquentes nous ont retenus; le temps paraît clair ce matin, et nous sommes disposés à courir les champs. Jusqu'ici nous ne sommes sortis que pour aller au cimetière ou à la messe, et nous sommes résolus à franchir l'enceinte de nos murs. De quel côté est notre domaine? celui de la ferme? Nous n'en savons rien. Quel est celui de nos domestiques qui pourrait nous diriger? Le moins occupé sans doute. Ici l'embarras devient grand. Le cocher et le garde se recommandent également à notre choix. Le premier a sa jument, le second a sa pipe. Antoine semble avoir pris l'habitude, son travail terminé, de disparaître, bien convaincu qu'il a employé son temps et gagné sa journée. Quant à Claude, le garde-chasse, il

est très sédentaire. Il fume dans une allée du clos, plongé dans une méditation profonde et laissant aller ses jambes devant lui. C'est évidemment un rêveur ou un philosophe, peut-être les deux à la fois. Antoine est sorti, et Claude se promène dans le clos; il n'y a pas à hésiter. Nous faisons appeler Claude. Il arrive à pas comptés, remet la pipe à l'étui et se dispose à nous donner audience.

Je lui fais part de notre projet en lui proposant de nous conduire. Il se décide à faire de la tête un signe d'assentiment.

Marie lui demande si les dernières pluies n'ont pas trop détrempé les chemins.

« Jamais pluie au printemps
Ne passe pour un mauvais temps. »

Je lui fais observer qu'il n'a pas résolu la question, et je lui demande à mon tour s'il croit que le temps doive se maintenir. Il n'hésite pas à me répondre :

« Rouge soirée et blanc matin
Font cheminer le pèlerin. »

Nous n'avons rien à objecter à cela et nous nous disposons à suivre notre garde sentencieux.

XVIII

Nous prenons, en sortant à gauche, un sentier qui longe le mur du clos. Notre garde nous précède; il a, comme tous les gens de la campagne, le pas lent mais allongé, de façon que Marie ne peut le suivre que difficilement. Notre guide paraît peu

disposé à entretenir avec nous une conversation animée. Il ne trouve pour répondre à toutes nos questions que deux mots : « Oui et non. » C'est concluant, mais peu encourageant.

Après avoir battu pendant dix minutes le sentier que bordent des mûriers dépouillés de feuilles, nous arrivons devant un champ de trèfle, et Claude, étendant les mains à droite et à gauche, nous dit : « Voilà. » Ce renseignement nous parut insuffisant; nous voulions connaître l'étendue, la qualité, la disposition de nos terres, et ce n'était pas un « voilà » qui pouvait satisfaire notre curiosité. Nous cherchions une causerie, nous trouvions un monosyllabe, et je commençais à regretter de ne pas avoir attendu le retour de notre cocher, qui se serait fait un plaisir de continuer notre éducation champêtre que le conducteur de la diligence avait ébauchée pendant notre voyage.

Nous regardions devant nous; le terrain accidenté changeait d'aspect à chaque pli; il était évident que tous ces champs produisaient des moissons différentes. Nous étions dans la position de ces gens qui visitent un musée et qui attendent qu'on leur dise : « Voici un Raphaël, voici un Murillo, voici un Poussin, » pour reconnaître et admirer le tableau. Marie eut une merveilleuse inspiration. Elle me dit à l'oreille : « Claude ne fume-t-il pas ? » J'allumai un cigare et j'en offris un à notre garde. Il ne voulut pas l'accepter; mais il tira sa pipe et me demanda du feu. Il était transfiguré. Il lança bruyamment quelques bouffées de tabac et nous pûmes juger immédiatement de l'influence de ce prétendu narcotique.

XIX

« Le fumier n'est pas saint, mais il fait des miracles. »

Tel fut l'exorde de Claude. Nous le regardâmes avec étonnement. Il continua ainsi :

« Ce n'est pas le tout de semer ;
Pour récolter il faut fumer. »

Ce dernier mot pouvait prêter en ce moment à une double interprétation ; mais l'accent de Claude était trop grave et trop solennel pour que nous pussions supposer qu'il risquait une mauvaise plaisanterie. Au reste il expliqua lui-même sa pensée en ajoutant :

« Tel le fumier,
Tel le grenier. »

Décidément notre garde parlait agriculture comme certains pédants parlent latin ; il avait une provision de proverbes comme les autres ont un recueil de citations.

Claude vit bien qu'il nous avait alléchés par son préambule, et nous le regardions avec tant de curiosité qu'il consentit, sans trop se faire valoir, à nous donner les explications que nous paraissions attendre. « Voyez-vous, dit-il, Monsieur et Madame, un cultivateur doit avoir onze pièces de gros bétail par quinze hectares.

Dix moutons valent un bœuf,
Dix moutons, et non pas neuf.

« Alors vous comprenez que :

Le bétail donne le fumier;
Le fumier donne le gerbier.

« Mais il faut nourrir ce bétail ; faites des prés. Les prés, c'est la nourriture de la terre ; ils la fortifient, la reposent et la nettoient.

Terre reposée
Est bien disposée.

« Puis, après un certain temps, vous mettrez

Les prés en labours,
Les labours en prés,
Et toujours, toujours
Recommencerez.

— C'est très bien, dis-je à Claude ; mais ce bétail, il faut l'acheter.

— Si tu ne peux les grands, achète les petits ;
Les veaux deviennent bœufs, les *agnelles* brebis.

« Ainsi on les achète à bon marché et on les vend cher.

Engraisse tes bestiaux ;
La graisse couvre les défauts.

« Qui soigne son bétail soigne sa bourse.

Premier argent épargné,
Premier gagné.

« Aimes-tu tes enfants, soigne ton domaine.

Négligence perd en un jour
Une semaine de labour. »

XX

Je ne sais où Claude se serait arrêté si je ne l'avais interrompu :

« Nous voudrions, lui dis-je, parcourir la propriété, en connaître l'étendue.

— Voulez-vous la mesure en arpent, bichérée,
En journée ou journal, coupée, ànée, ouvrée ?

- Non, simplement en hectares.
- Eh bien, la propriété a environ huit cents bichérées.
- Mais combien de bichérées à l'hectare ?
- Cela dépend : nous avons la bichérée de Lyon, celle de Grenoble, de la Tour-du-Pin, de Saint-Marcellin, de Romans...
- Mais celle de Beaulieu ?
- Le notaire vous dira ça. »

Claude parut vexé et resta quelques instants sans parler. Cependant quand je lui demandai si un champ voisin était de blé, d'orge ou d'avoine, il ne résista pas au désir de répondre :

« Le foin aux bœufs, vaches et veaux,
L'avoine et la paille aux chevaux. »

Puis, quand je lui demandai le nom d'une plante inconnue :

« Blé de Turquie ou maïs,
Bon à tout en tout pays.

« Ah ! si j'étais que de Brunet ! »
Je lui demandai si l'année se présentait bien.

« Oui, Monsieur, nous avons eu de la neige en janvier et de la pluie en février. Or, on dit :

Neige au blé fait tel bénéfice
Qu'au vieillard sa chaude pelisse,

et :

Eau de février
Vaut jus de fumier.

« Nous avons encore eu de la pluie en mars et du tonnerre en avril.

Les Pâques pluvieuses
Sont souvent fromenteuses.

« Il y en a d'aucuns qui disent *fort menteuses*.

En avril s'il tonne,
C'est nouvelle bonne.

« En mai, nous avons eu du soleil, de la pluie et du vent, et on dit :

Croiset, Saint-Jean-Porte-Latin,
Saint-Nicolas et Pierre-Hermite
Sont marchands qui font la *débite*
Tous les ans du pain et du vin.

- Qu'est-ce que cela prouve ? lui dis-je bien doucement.
- Cela prouve que mieux vaut un bon temps qu'un bon champ.
- A propos de champs, en voici un bien beau, ce me semble.

— Lorsque tu vois beaux blés en herbes,
Laid tu les trouveras en gerbes.

Qui sème menu
Récolte dru ;
Qui sème dru
Récolte menu.

« Ah ! si j'étais que de Brunet ! »

XXI

Cette fois, Claude s'était arrêté de lui-même. Nous marchions toujours. « Sommes-nous encore sur nos terres ? lui demandai-je. — Oui, Monsieur, jusqu'à la haie que vous voyez là-bas. — Mais expliquez-moi donc, mon cher Claude, pourquoi une propriété si vaste ne rapporte que sept mille francs. — Tant vaut le fermier, tant la ferme. — Ne pourrait-on pas dire aussi le contraire : tant la ferme, tant le fermier ? — Non, Monsieur, l'homme fait la terre :

Il n'est terrain si délabré
Où l'on ne puisse faire un pré.

« Ah ! si j'étais que de Brunet ! »

Nous avons tourné à gauche, et le garde était tombé, cette fois, non dans un mutisme obstiné, mais dans une profonde méditation. Je lui faisais de temps en temps une question.

Je lui demandai ce qu'il pensait du drainage. Il prit un air d'incrédulité en me répondant :

« Draine si tu veux,
Fume si tu peux. »

Marie était fatiguée : nous nous reposâmes un instant et j'en-

gagai Claude à allumer une troisième pipe, qui nous valut deux proverbes :

« Avec trois sous par lieue un homme
Peut aller voyager à Rome.

« Mais il en est de l'homme comme des bêtes :

En montant ne me force pas,
Descendant ne me presse pas;
En plaine, ce que tu voudras. »

Nous reprîmes notre marche. La ferme a moins de latitude que de longitude; mais nous ne sortions pas encore de chez nous, car Claude nous expliqua que le bois, la vigne et la prairie, qui s'étalent aux trois étages du coteau, nous appartiennent sans faire partie de la ferme. C'est donc pour nous un supplément de revenu. Nous avons une petite portion de notre bien à faire valoir nous-mêmes, et quelle portion! Du bois, du foin et du vin. Or, comme dit Claude,

Feu, fèves, argent et bois
Sont bons en tous mois.

Et

Prés naturels,
Prés éternels,
Rapportant bien,
Ne coûtent rien.

Et encore

Vin qu'on vendange soi-même,
Comme son enfant on l'aime.

Je me hasardai à demander à Claude comment il pouvait pos-

séder une si grande quantité d'aphorismes champêtres. Il me répondit :

« Je les prends quand je les connais ;
Quand non, moi-même je les fais. »

Je comprends maintenant ses promenades lentes et solitaires dans le clos.

Nous avons longé le bois et la vigne et traversé la prairie. Tout cela est encore à nous.

Ah ! si j'étais que de Brunet,
Comme dit notre garde-chasse,
J'irais trouver Claude, et, tout net,
Je lui dirais : « Changeons de place ;
Sois fermier, je suis garde-chasse. »
Car Brunet, en tant que fermier,
N'est pas le premier de la terre,
Et pour Claude, je ne crois guère
Qu'il soit des gardes le premier.
L'un laisse faire la maraude ;
L'autre ne sait pas son métier ;
Et, si j'en crois mon ami Claude,
Claude doit être un bon fermier.

JUIN

I

Un scarabée aux ailes d'or
S'est abattu sur une rose ;
Au sein de la fleur il se pose,
S'enivre et dort.

Notre vie est-elle moins douce
Que celle de l'insecte ailé ?
Nous marchons, les pieds sur la mousse,
Les yeux vers le ciel étoilé.
Juin vient de nous ouvrir les roses ;
Cachons notre bonheur jaloux ;
Dans le calice où tu te poses,
Endormons-nous.

Oui, Marie, les roses sont ouvertes et les lis s'ouvrent. Voici le moment de parler des teints de lis et de rose, et cette comparaison surannée se justifie à nos yeux puisque les deux fleurs s'épanouissent dans la même saison. Pour moi, je préférerai toujours, comme terme de comparaison, le lis à l'hermine, au cygne et à la neige qui font penser aux fourrures et à l'hiver. Ainsi je ferai un retour vers le vieux style pour te dire :

BOUQUET A MARIE

Je voulais, ce matin,
Cueillir dans le jardin
Un bouquet, ô Marie,
Digne de t'être offert ;
La rose était fleurie,
Le lis était ouvert ;
Mais ton aspect déjoue
Les projets qui se font :
La rose est sur ta joue
Et le lis sur ton front.

Je me trompe fort ou voilà un madrigal. Ce genre de poésie est tombé en désuétude, et personne ne s'en plaint. Mais c'est peut-être la première fois qu'un mari en adresse un à sa femme, et la rareté du cas rachète ici la banalité du sujet.

II

Tous les dimanches, à l'issue de la messe, notre bon curé vient nous faire une visite. Il ne peut déjeuner avec nous, puisqu'il va dire la messe à Belmont en nous quittant. C'est dans la maison commune qu'il y célèbre l'office divin, en attendant la construction de sa nouvelle église.

Nous avions pris jour avec lui pour examiner le grand-livre de l'oncle Gaspard. Il est venu, et de graves décisions ont été arrêtées dans cette conférence. Cet excellent homme nous a singulièrement aidés dans l'établissement de notre budget. Il nous avait déjà démontré la beauté du bien; il nous a fait connaître

l'éloquence des chiffres, et il nous initie à cette science que possédait si bien notre honoré prédécesseur.

« Vous avez, nous dit M. le curé, sept mille francs de revenu par la ferme de Brunet, plus votre clos, deux prairies, une vigne et un bois. Je ne parle pas de la fortune que vous pouviez avoir avant la succession de M. Gaspard, je ne veux pas la connaître; la terre que vous habitez doit vous nourrir et peut vous donner en outre le moyen d'exercer votre charité. Je suppose que l'administration de votre maison vous coûte trois mille francs, j'en ajoute quatre mille pour vos dépenses de toute nature...

— Mais, Monsieur le curé, lui dis-je en l'interrompant, avec la meilleure volonté du monde, comment voulez-vous que nous dépensions quatre mille francs? Depuis que nous sommes ici, c'est à peine si nous avons trouvé l'occasion de déboursier quelques écus.

— Vous oubliez, cher monsieur, les mille francs que vous m'avez promis...

— Oh! pardon, Monsieur le curé, je ne savais comment vous les remettre.

— Donnez, le curé peut faire ce que fait notre Saint-Père. Vous le voyez, il y a des dépenses imprévues. D'ailleurs, il se trouve toujours chez les propriétaires un maçon ou un menuisier qui taille une pierre ou qui chasse un clou. Deux fois par an, vous verrez arriver des mémoires inattendus. Tout cela entre dans les quatre mille francs que je consacre aux dépenses personnelles. Voilà donc la ferme absorbée. Il vous reste, comme superflu, le clos, la vigne, les prairies et le bois. Quand vous en aurez prélevé les légumes et les fruits pour votre table, le vin de la maison, la nourriture de la Mignon et de la vache, et enfin le bois de votre foyer, vous verrez qu'il restera peu de chose, et qu'il faudra, pour faire le bien qui est dans vos intentions, autant d'habileté que de bon vouloir. »

III

Après un moment de repos, le curé continua ainsi : « Nous avons dans le pays des gens très riches, et j'en pourrais citer, qui n'ont jamais une pièce de cinq francs devant eux, et qui, sans mener une existence supérieure à leur fortune, sont gênés d'abord, obérés ensuite et quelquefois ruinés. D'autres, avec un revenu médiocre, ont toujours la réserve du sage, et les mauvaises années passent inaperçues grâce à l'épargne des bonnes. Si vous attendez pour récolter vos légumes qu'ils soient montés en graine, et pour cueillir vos poires que le vent les ait abattues, vous aurez travaillé pour les chenilles et les fourmis. Vendez du foin, vous en tirerez peu d'argent; achetez-en, vous le payerez fort cher. Votre oncle savait cela mieux que moi, et il vous a laissé le plus solide établissement du pays. Tous ces domestiques que je vois encore chez vous avaient chacun sa fonction. — Oui certes, lui dis-je, et ils ont tellement conservé leur spécialité que personne ne fait rien dans la maison. — Voilà le mal. Toutes ces jambes doivent marcher, tous ces bras doivent agir. Le cocher ne doit pas seulement étriller sa jument; il faut qu'il songe à se procurer le foin et l'avoine; la fille de basse-cour est tenue de pourvoir à la nourriture de sa vache et de ses poules; le garde veille au bois, ordonne les coupes, pioche la vigne. Tous ces gens-là mangent, il faut qu'ils rapportent : bien plus, il faut qu'ils amènent dans la maison ce superflu dont nous avons besoin. Vous devez avoir trop de foin, trop de bois, trop de vin, trop de légumes et trop de fruits. Voilà la part du pauvre, la part que je réclame. »

Nous restâmes quelque temps silencieux. Nos intentions

étaient toujours les mêmes; mais nous venions de voir que les moyens d'exécution pourraient nous manquer. Nous n'étions pourtant pas découragés. Pourquoi ne deviendrions-nous pas des administrateurs? Est-ce chose si rare que l'ordre et l'économie?

Oncle Gaspard, oncle Gaspard,
Vous nous enseignez à bien vivre;
C'est une étude, c'est un art
Qu'on apprend dans votre grand-livre
Vous nous montrez la route à suivre
Et nous engagez du regard.
Mais si votre code stoïque
Est écrit en langue hébraïque,
En chinois ou bien en sanscrit,
Oncle Gaspard, pour le comprendre,
Nous serons obligés d'apprendre
La langue où vous l'avez écrit.

IV

Nous avons arrêté notre plan. Un homme de mon âge ne peut demeurer complètement oisif. J'aurai donc la partie active de notre administration. Je me charge de morigéner nos gens, d'ordonner et de surveiller les travaux. Quant à Marie, elle veut tenir les comptes, régler les dépenses du ménage et faire la part de ses pauvres, qu'elle visitera elle-même. Les femmes apportent dans ces détails une délicatesse où nous ne pouvons atteindre, et les ménagères sont capables là-dessus d'en remonter à tous les philanthropes du monde.

Ainsi, dans notre métairie,
Chacun trouvera son emploi;
Le travail sera fait par moi,
Le bien sera fait par Marie.

Le curé est ravi de nos bonnes dispositions : « Il faut, dit-il, que je vous quitte ; je suis attendu chez la baronne. »

Après un moment de silence, il ajouta : « C'est une bien bonne et bien digne dame. » Il ne faisait point de question, et cependant ces paroles semblaient appeler une réponse. Nous restâmes muets. Il en prit son parti et monta en voiture. « Voici la pluie qui arrive, lui dis-je. — En effet, c'est bien fâcheux pour mes travaux. Nous commençons à bâtir la semaine prochaine. »

En traversant la cour, nous vîmes Claude qui fumait une pipe et qui sortait du jardin pour se mettre à couvert. Il nous cria de loin :

« Quand saint Médard vient en pleurant,
Il pleut quarante jours durant.

— C'est donc aujourd'hui la Saint-Médard? — Oui, Monsieur, le 8 juin.

Pluie en juin
Bonne avoine et mauvais foin.

— C'est bien, c'est bien, maître Claude ; nous allons bientôt mettre à l'épreuve vos talents agricoles, et nous verrons si vos proverbes sont bons à être mis en action. »

V

En se réveillant le matin,
On se dit : Suis-je bien certain
De ce qui s'est passé la veille?
Non, je rêvais, et je m'éveille.
Car enfin, comment voulez-vous
Que j'aie eu cette audace extrême
De m'insinuer à moi-même
Que nous sommes maîtres chez nous?

Et cependant le jour de notre coup d'État est arrivé. Nous nous sommes armés de résolution. Nous nous encourageons mutuellement comme les héros de l'antiquité, et, soutenus l'un par l'autre, nous descendons sur le champ de bataille. La première escarmouche se livre à la cuisine. Je déclare à Glycère qu'à l'avenir nous prendrons du lait le matin, que nous déjeunerons à onze heures et dînerons à six heures. Glycère étonnée ouvre la bouche pour répondre ; je la lui ferme avec un : « Je le veux ! » qui la laisse toute rouge et tout interdite.

J'appelle Élodie ; je lui demande pourquoi elle confie sa vache à un enfant, et je lui enjoins de la faire paître elle-même. Élodie veut répliquer ; je la cloue sur place avec un « Silence ! » retentissant.

Je cherche Antoine, le cocher ; il est sorti. Il est toujours sorti.

Joseph, le valet de chambre, s'est caché au milieu de tout ce tumulte. Je le découvre et je le force à me suivre au jardin. « Comment se fait-il, Joseph, que vous ne nous fassiez manger que des fruits verts ou gâtés ? Voyez ces fraises ; voyez ces cerises qui sont mûres. Les légumes que vous nous servez ne sont pas mangeables. Regardez ces petits pois et ces haricots verts. Attendez-vous qu'ils aient grossi ou qu'ils soient devenus blancs ? Songez à être plus prévoyant à l'avenir. Allez, je n'aime pas les observations. »

Je commençais à m'adoucir et je sentais bien que ma colère ne serait pas de longue durée. D'ailleurs, nous étions dans le jardin, et nous n'avions rien à dire à François, car il est le seul de la maison qui sache travailler. Il est un peu artiste dans son genre, et je crois qu'il considère le clos comme à lui appartenant.

Je rencontrais au coin d'une allée Claude le taciturne. « Il faudra, lui dis-je, que nous allions ensemble visiter la vigne. Et le

bois, que devient-il? Ce n'est pas en vous promenant ainsi que vous pouvez le surveiller. On doit bientôt faucher les prairies. Je désire que vous aidiez Antoine dans ce travail. » Le pauvre garde était si ému de ce langage qu'il restait immobile, la pipe à la main; il ne trouva pas un proverbe à me répondre. Je le quittai; il remit la pipe à la bouche : elle était éteinte.

Je suis au bout de mes forces, mais cette journée ne sera pas perdue.

VI

Saint Médard, patron de la pluie,
Deux jours à peine sont passés,
Et déjà le vent d'est essuie
Les pleurs que vous avez versés.
Vous voilà taxé de mensonge ;
Le soleil est plus fort que vous ;
C'est égal, nous passons l'éponge
Sur des péchés qui nous sont doux.
Tous les ans, cette vieille histoire
Paraît sous de nouveaux formats ;
N'importe, nous voulons vous croire ;
Les préjugés ne meurent pas.
Toujours l'opinion commune
Se laisse prendre au traquenard
Des influences de la lune
Et des larmes de saint Médard.

Nous avons fait une charmante promenade. La peur que nous avions eue de la pluie nous faisait apprécier le beau temps.

Et nous sommes partis, au hasard, tous les deux,
Comme des écoliers, comme des amoureux,
Qui vont chercher, par les clairières,
Les détours et les chemins creux
Des solitudes buissonnières,

Pour répéter le mot mille fois entendu,
Ou pour lire en secret le roman défendu.

C'est la première fois que nous sortions ensemble en pleine liberté. Nous commençâmes par traverser nos terres, car on n'en possède jamais impunément, et la propriété est douce à fouler. Nous remarquons en passant l'état satisfaisant de nos luzernes; puis nous entrons en pays inconnu. Je ne sais si les paysans se rendent compte de ce qu'ils font quand ils tracent des chemins sinueux. A vrai dire, j'en doute; mais il faut convenir que le hasard les sert à merveille. Des artistes ne feraient pas mieux.

Le sentier que nous suivons a tous les mérites du genre. Il tourne à droite, à gauche, comme une rivière, descend, monte, ici pavé de galets, là tapissé de gazon, nous présentant d'un côté un sombre vallon, de l'autre une éclaircie sur les montagnes.

Il y a des incidents insignifiants en apparence qui laissent une empreinte durable. Cette première promenade, par un beau temps, au milieu des champs déserts, n'a pas été oubliée. C'est une fleur que je mets ici pour qu'elle se sèche dans le livre de nos souvenirs.

VII

Connaissez-vous la fleur du blé? Connaissez-vous la fleur de la vigne? Nous les avons découvertes toutes les deux. C'est encore à notre joli sentier que nous devons cette initiation. Il allait toujours se rétrécissant, quand nous nous trouvâmes entre un champ de blé et une vigne. Les deux fleurs sont écloses en même temps.

La première
S'accroche à l'épi mouvant,

Comme une blanche poussière
Que va balayer le vent ;

La seconde,
Pâle au moment du réveil,
Cache encor sa tresse blonde
Que brunira le soleil.

Elles sont les sœurs jumelles,
Filles du père divin ;
La nature a deux mamelles
Qui font le pain et le vin.

Un parfum suave arrivait jusqu'à nous par bouffées. Il fallait bien qu'il vînt d'une fleur ou de l'autre. Nous en sommes certains maintenant, il sortait de la fleur de la vigne. Eh quoi ! on a chanté dans toutes les langues les vins de tous les crus, et pas un poète ne nous a parlé de cette petite fleur aux détails délicats et aux senteurs pénétrantes ! O ingratitude !

Nous avons bien vite fait une réflexion ; notre vigne aussi doit être en fleur. Nous revenons sur nos pas. Mille choses que nous n'avions pas vues en route nous apparaissent au retour. De temps en temps nous apercevons comme un phare le kiosque qui termine notre clos.

Quand nous arrivâmes sur nos terres, le jour baissait déjà ; c'était pourtant un des plus longs de l'année. Nous avons aspiré avec délices les parfums de notre vigne. Notre vigne ! Est-ce une illusion ? Elle n'a pas la même odeur que les autres. Quel espoir pour la prochaine vendange !

La prairie aussi est tout émaillée. Faudra-t-il mettre la faux au milieu de ces merveilles ?

VIII

O retours imprévus de la diplomatie!
L'Allemand, l'Espagnol, l'Autriche, la Russie,
Se liguent contre nous, et nous sommes trahis
Par ceux-là qui voulaient devenir nos amis.
C'est donc une effroyable guerre?
Notre destruction, voilà le but commun.
Dans ce nouveau conflit, que fera l'Angleterre?
La croyez-vous d'un caractère
A demeurer chez soi quand on est six contre un?

C'est un dimanche au sortir de la messe que la guerre a été déclarée. Nous nous apprêtions à échanger avec nos voisins le salut d'usage. Nous attendions près du portail la baronne et sa fille. Elles passèrent devant nous sans nous regarder. Nous restâmes confondus, nous demandant si elles ne nous avaient pas vus. Je l'espérais presque, mais, au détour de la route, Alice tourna légèrement la tête de notre côté et eut l'air de nous demander grâce pour la violence qui lui était faite. C'était donc avec intention que la baronne de Maubertrand nous avait sevrés de son salut accoutumé. Raymond-Cincinnatus passa à son tour. Jusqu'ici, il avait paru ne pas nous apercevoir. Cette fois, il regarda Marie d'un œil froid et pénétrant, et passa son chemin. Nous reconnûmes de loin le notaire, qui se cachait dans la foule. Il évitait l'occasion de nous saluer comme il la saisissait autrefois. Que signifie tout cela? Pourquoi nous ont-ils recherchés? Pourquoi veulent-ils nous fuir? Le vide se fait autour de nous. Que nous importe?

Et cependant nous sommes douloureusement affectés. Le curé





A. AUBLET. INY

LE SYCOMORE



ne nous a pas fait sa visite du dimanche matin. Lui aussi nous abandonne. Que s'est-il passé ?

Du cercle européen nous sommes donc exclus ?
On nous heurte en passant, on ne nous connaît plus.

I X

Par une des plus chaudes journées de juin, nous étions assis sur le banc qui entoure notre vieux sycomore. Devant nous s'étendait la pente douce du gazon qui descend vers la petite pièce d'eau, et que viennent couper des sapins, des catalpas et des trembles. Nous nous laissions aller à cette douce somnolence qu'appelle l'heure de midi. Le vent se tait. C'est un silence qui n'est troublé que par la note égarée d'un chant d'oiseau ou par un frisson fugitif qui traverse le feuillage. Il semble qu'on entende marcher une fourmi. Le travail de la nature est suspendu. C'est l'heure du repos, c'est la sieste de l'abeille et du papillon. Une brise légère vient agiter les feuilles ; elle emporte dans l'air une pluie de fleurs d'acacia et de vernis du Japon qui imprègnent l'air de leurs senteurs ; elle déplace les plaques lumineuses que tamisent les arbres épais, et fait courir sur le gazon des orbes capricieux d'ombre et de lumière. Un souffle plus vigoureux fait vibrer les sapins, et le concert des branches et des feuilles exhale une harmonie confuse dans laquelle on cherche et on croit distinguer un chant.

C'est le souffle de l'air qui doucement touchait
Les cordes du sapin et les grelots du tremble ;
Ils s'agitaient d'accord ; ils se taisaient ensemble ;
Les feuilles sont la lyre, et le vent est l'archet.

Puis, tout rentrait de nouveau dans le silence. Il ne circulait plus dans l'air que le fluide odorant des fleurs et de la résine. Nous nous levions, et l'ombre déplacée nous prouvait que nous avions passé deux heures dans ce repos méditatif, sans échanger une parole.

X

O muse qu'invoquaient Théocrite et Virgile,
 Toi qui sus inspirer aux bergers langoureux,
 Depuis Amaryllis jusqu'à l'abbé Delille,
 Des duos amoureux,
 Donne-nous le secret de ces travaux utiles
 Où doivent désormais s'arrêter tous nos soins ;
 Sous les hêtres touffus nous chantons des idylles
 Et nous faisons nos foins.

Il y a mieux, nous les faisons nous-mêmes. Notre coup d'État a porté ses fruits, et nos domestiques ont entendu sans sourciller l'ordre que je leur ai donné de nous suivre dans la prairie.

« A la Saint-Barnabé,
 La faux au pré, »

m'a répondu Claude.

La troupe est au grand complet. En tête marchent le jardinier et le garde, l'arme au poing. Après eux viennent Antoine, Joseph et les deux aides de camp du jardinier, le râteau sur l'épaule. Nous arrivons ensuite, accompagnés de M^{me} François, de Glycère et d'Élodie. Enfin, à une grande distance derrière nous, se hâte, en boitant, la vieille Benoîte, qui ne comprend rien à tout ce mouvement, mais qui voit la maison s'en aller et qui s'en va.

Nous arrivons bientôt à la prairie. On fait d'abord une halte,

et, après un quart d'heure de repos, je donne le signal du travail. Une petite difficulté s'élève. Le jardinier veut qu'on commence la fenaison par le haut ; le garde, par le bas. Je termine la discussion en partageant le différend, et j'ordonne qu'on prenne le pré par le milieu. Il n'est rien de tel que de trancher les difficultés avec décision. Il vaut mieux avoir tort avec assurance que raison avec timidité. C'est ainsi qu'on mène les hommes.

Nos faucheurs ont commencé à abattre ces jolies fleurs qui faisaient, il y a quelques jours, notre admiration. Le travail des faneurs n'a pas encore commencé. Nous sommes assis à l'ombre, en attendant. Une conversation très animée s'est engagée entre nos domestiques ; mais elle est en patois, et nous n'y comprenons rien. On nous regarde de temps en temps avec un sourire narquois, et nous restons au milieu d'eux, embarrassés comme des étrangers et inquiets comme des sourds.

Au moment où nous nous levons pour nous mettre à l'ouvrage, François vient me dire que ses fleurs meurent de soif et qu'il faut qu'il les aille arroser. Antoine le suit ; il doit atteler la Mignon pour porter l'eau au jardinier. Élodie est obligée d'aller soigner ses poules et faire sortir sa vache ; Glycère s'aperçoit qu'elle est en retard pour le dîner ; de façon que nous restons au pré, Claude, Joseph, M^{me} François et nous. La vieille Benoîte, qui arrivait en ce moment, regarde d'un œil indécis l'armée divisée en deux camps. Elle hésite un moment, puis se décide à suivre la bande rentrante.

« Ils ont fait Gilles, me dit Claude. — Oui », répondis-je machinalement, sans savoir ce que cela voulait dire.

XI

Nous avions la volonté de nous rendre utiles. L'occasion manquait à notre courage. Nous tenions le râteau à la main; mais à quoi bon retourner l'herbe qui était encore toute fraîche? Claude s'arrêta, vint s'asseoir auprès de nous et tira sa pipe en disant :

« Le repos au travailleur
Donne nouvelle valeur. »

Ce proverbe, avec une légère variante, avait déjà servi plus d'une fois à notre garde qui savait toujours amener à point la justification de sa paresse. La pipe de Claude était finie, et il allait se lever, quand le vent du midi apporta jusqu'à nous le son bien connu de notre cloche; Glycère sonnait le dîner, et, en un clin d'œil, nos quatre travailleurs furent sur la route de la maison. Force nous fut de les suivre. On rapporta les faux, qui avaient peu servi, avec les râteaux qui n'avaient pas servi du tout. Nos gens nous précédaient, et nous marchions tout pensifs. Je n'osais pas regarder Marie, à qui j'avais dit solennellement que je prenais la direction des travaux rustiques. Mon début n'était véritablement pas encourageant. J'avais mené toute la maison aux champs, et on avait passé une demi-journée, sous mon commandement, pour abattre quelques brins d'herbe. C'était une rude école pour mon amour-propre. Je vis en ce moment Claude qui ralentissait le pas et qui finalement s'arrêtait au milieu de la route. Il nous attendait évidemment pour nous faire une communication. Quand nous fûmes à sa portée, il étendit la main à droite et me dit :

« Quand les fèves sont en fleur,
Tous les fols sont en vigueur. »

Puis, il continua sa route. Je ne savais comment je devais prendre l'interlocution de maître Claude. Marie me regarda avec une sorte de compassion timide; nos yeux se rencontrèrent, et nous nous mîmes tous les deux à partir d'un grand éclat de rire. Nos gens, qui marchaient devant nous, se retournèrent au bruit de cette explosion, et, sans doute par esprit d'imitation, se livrèrent à une gaieté non moins retentissante.

Nous passions en effet auprès d'un champ de fèves dont les fleurs nous envoyaient leur odeur sucrée.

Pourquoi donc le curé n'est-il pas venu nous voir dimanche dernier?

XII

Quinze juin; la forêt verte
A tout son costume d'été.
Aujourd'hui la pêche est ouverte,
Et le rossignol a chanté.

Oui, le rossignol a chanté, c'est-à-dire qu'il ne chante plus, et nous ne nous en plaignons pas.

Pendant huit jours, c'est adorable ;
Huit jours après, c'est admirable ;
Huit jours après, c'est tolérable ;
Huit jours après, c'est exécration.

Non, on ne peut imaginer un plus grand volume de son dans un corps si petit!

S'il est certain, comme on l'écrit
Et comme ici je le répète,
Que plus on a de voix et moins on a d'esprit,
O ténor des oiseaux, que tu dois être bête!

Et puis cette perfection, cette insolente, cette insupportable perfection !

Mettons au même rang, chacun dans sa famille,
Le chant du rossignol et le pâté d'anguille.

Enfin, nous allons pouvoir dormir !

Non, car, au lieu du rossignol,
Nous avons l'ami Bourguignol.

XIII

Il était monté sans échelle
Au sommet d'un grand cerisier ;
Il se tenait sans balancier
Debout sur une branche frêle.
Or, était-ce pour effrayer
Les rouges-gorges et les merles,
Ou bien pour enfiler des perles,
Qu'il grimpait sur un cerisier ?
Ce n'était pas pour essayer
La solidité de la branche,
Ni pour chanter à plein gosier
Des morceaux de *la Dame Blanche*.
Que si vous désirez savoir
Ce que faisait sur ce perchoir
Le plus petit des petits hommes,
Je m'en vais vous édifier :
Ce n'est pas pour cueillir des pommes
Qu'il était dans un cerisier.

En rentrant à la maison, nous vîmes trois couverts mis et nous apprîmes par Glycère la ruine de nos projets. On sait que depuis quelques jours nous avons changé les heures de nos repas ; mais déjà on avait retardé le déjeuner et le dîner pour nous ramener

insensiblement au dîner et au souper. M. Bourguignol avait conspiré avec Glycère, car il était allé se promener dans le clos, en disant qu'il ne pouvait changer ses habitudes et qu'il reviendrait dîner à une heure.

C'est une tyrannie insupportable, et nous saurons bien mettre à la raison notre hôte et nos gens.

Nous allons dans le jardin à la recherche de cet infernal percepteur. Nous entendons au-dessus de nos têtes une voix stridente qui nous crie :

« Eh! eh! les amis, par ici, par ici. Vous voyez que je maraude. Vos cerises sont très bonnes; mais prenez-y garde, les oiseaux vous les mangeront. Je ne puis être toujours sur l'arbre; il faut y mettre un homme de paille avec un grand chapeau. Ah! ah! écoutez-moi, il me vient une drôle d'idée. Ah! ah! je ne peux pas m'empêcher d'en rire. Il faut coiffer votre homme de paille d'un tricorne de gendarme. Cela imposera davantage aux oiseaux maraudeurs. Ah! ah! J'en rirai longtemps. N'est-il pas vrai que l'idée est bonne? »

Le moyen de se fâcher avec un tel homme!

« Eh bien, ajouta-t-il, ne venez-vous pas me rejoindre? Et vous, belle dame, ne me donnez-vous pas la main? Non? Madame est timide. Alors, attendez-moi, je vais descendre. »

Il embrassa autant qu'il put le tronc de l'arbre et se laissa glisser comme d'un mât de cocagne. « Je maraudais, dit-il quand il fut à terre, je maraudais, et qui ne maraude pas un peu ici-bas? Je maraude, tu maraudes, il ou elle maraude. » Et il attachait sur Marie un regard malicieux; il avait l'air de mettre une épigramme dans sa conjugaison. Nous n'avions rien à dire, car Bourguignol faisait toujours les demandes et les réponses. « Vrai, dit-il, vos cerises sont très bonnes; mais il faut les défendre contre l'avidité des merles, si vous voulez en avoir encore quand je reviendrai. »

XIV

Bourguignol nous signifia qu'il n'était pas prêt à dîner. Je voulais passer outre en lui disant que la santé de Marie exigeait que nous nous missions à table, mais Glycère déclara qu'elle ne pouvait pas encore nous servir et qu'on ne fait pas en même temps les foins et la cuisine. Il fallut bien attendre, et nous convînmes intérieurement qu'il vaut mieux ne pas donner d'ordres que de souffrir qu'on les transgresse. Ainsi, nous cédon sur ce point : Glycère nous mènera selon son caprice.

Je ne sais sur quelle herbe Bourguignol a marché, mais il ne dit pas un mot sans paraître faire une allusion. Nous ne comprenons rien à sa conversation énigmatique. « Moi, dit-il, je n'ai pas de préjugés. D'ailleurs, cela me regarde-t-il ? Que Jean soit marié ou non avec Élisabeth, que m'importe ? C'est l'affaire du maire et du curé, et je ne mets pas le doigt entre l'arbre et l'écorce. Et puis la langue va si vite ! On dit ceci, et c'est cela. Moi, je ne m'occupe pas des affaires des autres ; chacun se conduit comme il lui plaît, et dîne à l'heure qu'il veut. » En disant ces derniers mots, il tira sa montre et ajouta : « Mettons-nous à table. »

Avec un pareil personnage, le mieux est d'obéir. C'est ce que nous fîmes. Ce n'est pas sur nous seuls qu'il exerçait son autorité ; d'un froncement de sourcil il imposait sa volonté à Glycère. « Que votre potage ne soit pas brûlé comme la dernière fois ! » lui dit-il en traversant la cuisine.

Nous nous mîmes à table sans prononcer une parole. Il ne s'en aperçut seulement pas. « A la bonne heure, voici un bon potage ! quand Glycère veut, elle fait bien les choses. La purée est une excellente liaison, et, comme dit mon curé, il faut savoir les choi-

sir, les liaisons. Eh! eh! eh! A propos du curé, c'est jeudi prochain la Fête-Dieu. Nous aurons à la ville la procession du Saint-Sacrement. Le Saint-Sacrement, il y a pourtant des gens qui s'en passent. Ce n'est pas mon affaire; mais certainement on n'a jamais rien dit de M^{me} Bourguignol. Ah! voici les mate-faim. C'est cela, et ce n'est pas cela. Il les faut plus minces,... des feuilles de papier, des contrats. Des contrats? Je sais bien qu'on n'en a pas besoin pour s'aimer. Moi, je n'ai pas de préjugés. On trouve que la mairie n'est pas belle, et on passe sans y entrer. Il y a des gens qui écrivent des lettres et d'autres qui n'en écrivent pas. Ce n'est pas qu'on ne sache pas écrire; mais on ne laisse pas son adresse, voilà tout. Joseph, donnez-moi donc le bordeaux que j'ai mis chauffer près de l'âtre, à la cuisine. Voilà un vin naturel. Après cela, on dit qu'à Paris on en fabrique de très bon. L'étiquette ne fait pas la marchandise; mais, pour moi, je ne dirai à personne qu'elle est frelatée. Joseph, le café bien chaud! On marie le moka au martinique; qui s'en plaindra? Ce n'est pas moi; je n'ai pas de préjugés et je sais que l'amour est un petit dieu très puissant. Aussi, je comprends tout, et je ne dis rien.

Je suis muletier de Castille,
Vivent ma belle et Fernando! »



XV

Au milieu du chemin les passants s'arrêtèrent
En disant leur *Credo*,
Et les échos voisins à l'envi répétèrent :
« Fernando, Fernando ! »

Sa voix, en effet, n'avait rien perdu de son timbre métallique. Elle venait de réveiller dans le calme de notre maison des émo-

tions oubliées depuis un mois. Cette fois, cependant, Bourguignol semblait mettre une intention dans le choix de ses morceaux, et toutes les fois qu'il plaçait les mots de *liens du mariage* ou de *flambeau de l'hyménée*, il nous regardait d'une façon particulière. Il avait probablement établi son programme en route, car, à l'exception du *Muletier de Castille*, qui était la pierre de touche de sa voix et le fond de son répertoire, il ne nous chantait que des choses nouvelles pour nous, depuis *la Mort de Bayard* jusqu'au *Mari supposé*, et il y avait toujours un *époux fidèle* ou une *constante amie* que le chanteur soulignait en donnant à sa voix un son plus guttural et en nous regardant d'un œil sournois. Nous eûmes pourtant un moment de répit; le petit homme tira sa grande pipe turque sur laquelle était peinte une affreuse odalisque et fit observer à Marie que les sultans étaient peu scrupuleux à l'endroit des femmes.

Notre gai virtuose
Ne s'arrêta pas là;
Après les vers, la prose;
Il chantait, il parla.

Il reprit la conversation où il l'avait laissée et nous amena bientôt à ce degré d'abrutissement qu'il nous avait déjà fait connaître.

Il existe en France, et même en Allemagne, quelques musiciens qui peuvent donner une idée du supplice que nous subissons. On assiste à l'exécution d'un de leurs ouvrages. On entend un grand bruit, on ne s'en étonne pas. Les notes dièzes, bémols et bécarres se croisent, s'enchevêtrent et se heurtent. Il arrive pourtant un moment où une éclaircie paraît se faire au milieu de tout ce fracas. On a cru reconnaître une idée, on la suit, on s'y attache. Mais, au bout de quelques mesures, on perd le fil conducteur; on voit qu'on s'était trompé, et on retombe dans les

ténèbres. Une seconde lueur apparaît à l'horizon. « Enfin, se dit-on, je commence à comprendre ! » Il n'en est rien, le feu follet s'évanouit. Après trois ou quatre déceptions pareilles, le pauvre naufragé s'abandonne; il se livre tout entier aux rigueurs de la tempête. Il perd le sentiment de l'existence, ferme les yeux, se laisse couler à fond et s'endort. Il ne sort de sa léthargie que quand l'œuvre est terminée.

Jusqu'ici, je croyais à tort
 Que le silence nous endort,
 Tandis que le bruit nous éveille;
 Mais voyez combien notre oreille
 Peut nous tromper sous ce rapport :
 Ici, c'est le bruit qui m'endort
 Et le silence qui m'éveille.

Je ne sais quelle heure il était quand Bourguignol nous quitta pour aller faire sa recette.

XVI

« J'ai fait de petits vers en route.
 — Parlez, Monsieur, je vous écoute.
 — C'est une petite chanson.
 — Chantez-nous-la donc sans façon.
 — Elle ne vous fera pas rire.
 — Alors il ne faut pas la dire.
 — Vous y tenez? — Mais non. — Mais si.
 — Ne la chantez pas. — La voici. »

Vous voyez bien que Bourguignol était revenu, et qu'il soupaît avec nous, puisque nous sommes forcés de souper, grâce à l'alliance du percepteur et de la cuisinière. Voici la chanson de Bourguignol :

« Paris n'avait, au vieux temps,
 Que douze arrondissements;

Il en a, ne vous déplaie,
 Vingt, et j'en suis aise,
 Car aujourd'hui
 Celui
 Que j'aime,
 C'est le vingt-unième, ô gué,
 C'est le vingt-unième. »

Il aurait chanté toute la nuit que nous n'aurions pas été plus avancés. Il continuait une énigme dont nous avions renoncé à trouver le mot. Nous nous retirâmes en lui disant que nous avions pris l'habitude de nous coucher à huit heures. Il était encore grand jour.

« Si vous voulez me voir demain matin, nous dit-il, soyez levés avant six heures. » Nous en prenons bonne note.

Dans la nuit nous fûmes réveillés par un chœur formidable qui sortait de la cuisine :

« C'est le vingt-unième, ô gué,
 C'est le vingt-unième. »

Ce refrain était accompagné de grands éclats de rire. Il paraît que nos domestiques étaient plus avancés que nous : ils avaient compris.

A six heures du matin, on frappa à notre porte, Bourguignol voulait entrer. J'eus grand-peine à lui faire comprendre que c'était impossible. « Allons, allons, nous dit-il par la serrure, soyez tranquilles, je suis discret. Je n'ai pas de préjugés, et chacun vit comme il l'entend. Adieu, les amis, au mois prochain, et il n'en faut pas médire, du prochain... Eh! eh! eh! adieu donc,

Car aujourd'hui
 Celui
 Que j'aime,

C'est le vingt-unième, ô gué,
C'est le vingt-unième. »

La voix s'éloignait.

XVII

En dépit de nos domestiques, nous avons achevé la fenaison. Je puis me rendre cette justice que j'ai déployé dans cette occasion une vigueur peu commune. Grâce à notre présence et à notre exemple, l'herbe a été fauchée, retournée et séchée au soleil en quelques jours. Nous avons enfin senti la douceur du travail. Nous nous faisons d'avance un plaisir de nous enivrer à l'odeur des foins et de nous asseoir en jouant sur les meules croulantes; mais nos sentiments ont changé. C'est le parfum de la propriété que nous aspirions, et nous comptons nos revenus en maniant le foin sous le râteau ou sur la fourche.

Lorsque j'eus, dans ma sagesse, jugé l'herbe suffisamment séchée, je donnai l'ordre qu'on attelât la Mignon. Elle dégourdit ses jambes de vingt-deux ans pour faire dix voyages en deux jours, et toute notre récolte se trouva entassée dans la cour. Un orage éclatait en ce moment. Je stimulai l'ardeur de nos domestiques, je les appelai tous au travail, et j'y mis une telle énergie qu'il n'y eut pas une observation ni un murmure.

« Allons, mes gens, que l'on s'acharne
A terminer la fenaison ;
Jetez l'herbe par la lucarne
Dans le grenier de la maison.
Bien. — Et vous, les filles joufflues,
Du plancher jusques au plafond,
Tassez les bottes chevelues
Devant, à droite, à gauche, au fond.

Très bien. Maintenant, que l'on sorte ;
 Tout est fini, tout est compté ;
 Fermez la fenêtre et la porte :
 Voilà mon foin en sûreté. »

Jamais ordres ne furent exécutés plus ponctuellement. Tous les travailleurs mettaient à les remplir une activité et un entrain que je ne leur connaissais pas et que je ne puis attribuer qu'à la justesse de mon coup d'œil et à la fermeté de mes instructions. Pour la première fois, par le seul fait de ma volonté, sans conseils, sans hésitation, je menais à bien une opération importante. Voilà enfin une réussite complète ; notre grenier est plein et nous pouvons dormir sur les deux oreilles.

XVIII

« Au feu ! la maison brûle ; au feu !
 Voyez-vous voler ces flammèches
 Qui s'élèvent comme des flèches ?
 A qui la faute ? — A vous , parbleu !
 Vos herbes n'étaient pas bien sèches ;
 Elles ont fermenté. — Comment ,
 C'est ma faute ? — Certainement ,
 Ce point-là n'est pas à débattre ;
 Deux et deux ont toujours fait quatre.
 Mais, Monsieur, regardez un peu
 A quel danger, par votre ouvrage,
 Vous exposez tout le village !
 Au feu ! la maison brûle ; au feu ! »

Il paraît que le soin que j'avais pris de faire rentrer le foin précipitamment, de l'entasser et de l'enfermer, a été la véritable cause de l'incendie.

Quoi qu'il en soit, l'alerte a été de courte durée. Quelques seaux d'eau en ont eu vite raison. J'avais perdu en un quart d'heure la

moitié de ma récolte, et le toit du grenier était fort endommagé. Quand tout fut éteint, les pompiers arrivèrent; ils ne voulurent pas perdre leur course, et pendant la moitié de la journée ils inondèrent les combles de la maison. Le reste de mon foin fut noyé. L'eau a pénétré partout, et des rigoles noirâtres, tracées tout le long de la façade, témoigneront longtemps du zèle que les pompiers du pays apportent dans l'exercice de leurs fonctions.

Le soir, ils s'attablèrent à la cuisine et s'efforcèrent de se rembourser en vin de la dépense d'eau qu'ils avaient faite dans la journée.

Le dégât est peu considérable, et j'apprends que l'assurance de l'oncle Gaspard n'expire que le 1^{er} décembre.

Tout n'est pas fini avec mes domestiques. Ils ont assurément prévu où me conduirait mon ignorance, et leur empressement à m'obéir, la gaieté qu'ils ont apportée dans l'accomplissement de mes ordres ridicules, ne sont pas autre chose qu'une trahison. Je les ai tous appelés pour leur faire des remontrances terribles. Voici les réponses que j'ai reçues d'eux :

CLAUDE.

Herbe mouillée,
Grange brûlée.

JOSEPH.

J'ai obéi à Monsieur.

ANTOINE.

Je n'étais pas là.

FRANÇOIS.

Si Monsieur m'avait consulté, le malheur ne serait pas arrivé.

ÉLODIE.

C'est la pluie d'avant-hier.

GLYCÈRE.

C'est la chaleur d'hier.

MADAME FRANÇOIS.

Si Monsieur veut brûler sa maison, il en est bien le maître.

BENOITE.
.....

XIX

Nous avons eu un autre dimanche et la Fête-Dieu, deux nouvelles occasions d'étudier nos voisins. Deux fois la baronne a passé devant nous sans tourner les yeux; deux fois Cincinnatus nous a regardés en nous toisant, et deux fois le curé a rasé notre porte sans s'arrêter.

Quant au notaire, il est venu un jour que j'étais au pré. Il est resté deux heures dans le clos avec Marie. Il a essayé quelques plaisanteries d'assez mauvais goût, puisque Marie n'a pu me les répéter. Il a fait rougir ma femme, et il a pris en sortant un petit air vainqueur qui convenait parfaitement à sa toilette ridicule et à son cigare allumé.

Nous sommes dans une mauvaise veine. L'oubli du curé, la répulsion de nos voisins, l'insolence du notaire, l'indulgence de Bourguignol, tout vient nous accabler en même temps.

XX

Nous sommes à la Saint-Jean. Il pleut, et Claude me dit en passant :

« Eau de Saint-Jean ôte le vin
Et ne donne pas de pain. »

A quoi je suis tenté de répondre :

« Si du moins la Saint-Jean
Apportait de l'argent. »

Car je viens d'apprendre une nouvelle désastreuse. C'est aujourd'hui que Brunet devait me payer le tiers de sa ferme, et je comptais sur cette rentrée avec toute la confiance d'un propriétaire novice. Vous ne devineriez jamais ce que Brunet m'a apporté : Deux poulets, quatre livres de beurre et cinq cents francs ! Et c'est avec cela qu'il faut que je paye les gages de dix domestiques et les mémoires de tous nos fournisseurs, sans compter les maçons, charpentiers, menuisiers et plafonneurs que je n'ai jamais appelés, mais qui trouvent toujours quelque chose à faire dans la maison. Marie est confondue, je suis atterré. Qu'allons-nous devenir ? L'argent que nous avons apporté de Paris s'est dissipé, j'ignore comment. Nous ne trouvons que l'emploi des mille francs versés entre les mains du curé, le reste a été emporté je ne sais où. Demandez aux acacias où s'en vont leurs fleurs, et aux peupliers ce que deviennent les flocons cotonneux que nous voyons voler dans l'air. Nous n'avons rien devant nous. Que faire ? Écrire à Paris, découvrir la retraite que nous avons si bien cachée, et mettre nos amis dans la confiance de notre mésaventure ? — Non. — Emprunter au notaire ? — Jamais.

Il faut pourtant prendre un parti. Nous avons besoin d'argent ; nous en avons besoin aujourd'hui. On sait que Marie s'est chargée de la comptabilité de la maison. Elle me présente le total suivant :

Gages des domestiques.	F.	1,150	»
Mémoires divers		480	»
Fournisseurs (<i>nous les payons toutes les</i> <i>semaines</i>)		60	»
		<hr/>	
Total.		1,690	»

Reçu de Brunet	F.	500 »
Argent en caisse		30 50
Total.		<hr/> 530 50

Il nous manque donc environ 1200 francs.

XXI

Et l'on ne dira pas qu'il a fait des folies,
Car il achète un bois sur ses économies.

Je ne parle pas ici de Georges Brown de la *Dame Blanche*, mais de François, notre jardinier. François n'est pas un domestique ordinaire. J'ai déjà dit qu'il cultivait *son* jardin en artiste. C'est un homme qui lit dans des livres et qui est abonné en son nom à plusieurs journaux d'horticulture. Je lui ai fait confiance de l'état où je me trouvais, en lui demandant conseil. Ces gens-là trouvent souvent des ressources que nous ignorons. Le pauvre homme a été véritablement touché de notre peine. Il a réfléchi un moment et m'a demandé la permission de s'absenter une heure pour aller voir son notaire.

Au bout d'une heure, en effet, François est rentré. Il m'a tenu le langage suivant : « Monsieur, vous avez un bois qui ne vous rapporte guère. Il n'est pas enclos et tous les habitants du pays vont y faire du bois mort. Il n'arrondit pas vos terres, puisqu'il est situé à l'extrémité de la vigne. Monsieur Gaspard n'a pu obtenir l'autorisation de le défricher. Le chêne y pousse mal, et les coupes ne s'y font jamais. Ce petit bois peut valoir 2000 francs. Je vous l'achète à ce prix payable de la façon suivante :

François prit une plume et écrivit :

Je payerai les gages des domestiques	1,150 »
Les mémoires divers	480 »
Les fournisseurs.	60 »
Vous ne me payerez pas à moi ni à mes aides le semestre prochain.	300 »
Je vous donnerai en bon argent.	10 »
Total.	<hr/> 2,000 »

Je demande à mon tour à François une heure de réflexion.

XXII

Je prends le bras de Marie et nous sortons. Il faut revoir encore une fois ce bois qui va peut-être cesser de nous appartenir. Chemin faisant, nous apurons nos comptes. Si le marché se conclut, il nous restera les cinq cents francs de Brunet. Notre fermier ne peut tarder à s'acquitter envers nous. La saison de la moisson approche.

Depuis quelque temps, je voulais faire une surprise à Marie; mais il fallait pour cela l'argent que Brunet ne nous a pas donné. Je désirais avoir un piano. Marie jouait si bien la musique de Rossini! Et nous avons laissé ses doigts légers s'engourdir; c'est vraiment dommage. Il me serait si doux d'entendre le soir des airs de *Sémiramis* ou de *Moïse!*

Nous arrivâmes au bois. Le soleil se leva tout exprès pour l'éclairer. Il est charmant, ce petit bois. Il couvre un mamelon qui se courbe avec tant de grâce! Nous pénétrâmes sous sa voûte épaisse. Des oiseaux s'agitèrent de tous les côtés dans les bran-

ches. Il est composé de chênes et de hêtres dominant des taillis épais. Tout autour s'étend un éventail de trembles.

Avez-vous remarqué l'écorce de cet arbre ?
 Elle a le froid aspect et la pâleur du marbre ;
 Et parfois, à l'endroit où le bourgeon naissant
 A percé son abcès sur le tronc grossissant,
 La peau se recoquille, et l'on voit une ligne
 Noire formant un œil qui de loin vous fait signe.
 Cet œil vous suit partout ; puis un second, puis trois,
 Et tous sans vous quitter vous disent à la fois :

« Passant, passant, prends-y bien garde ;
 Je suis tremble et je te regarde.
 Sur ton chemin ne t'endors pas ;
 Soigne tes pieds, soigne ta tête ;
 On a fait si vite un faux pas !
 Une sottise est si tôt faite !

Tu sais d'où tu reviens ; sais-tu bien où tu vas ? »

Nous suivîmes un petit sentier obstrué par les ronces et les fougères. La mousse tapisse le pied des vieux chênes, et le lierre court çà et là cherchant un appui sur les troncs vigoureux. Non, nous ne pouvons pas vendre ce bois, nous ne le connaissions pas.

Nous revînmes tout pensifs. La réalité revenait avec nous. Nous crûmes rencontrer des créanciers. Et puis le piano, Rossini... François nous attendait : « Marché conclu », lui dis-je en arrivant. Nous nous cachâmes pour pleurer.

Ainsi s'en vont toutes choses,
 Ainsi se vident les nids.
 O mois de juin, mois des roses,
 Voilà comme tu finis !

Le soir arrive. Les feux de la Saint-Jean s'allument sur les hauteurs.

XXIII

Nous avons eu encore un dimanche. La baronne nous a fait le salut le plus gracieux; Alice nous a adressé son sourire le plus angélique; Raymond-Cincinnatus nous a ôté son chapeau. Le notaire, qui va peu à la messe, s'y est trouvé pour s'incliner respectueusement devant nous. Le curé nous a fait une visite et nous a appelés « ses bons amis ».

JUILLET

I

Comme tout ici-bas se règle avec sagesse !
Plus la chaleur est grande et plus l'ombre est épaisse.
Si juillet nous altère avec ses vents brûlés,
Il fait aussi mûrir les fruits acidulés.
Il courbe les rameaux des cerises vermeilles
Et nous met dans la main les grappes de groseilles.
L'atmosphère est pesante ; il faudrait des odeurs
A réveiller les sens : le jasmin est en fleurs.
Tout succède à nos vœux ; cette ombre plus touffue,
Ce vert perpétuel qui repose la vue ,
Ces parfums pénétrants, ces fruits délicieux,
Tout captive le goût, l'odorat et les yeux.
Tandis que dans les champs la nature féconde
Gonfle l'épi courbé du seigle à barbe blonde,
Asseyons-nous en paix à l'ombre des grands bois.
Des bois... Quel souvenir ! J'en avais autrefois.

Qu'il est joli le bois que j'ai vendu ! Il porte un nom charmant : Balmore. Du temps qu'il était à nous, nous ne pensions pas à aller le voir ; maintenant, si nous faisons une promenade, nous prenons machinalement la route de Balmore. Nous nous arrêtons sur la lisière comme s'il nous était défendu d'y pénétrer. Ce

paradis, que nous n'avons connu que pour le perdre, nous semble rempli de nos souvenirs d'amour et de jeunesse.

Adieu, joli bois de Balmore ;
En te perdant notre cœur a gémi ;
Nous irons te revoir encore,
Comme on va visiter la tombe d'un ami.

Nous passons par la ferme en revenant. Brunet fait tondre ses moutons. Peut-être nous donnera-t-il bientôt de l'argent.

De l'argent, de l'argent ! O poésie étrange !
Quoi ! déjà je raisonnerais
Comme font les banquiers et les agents de change,
A cette différence près
Qu'ils ont de l'argent à revendre,
Tandis que nous avons le mal de saint François !

On voit que Claude a passé par là. Non, nous ne sommes pas devenus cupides, mais le piano nous tient au cœur.

Marie aime les airs que j'ai besoin d'entendre ;
Et puis, si nous pouvions racheter notre bois !

II

Les journées sont chaudes ; les nuits sont tièdes. Les insectes sont nombreux et fatigants. Je me suis plaint ailleurs des rossignols qui nous empêchaient de dormir. Que dirai-je des cousins et des... des puces ? Ils ont fait alliance contre nous.

Les Turcs et les Russes
Se font bons voisins :
Marie a les puces,
Et moi les cousins.

Décidément, nous menons une vie trop sédentaire. Nous ne sommes sortis de notre clos que pour aller voir nos terres ou faire nos foins. Marie a besoin de distractions. Tous les jours se ressemblent trop, et nous paraissions nous être condamnés à la prison. La journée est moins chaude que les précédentes; nous avons arrêté une partie de campagne; nous voulons aller très-loin. Quoique le jardinier s'empare toujours de la Mignon pour ses arrosements, elle est bien un peu à nous. Il faut qu'on l'attelle à cette pauvre carriole qui ne nous a pas servi depuis notre arrivée. Antoine est sorti. Où peut-il être? Je consulte à ce sujet le garde, qui me répond :

« Si tu vends du vin claret,
Je t'appelle cabaret. »

J'envoie Claude à la recherche d'Antoine. Une demi-heure après, j'envoie Joseph à la recherche de Claude. Ils reviennent enfin tous les trois, et Antoine m'explique qu'il a été obligé de terminer une partie de cinq-cents. Depuis nos vellétés de gouvernement, nos gens sont devenus plus insolents que jamais. François me dispute la Mignon; mais je l'emporte cette fois, et nous partons. Nous emmenons Belle avec nous. Belle est notre chienne. Je n'en ai peut-être pas parlé; c'est que je ne professe pas le culte des chiens. Avoir chez soi des prisonniers qui passent leur vie à l'attache, auxquels on refuse un os et qu'on châtie cruellement à la moindre incartade, voilà ce qu'on appelle aimer les chiens. Nous n'avons pas d'affection de ce genre; mais Belle peut se promener à son aise dans le clos, et nous ne lui envions pas les reliefs de notre table. Aujourd'hui nous lui permettons d'être de la promenade.

Nous allons voir des pays inconnus. Nous sommes arrivés chez nous par la droite, nous prendrons donc à gauche. L'allure de la

Mignon est modeste, et pourtant notre équipage nous paraît charmant. Comment cela se fait-il? Ce vieux char à bancs qui, lors de notre arrivée, aurait excité notre hilarité si nous avions été moins émus, est devenu presque un carrosse élégant. Peut-être la vue des autres voitures du pays nous a-t-elle rendus plus indulgents pour la nôtre.

Elle est des plus coquettes,
Et maintenant je vois
Qu'au pays des charrettes
Les chars à bancs sont rois.

III

La route monte, puis descend; c'est l'histoire de toutes les routes. Jusqu'à Belmont le paysage ne change pas. Nous nous arrêtons à la cure, mais nous n'y trouvons personne. Tout le monde est à l'église. Quand je dis l'église, on comprend ce que cela veut dire. La construction ne s'élève pas encore au-dessus du sol; il y a partout des tas de pierres, des poutres et des charriots. Les ouvriers ne sont pas nombreux, mais le curé en vaut dix: il s'agite, donne des ordres et me paraît être à la fois architecte, maçon et charpentier.

« Commencez-vous, me dit-il, à deviner l'ordonnance générale du monument? »

Je réponds affirmativement; mais j'ai le tort de vouloir expliquer ma pensée, et je reconnais bientôt que je n'ai rien deviné: je prenais le chevet pour le portail.

Nous quittons notre brave curé, qui ne s'aperçoit pas de notre départ, et nous poursuivons notre route.

Belmont, notre chef-lieu de paroisse, est un grand village bâti le long de la route, qui n'a de remarquable que sa future église. Mais, après les dernières maisons, la route descend vers une vallée qui paraît heureusement accidentée. Nous retrouvons là notre petite rivière, celle qui passe au bas de notre village et que nous avons traversée en arrivant à Courlaroze. Elle fait des détours sans fin, et on la retrouve quand on a besoin d'un paysage.

Nous mettons pied à terre avant de traverser le pont et nous nous promenons sur la rive. Il y a devant nous une île délicieuse qu'on appelle, je ne sais pourquoi, l'île de Rubens. Rubens aurait-il passé par ici? Je fais cette question à Antoine; il ne sait pas ce que je veux lui dire. Nous nous égarons dans l'île, qui est plantée de chênes et de saules. Quelle fraîcheur et quel silence! Il semble qu'on soit dans un désert; puis on aperçoit une roue de moulin qui tourne; on rencontre un prêtre botaniste qui cherche des herbes rares; on tombe sur le chevalet d'un peintre nomade qui abandonne son étude commencée pour jeter sa ligne aux poissons. Quelle île charmante et quelle charmante rivière! Pourquoi ne deviendrions-nous pas amateurs de botanique et de pêche? Heureux ceux qui ont une passion! C'est convenu, nous reviendrons ici, nous y reviendrons souvent. Rubens fera oublier Balmore.

O rivière de Chéruï,
Promène tes eaux vagabondes
Dans les prés verts que tu fécondes;

Fais briller à l'œil réjoui
L'île que tu tiens embrassée
Comme une jeune fiancée
Entre tes bras voluptueux;
Agite la roue enchâssée
Dans ton courant impétueux;
Fais tourner la meule qui broie
L'olive ou le grain nourricier,

Et fais battre le lourd métier
 Qui dévide ou file la soie.
 Prête ton ombre aux voyageurs ;
 Remplis l'herbier des botanistes,
 Livre tes sites aux artistes
 Et tes ablettes aux pêcheurs.
 Pour nous, plus d'une fois encore
 Nous reviendrons, depuis l'aurore
 Jusqu'au soleil évanoui,
 Parcourir ta fraîche vallée
 Et nous asseoir sous ta saulée,
 O rivière de Chéruï.

« Monsieur, me dit Antoine, voulez-vous aller à Cressieu ?

— Qu'est-ce que Cressieu ?

— C'est le canton.

— Quelle distance ?

— Dix kilomètres.

— Allons-y donc.

— C'est là que demeure M. Bourguignol.

— Antoine, ramenez-nous à Courlaroze. »

IV

Marie aussi a fait son coup d'État. L'échec que j'ai subi ne l'a pas découragée. Elle veut remplir les devoirs de son sexe et de sa position, être maîtresse de maison, avoir de l'ordre. Ce matin, pour donner une leçon à Glycère et à Élodie, elle est allée elle-même dans le potager, elle a cueilli des légumes, elle s'est épuisée à ramasser des fraises, elle a déchiré sa robe en voulant grimper sur un cerisier. Elle a reconnu un peu tard que les petits oiseaux qui nous ont tant intéressés n'ont pas toujours le respect dû à la propriété. Après cela, qui sait si les cerises ne sont pas

faites pour être mangées par les merles ? Marie en a encore trouvé une quantité suffisante pour remplir une corbeille, et elle a rapporté à la maison les plus beaux fruits du monde. Elle les a étalés à la cuisine en disant simplement à Glycère : « Voyez. » Glycère a compris. M^{me} François a été chargée de divers ouvrages de couture qui seront surveillés. La robe déchirée par le cerisier est confiée à ses soins.

Mais un travail véritablement important et utile est celui que Marie a terminé hier : elle a établi jour par jour le menu de tous nos dîners.

Voici la semaine complète :
 Désormais on nous servira,
 Lundi, le bœuf... et cætera ;
 Tel jour, tel plat ; la liste est faite.
 Cela ne rappelle-t-il pas
 Les promesses de candidats,
 Les programmes de ministères,
 Et les dîners imaginaires
 Que donnent les pensionnats ?

Le règlement a été remis entre les mains de Glycère et affiché dans la cuisine, avec défense d'y changer un *iota* sans un ordre formel.

La cloche nous annonce le dîner. Nous entrons dans la salle à manger et voyons sur la table le potage, des haricots verts et des radis.

« Eh bien ! Joseph, le dîner ?

— Le voilà, Monsieur.

— Mais le bouilli, le ragoût, le rôti, que sais-je ? le plat de viande, enfin ?

— C'est tout.

— Appelez donc Glycère. »

Glycère entre, la pancarte à la main.

« Que devez-vous nous servir aujourd'hui ?

— Une côte de bœuf, Madame.

— Eh bien ?

— Le boucher n'a pas tué de bœuf cette semaine, et, comme Madame m'a défendu de faire autre chose...

— Vous n'avez rien fait ?

— Non, Madame. »

Si nous n'avions pas eu des œufs sous la main, nous dînions avec des haricots et des radis.

Joseph nous apporte les fruits. Ils ne sont ni plus ni moins beaux que ceux qu'on nous sert tous les jours. Il paraît qu'on fait à la cuisine un triage préalable.

Je ne vois pas alors pourquoi Marie irait se fatiguer à cueillir des fruits qu'on ne nous sert pas.

Quant à la couture de M^{me} François, c'est une autre affaire : Marie lui avait donné à réparer une robe bleue ; M^{me} François y a fait une reprise en fil noir.

V

O surprise nouvelle !

(Ce vers n'est pas de moi ; mais au passage on prend

Ce qu'on trouve) c'est elle,

La baronne de Maubertand.

Un jour, le portail s'ouvre et un grand carrosse attelé de deux forts chevaux entre dans la cour. Un événement considérable vient de s'accomplir. On cherche Marie dans la maison, on m'appelle à grands cris, on fait sonner la cloche. C'est la baronne qui vient nous faire une visite. Elle est accompagnée d'Alice. Marie et moi, nous ne savons d'abord où introduire

deux dames de cette qualité. La baronne a plus de rubans que jamais, et Alice porte une robe que nous ne lui connaissions pas. Le grand salon n'a pas été ouvert depuis notre arrivée, et nous jugeons prudent d'introduire les deux visiteuses dans le salon des portraits, où l'air se renouvelle au moins une fois par semaine.

La baronne paraît émue en mettant le pied dans ce salon, qu'elle connaissait d'ancienne date. « Rien n'est changé ici », dit-elle en entrant.

Nous étions fort embarrassés de notre personnage, car nous devons nécessairement à nos voisines la première visite. La baronne n'eut garde de l'oublier. Elle nous montra clairement notre impolitesse en faisant valoir la supériorité de sa naissance et de sa famille, sa fortune, sa position...

Elle eût pu dire aussi son âge ;
Mais, plus modeste sur ce point,
La baronne ne voulut point
Abuser de cet avantage.

Au reste, elle ne mettait pas trop d'aigreur dans ses épi-grammes, et Alice, avec ses regards de velours, cicatrissait les blessures innocentes que nous faisait sa mère.

M^{me} de Maubertrand donnait un grand dîner, et elle nous y invitait. Cette démarche marquait une bienveillance que nous devons apprécier. Elle voulait connaître des personnes dont le curé lui avait dit tant de bien. Nous fûmes bien obligés d'accepter.

La baronne resta deux heures à causer avec Marie plutôt qu'avec moi. Elle parla de Paris, où elle avait passé un mois il y a trente ans. Elle demanda si Louis XVII y avait beaucoup de partisans, et si les artistes y portaient toujours de longs cheveux et des chapeaux pointus. Alice se mêla peu à la conversation, mais le peu qu'elle dit était modeste et sensé.

La baronne nous demanda si nous comptions passer l'hiver à la campagne. Nous répondîmes que nous voulions y passer notre vie. Elle parut soulagée d'un grand poids, et regarda Alice en lui disant des yeux : « Tu vois bien ! »

Après une conversation aussi vide de sens que grosse de paroles, M^{me} de Maubertrand consentit enfin à se lever. Nous la reconduisîmes jusqu'à son carrosse, et les deux robustes chevaux emportèrent la lourde voiture.

Faut-il que je l'avoue ? Cette visite nous a flattés. Nous ne cherchions pas l'amitié de nos voisines ; mais nous tenons à l'estime de tout le monde ; et c'est presque un honneur pour nous que d'être accueillis dans la première maison du pays.

On nous avait bannis sans cause, et voilà qu'on nous recherche sans raison.

Nos domestiques ont complètement changé d'allure. Ils ne travaillent pas davantage, mais ils sont serviables et empressés.

VI

Nous courons comme deux espiègles
Parmi les chaumes blonds ;
C'est Brunet qui coupe les seigles ;
Nous glanons.

Nous aimons à mettre la main au travail des paysans. Nous apportons notre pierre à l'édifice. Nous sommes intéressés aux bénéfices de Brunet, on le sait. Ce n'est pas que notre travail lui soit d'un grand profit ; mais nous prêchons d'exemple, et il nous semble que notre présence et notre activité doivent stimuler l'énergie des moissonneurs.

Pourquoi ces gens-là manquent-ils de gaieté ? Pourtant ils

chantaient quand nous sommes arrivés; ils se sont tus en nous voyant. Nous partons, ils reprennent leurs chants. Nous voulons nous rapprocher d'eux, pourquoi s'éloignent-ils de nous? Ils nous regardent avec méfiance. Devant nous, ils oublient le français pour parler une langue que nous ne connaissons pas. Nous leur faisons des avances, et ils reculent devant notre amitié.

La chaleur est trop forte pour nous. Nous quittons les seigles de Brunet et nous rentrons dans notre clos. Une surprise nous y attendait. Des poteaux sont plantés dans les pelouses; des cordes courent d'un poteau à l'autre, et sur ces cordes sont suspendus des lambeaux de linge gris et blanc. Toutes les pauvres femmes des environs ont apporté leur lessive dans notre jardin. C'est encore un usage de la maison, une servitude léguée par l'oncle Gaspard. Nous séchons toutes les guenilles du pays.

VII

Êtes-vous du fameux diner
Que la baronne va donner
Le jour de Sainte-Madeleine?
Tous les braconniers de la plaine
D'avance ont vendu leur gibier.
On court de la cave au fruitier.
Déjà les fermières s'empressent
De compléter leur basse-cour,
Et les poulets naïfs s'engraissent
Dans l'attente de ce grand jour.
Paissez l'herbe, tendres génisses,
Broutez les trèfles, gais moutons,
Piquez le grain, dindes novices,
Empâtez-vous, heureux chapons.
Accourez, gibier de la plaine :
Vous serez du fameux diner
Que la baronne va donner
Le jour de Sainte-Madeleine.





A. AMBIAT. SC.

LE SALON DE LA BARONNE





Nous avons reçu coup sur coup la visite du curé et celle du notaire. Le dîner de la baronne est l'événement de la saison. On fait la liste des personnes invitées et on signale celles qui sont exclues. Il y aura des étrangers de distinction. On espère un évêque. Le curé et le notaire nous félicitent de la démarche que la baronne a faite en notre faveur. Nous avons encore dix jours à attendre le dîner. Ce n'est pas trop pour se préparer à une cérémonie aussi solennelle.

Nous n'avions pas estimé à sa juste valeur la condescendance de notre voisine, et nous aurions dû lui rendre la visite dont elle nous a honorés. Nous nous dirigeons vers notre village, que domine son château, car c'est véritablement un château, un château à tourelles et à créneaux. Nous le voyons de loin tous les dimanches quand nous allons à la messe; mais ce n'est pas sans émotion que nous approchons de cette demeure seigneuriale. En passant sous la porte, je remarque que les créneaux ne sont pas de bon aloi, ce sont des planches appliquées au haut du mur. Cette découverte diminue singulièrement le respect que j'allais porter au château de Beaulieu.

Les appartements sont grands, nus et peu commodes. Au milieu de juillet on y sent l'humidité. Nous sommes introduits dans un salon où la baronne dormait, assise sur une bergère, tandis qu'Alice faisait près de la fenêtre un point de tapisserie. Du premier coup d'œil, Marie a aperçu un meuble qui la fait tressaillir. C'est un piano. Après quelques paroles échangées, elle ne peut résister au désir d'y laisser courir ses doigts. C'est véritablement un piano.

Certes, l'on pourrait débattre
Son prix et sa qualité ;
C'est un piano de l'an quatre,
Mais c'est un piano-forte.

En revenant de Beaulieu, Marie me dit : « Je veux commencer demain un ouvrage de tapisserie. »

VIII

« La brume matinale blanchit la surface de l'eau ; elle annonce une belle journée. Allons, goujons, ablettes, gardons, carpillons, fretin des fleuves et des ruisseaux, en route ! L'heure du travail est arrivée ; il faut gagner sa vie. Que de soins et de fatigues, que d'inquiétudes surtout ! Il y a dans le pays des ogres armés d'une double mâchoire qui avalent d'une bouchée les petits enfants. Rien ne peut les toucher, leur appétit barbare n'épargne pas même leur propre famille. Ils sont là dans un coin, attendant le soleil et plongeant un œil avide dans les profondeurs de l'eau. Ils attendent au passage la bande imprudente. Elle s'approche. Le géant fait un bond. Alors quelle fuite, quel désordre ! Les uns s'enfoncent dans le sable ou dans la vase, d'autres courent éperdus en faisant mille détours, d'autres sautent en l'air, et l'homme indifférent qui passe sur la rive dit : « Voilà des poissons « qui s'amuse ! »

« Qui viens-je de nommer ? L'homme ? Voilà le véritable, l'implacable, le barbare ennemi ! Auprès de lui, que sont les perches, les truites et les brochets ? Quoi ! Je suis là, attentif à la proie, inquiet du danger ; je regarde si le courant ne m'amène pas quelque morceau délicat, si la pluie n'a pas charrié quelque graine perdue, si le vent du midi n'a pas abattu à la surface de l'eau quelque jeune insecte, et je ne puis encore m'en rapporter à mes yeux ni à mon odorat ? Je vois un ver qui se noie, une graine qui s'égare, une sauterelle qui se débat, une mouche ou un papillon qui vole, et, si je veux happer ce butin que le hasard m'envoie,

je sens le fer de l'hameçon entrer dans mes chairs. Je me débats vainement et meurs asphyxié près de la rive natale.

« Et cependant j'échappe à ce danger, car j'ai reçu les avis maternels; j'ai appris à me défier des appâts faciles. Je tourne et je retourne le mets complaisant. Je lui demande d'où il vient, où il va, ce qu'il veut, et j'épuise, à force de prudence, la patience du pêcheur. Alors mon ennemi revient chargé d'armes bien autrement dangereuses. L'épervier s'abat sur une large envergure. Tout est pris. Je lutte en vain contre la solidité du filet, et j'expire au milieu de mes frères et de mes amis. A-t-on jamais dit qu'un poisson fût mort de vieillesse ?

« Et puis les hommes diront : « Heureux comme un poisson
« dans l'eau ! »

IX

Le personnage qui nous tenait le discours précédent était ce peintre que nous avons déjà rencontré dans l'île de Rubens. Il était assis à la même place, avec la même ligne, près du même tableau qui en était resté au même point. On voit que nous avons lié conversation avec lui. C'est que nous tenions la promesse que nous nous étions faite de venir, comme lui, tendre notre ligne aux poissons. Nous avons amené avec nous notre ami Claude, qui était chargé des instruments et des provisions.

« A petit poisson
Petit hameçon »,

nous avait-il dit en armant nos lignes. Nous cherchions la place la plus favorable, et, dans une anse formée par la rivière, nous



A. TIBLET INV.

LA PÊCHE

apercevions des bandes de menu fretin qui paraissaient et disparaissaient au fond du tranquille miroir.

Je voulus tenter la fortune. Claude m'arrêta avec un mot :

« Voir le poisson, ne pas le prendre. »

Allons donc plus loin. Claude répliqua encore :

« Si tu veux devenir mon maître,
Apprends d'abord à me connaître. »

Car chaque poisson a ses mœurs :

« A goujon, sable de rivière ;
A truite, eau vive et lit de pierre.

— Mon ami Claude, lui répondis-je, je m'en rapporte au hasard, et je ne prétends qu'au poisson, petit ou grand, qui voudra mordre.

— Toujours pêche qui en prend un », répondit Claude.

Marie et moi nous allâmes nous installer à l'ombre d'un saule, et Claude s'établit sur un rocher battu par un courant rapide.

Je ne sais combien d'heures nous restâmes au bord de la rivière. Il y a, dans le miroitement et le murmure de l'eau, une ivresse qui fait perdre le sentiment du monde et du temps. Souvent notre ligne disparaissait, et nous la retirions précipitamment. Elle s'accrochait alors aux branches des saules. Marie eut pourtant l'honneur de la première prise. C'était un goujon. Nous en happâmes quelques autres, et le jour déclina. Il nous semblait que nous venions d'arriver. Inventaire fait, nous avions, à nous deux, cinq petits poissons, et pourtant chacun de nous avait la prétention d'en avoir pris trois. Nous n'avons jamais pu trouver la solution de cette difficulté.







AUGUSTE INY

LA PÊCHE

Nous fîmes nos adieux au peintre. Il était toujours assis à la même place. « Une autre fois, nous dit-il, je vous raconterai la légende du brochet et de la truite. » Il avait pris quatre ablettes.

Quant à Claude, il avait fait chou blanc ; il sauta de son rocher, ne dit pas un seul proverbe et alluma une pipe.

X

« On sent, en entrant ici,
Comme un parfum de friture.
Mais non, ce n'est pas ainsi
Que se fait la confiture ;
J'arrive à temps, Dieu merci.

« Écoutez-moi bien, Madame :
Vous avez un kilogramme
De sucre blanc concassé ;
Prenez quantité pareille
De ce sirop de groseille
Dans un gros linge passé ;
Mettez tout dans la marmite ;
Vingt-huit minutes de suite
La liqueur bout, versez-la,
Quand elle est ainsi réduite,
Dans les vases que voilà :
Votre gelée est céleste.
Ne lui plaignez pas le zeste
D'un beau citron espagnol.
S'il s'en trouve de meilleure,
Je veux bien cesser sur l'heure
De m'appeler Bourguignol. »

Telle fut cette fois l'entrée de notre percepteur. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'il voulut joindre l'exemple au précepte. Il porta sur nos groseilles ses mains accoutumées à la recette du canton. Peu s'en fallut qu'il ne disparût dans la marmite, qui semblait faite

à sa mesure, tant elle était courte et grosse. Il attisait le feu, cassait le sucre, coupait en lanières la peau des citrons, plongeait un doigt dans la composition, le portait tout englué jusqu'à sa langue et se grattait le front. Il arriva ainsi que son crâne et ses joues se couvrirent de balafres sanguinolentes, sur lesquelles les mouches s'acharnaient avec avidité. Plusieurs fois il se brûla cruellement, mais le petit homme était dur à la souffrance. Il ne consentit à quitter la cuisine que quand le dernier pot fut rempli. Il pria Glycère de lui mettre de côté l'écume des groseilles, et de la lui apporter entre le rôti et le dessert, avec une tranche de pain grillé.

Quand il entra dans la salle à manger, des nuées de mouches se précipitèrent à sa suite, affriandées par les confitures qui semblaient suinter de son front. En effet, il ressemblait à Thespis, tel que l'a dépeint Boileau.

XI

Enfin nous avons le mot de l'énigme qui nous tourmentait depuis plus d'un mois. C'est Bourguignol qui nous le donne.

« Messieurs, plus de plaisanterie ;
Apprenez que l'événement
S'est accompli dans la mairie
Du neuvième arrondissement ;
Et c'est dans l'église coquette
De Notre-Dame de Lorette
Que s'est donné le sacrement. »

Nous voilà réhabilités, ma pauvre Marie. C'est en recevant notre grâce que nous apprenons l'accusation qui pesait sur nous. Quelle injure pour toi, ma bonne et vertueuse femme ! Et quelle

est l'étincelle qui a allumé cet incendie? La directrice des postes dit qu'elle n'a jamais reçu une seule lettre pour nous. Donc, nous nous cachons. Pourquoi? On jase, on fait des suppositions; nous sommes mis en quarantaine. Plus de visites, plus de saluts. Le curé écrit à Paris. Notre justification arrive par les mains de la même directrice des postes; on nous salue, on nous visite, on nous prie à dîner, et nous rentrons dans le concert européen.

« Ces mouches sont insupportables, dit Bourguignol en se cognant le front. A propos, vous avez donc vendu votre bois? » Et il se mit à fredonner sans attendre le dessert :

« J'aime les bois et de chêne et de hêtre,
J'aime les bois sur les coteaux dressés;
Après cela, vous me direz peut-être
Que les maris en ont toujours assez. »

XII

Les mauvaises plaisanteries de Bourguignol nous tournaient sur le cœur. Notre imagination nous montrait Balmore éclairé par le soleil couchant. Il prit un air plus sérieux pour nous dire : « C'est dommage, le bois est bon; il fallait me prévenir; j'ai toujours un millier d'écus à la disposition de mes amis. Puis, c'était une bonne affaire. On coupe la moitié pour payer le tout; on prend des arrangements avec les créanciers; on rogne les uns, on remet les autres. Maître Navré et maître François n'ont pas été manchots. Cinq mille francs, le bois de Balmore, c'est pour rien. Après cela, tout est compensé.

Comme dit un bon apôtre,
Ici-bas tout est commun :
Car c'est le malheur de l'un
Qui fait le bonheur de l'autre. »

Nous étions atterrés ; mais notre hôte ne nous laissait pas le temps de la réflexion. « Vous êtes donc du dîner Maubertrand ? La pauvre baronne a remué ciel et terre pour avoir du monde. Elle a tous les Raymonds. Moi, je ne dîne pas chez les usuriers. Elle vous a fait une visite, je comprends :

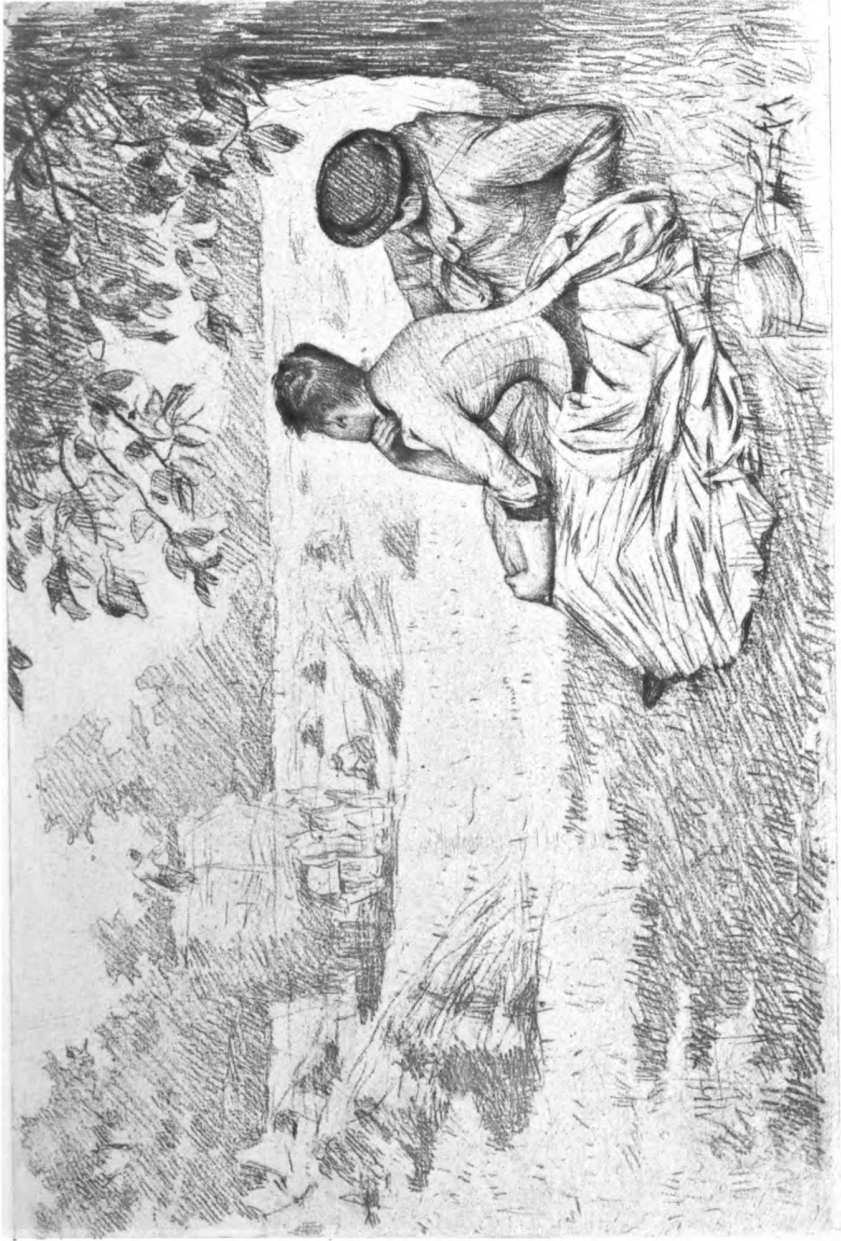
« Quand on perd celui qu'on adore,
On lui donne un dernier regard ;
Elle a voulu revoir encore
La maison de l'oncle Gaspard. »

Il parlait, il chantait, sans oublier de boire et de manger. Il est à remarquer que Bourguignol ne prononçait jamais le nom d'Alice ; quel éloge ! « Vous glanez donc ? dit-il d'un ton grave. Le propriétaire ne glane pas ; les épis oubliés sont le pain des pauvres. » En disant ces mots il avalait deux tartines couvertes d'écume de groseilles. Il alluma ensuite sa pipe : « Encore une observation : quand on fume le cigare, on s'éloigne des gerbiers ; vous en avez brûlé un sur la route de Rubens. A propos d'incendie, vous ne savez donc pas que le foin fermente quand il n'est pas bien sec ? Après cela, si vous le saviez, c'est votre affaire. Vous devez à la compagnie des sapeurs-pompiers une médaille d'or de cinq cents francs au moins. Je n'ai jamais vu autant de mouches que cette année. » L'heure du concert était arrivée. Il passa en revue les morceaux les plus bruyants de son répertoire. Vous croyez bien que le *Muletier de Castille* ne fut pas oublié. C'était le canon de sa messe.

Après le dîner il partit ; il revint le soir, et, le lendemain matin, il nous éveilla en criant : « J'ai fait un rêve ; les crèmes de la baronne seront tournées. Les confitures sont exquisées. Adieu les amis !

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés. »





LA MOISSON



XIII

Nos jours s'écoulent dans une douce monotonie. Nous savons par Claude qu'on fait la moisson des blés

Au plus tard en juillet,
La faucille au poignet.

Mais nous ne suivons plus les moissonneurs, dont nous troublons la gaieté et qui nous accusent de brûler leurs gerbiers et de voler le bien des pauvres. Les pauvres!... Quel souvenir!... Nous voulions être leur providence. Que sont devenues nos aspirations généreuses? Nous ne refusons pas l'aumône à ceux qui nous tendent la main; mais nous ne savons pas chercher les misères qui se cachent; nous n'avons pas de consolations pour les affligés. Nous nous laissons dépouiller par faiblesse plutôt que par bonté.

Quelquefois nous allons à Balmore, nous côtoyons la lisière du bois et nous n'osons y entrer. En revenant nous faisons un détour pour ne pas interrompre la chanson des moissonneurs.

Nous voudrions retourner à la pêche, mais François nous dispute la Mignon, Antoine est au cabaret. Nous renonçons à une lutte inégale et nous restons chez nous. Alors Marie prend la tapisserie commencée et nous dressons la liste des morceaux qu'elle jouera quand nous aurons un piano.

Il n'est pas possible que Brunet ne nous apporte pas d'argent.

Nous faisons le tour du clos. Nous avons des fruits superbes. Nous cueillons aux arbres les prunes et les abricots. Les catalpas se fanent, les rosiers remontent. Mais le soleil est brûlant, et nous

rentrons dans le salon des portraits, où nos aïeux postiches nous regardent tristement.

J'ai fait pourtant une heureuse découverte. On se souvient d'une vieille bibliothèque située au second étage et où pourrissent des bouquins surannés. Les rats ont laissé presque intact un vieil Horace dont je me suis emparé. Je le comprends encore. Quel miracle ! J'ai retrouvé avec bonheur cet ancien ami, et je fais de son livre mon étude de tous les jours. Oui, je te relis avec délices, philosophe aimable, compagnon du solitaire, ami de l'homme du monde, causeur léger, penseur profond ; poète du bon sens et de la gaieté, sois le bien venu. Tu remerciais les dieux de t'avoir donné un père tel que le tien, et je bénis mes parents qui m'ont permis de te comprendre et de t'aimer.

Les études alors n'étaient pas bifurquées ;
 Sur Ithos et Pathos nous avions ongle et bec ;
 Nous faisons en français des harangues musquées,
 Nous savions le latin et même un peu de grec.
 Nous traduisions Horace et nous lisions Virgile ;
 L'*Iliade*, après tout, nous paraissait facile,
 L'*Iliade* d'Homère !... Ah ! quand nous serons vieux,
 Nos neveux bifurqués ouvriront de grands yeux
 Pour regarder passer le classique cortège
 De ces lettrés en us, de ces bénédictins,
 Qu'on représentera sur les bancs du collège
 Faisant des thèmes grecs et des discours latins.

XIV

Le grand jour est arrivé. La poussière vole sur la route. Les vieux chars roulent bruyamment, emportant leurs propriétaires endimanchés. Au bord des chemins, les enfants regardent avec un œil d'envie les heureux convives qui vont passer six heures à la table du château. Nous arrivons des derniers, et nous entrons

dans le grand salon que nous avons déjà vu. Toutes les portes sont ouvertes. Alice nous reçoit avec une grâce timide, mais elle est obligée de nous quitter pour adresser un mot à chaque famille qui entre. Nous ne connaissons dans la nombreuse assemblée que Raymond-Cincinnatus, qui veut bien nous saluer, et le notaire, qui se montre plein de courtoisie. Je crois qu'il tient à faire sa paix avec Marie ; il veut lui faire oublier, à force de respect, l'étrange conduite qu'il a tenue quand nous étions au ban de la société.

Des conversations animées s'engagent de toutes parts. J'entends dire : « Monseigneur n'est pas arrivé ; Monseigneur ne vient pas. » La baronne n'a pas encore paru. Elle donne sans doute ses derniers ordres. Le bruit de la cuisine arrive jusqu'au salon. La vieille maison tremble sur ses fondements. On entend des gens qui courent, des portes qui se ferment, des éclats de cuivre et de vaisselle qui semblent des notes de trombone et de fifre dominant le faux-bourdon de la conversation générale.

Enfin, nous voyons poindre au fond de trois salons
La dame du logis, la dame aux cheveux blonds.
Son teint enluminé semblait d'une pivoine
Ou d'un coquelicot sortant d'un champ d'avoine,
Sans qu'on pût deviner si cet éclat nouveau
Venait des feux du jour ou des feux du fourneau.
Sur son vaste bonnet elle portait encore
Ces rubans purpurins qui rappellent l'aurore ;
Mais ils avaient pâli devant son teint vermeil,
Ainsi que fait la lune à côté du soleil.

La baronne adressa à l'assemblée un sourire banal et universel. Elle était visiblement préoccupée et avait l'air de compter ses convives. Un vieux domestique vêtu d'une vieille livrée annonça que Madame la baronne était servie. Aussitôt vingt bras s'offrirent à elle. Je crois qu'elle en prit un au hasard, et la vague montante des convives déferla sur la rive déserte de la salle à manger.

XV

Tout le monde placé, il se trouva que j'avais la droite de la baronne, et le cavalier empressé qui avait réussi à lui prendre le bras en fut pour sa peine et alla chercher une place au bas bout de la table. Marie était de l'autre côté, et elle remarqua que la gentille Alice avait changé la place d'un billet et détruit tous les calculs symétriques de sa mère pour se mettre près d'elle. Le dîner commença; ce fut une véritable boucherie. Il y avait quatre bouillis, seize ragoûts, quatre rôtis, huit légumes, deux salades, deux poissons au bleu, deux pâtés, deux daubes, quatre entremets sucrés. La fumée montait au plafond et l'esprit était aussi effrayé que l'œil était ébloui.

Je ne veux pas entrer dans le détail des plats ;
Je pourrais commencer, je ne finirais pas ;
Et puis je reconnais qu'on pourrait me confondre
Avec ces grands journaux anglais et bien anglais,
Qui servent au lecteur les bœufs et les poulets
Offerts au lord mayor par la Cité de Londres.

J'ai dit que je me trouvais être le voisin de la maîtresse de la maison. Plusieurs fois je voulus lui adresser la parole, mais il était difficile d'obtenir une réponse. La baronne se tourmentait sur sa chaise, ne mangeait pas, gourmandait ses domestiques, tirait la jupe d'une fille de service, parlait des yeux, des lèvres, de la main, et faisait à ses gens des grimaces qui retombaient en sourires sur les convives, comme ces fusées qui s'élèvent en grinçant et qui, après avoir éclaté, laissent pleuvoir sur la foule des gerbes de fleurs rouges et bleues. Une chose manquait à la satisfaction

de la baronne : l'évêque attendu n'était pas arrivé. Il s'était fait excuser le matin même, et le but spirituel du dîner était manqué.

Au milieu de la table, on avait mis sous cloche
Tous les attributs des prélats,
Un anneau pastoral en pâte de brioche,
La mitre des biscuits, la crosse des nougats,
Le violet épiscopal des crèmes ;
Bref, on avait tous les emblèmes ;
Mais pour Monseigneur,
Serviteur.

Il eût peut-être été de meilleur goût d'enlever le surtout qui était chargé de ces ornements ; mais les frais étaient faits, et l'on mangea les entremets sacerdotaux comme des pâtisseries profanes.

D'ailleurs, quand on en fut à ce moment du dîner, Monseigneur était complètement oublié ; les bouchons sautaient au nez des convives, et la mousse du champagne frelaté tombait au hasard dans les verres, sur la nappe ou sur le corsage des robes de soie gorge de pigeon.

XVI

J'ai dit qu'il m'était impossible d'échanger un mot avec la baronne, occupée qu'elle était du service et des domestiques ; mais je trouvais un ample dédommagement dans la conversation de mon voisin de droite. C'était le fils aîné de M. Raymond-sans-frais, qui était venu de Cressieu avec son père, sa mère, ses deux frères et ses trois sœurs. Il m'initia aux mystères de nos voisins, et, grâce à lui, j'entrai de plain-pied dans la vie intime de tous ces personnages qui se fréquentent, se font bonne mine, se jalourent et se détestent.

On n'avait pas pu se dispenser d'inviter le docteur Malassis, quoiqu'il fût un libre penseur frisant l'athéisme, mais il avait fallu l'éloigner du curé de Cressieu, son ennemi mortel et personnel. Quand le brave curé, imitant en cela ses collègues de Belmont et d'ailleurs, voulut démolir son église pour en reconstruire une plus vaste et plus élégante, il trouva piquant de faire présenter au docteur la liste de souscription ; mais celui-ci s'en tira assez habilement en faisant classer la vieille église de Cressieu parmi les monuments historiques. Dès lors il fut interdit au pauvre curé de toucher à une pierre de sa respectable basilique.

Le même Malassis ne pouvait se trouver à portée du docteur Chavasson, un jeune médecin de la faculté de Montpellier, qui était venu s'installer à Cressieu, et qui avait déjà enlevé à son doyen deux fluxions de poitrine et trois fièvres typhoïdes.

Raymond-Cincinnatus avait eu des démêlés politiques avec M. La Bannière. Le premier, qui avait servi sous la Révolution, ne parlait jamais que de l'Empire, et le second était un ultraroyaliste qui prétendait que le comte de Provence (c'est ainsi qu'il appelait Louis XVIII) avait tout perdu par ses concessions.

M^{me} veuve Rady et M. Chavanoz étaient brouillés au sujet d'un chemin vicinal. Il y avait encore, aux deux bouts de la table, les deux cousins Balme, qui étaient en procès depuis vingt ans.

Voulez-vous des procès, cinq, dix, vingt, davantage,
Entre frères, parents et voisins ? En voici.
Madame de Pimbésche était de ce village,
Et monsieur Chicaneau demeure près d'ici.

Les cousins Balme avaient reçu tous les deux, sans doute en prévision de leur future rivalité, le prénom de Paul, de façon que, pour les distinguer, on appelait l'un Balme-le-Vent et l'autre Balme-la-Bise. Un plaisant avait même renchéri sur ces sobri-

quets et nommait le premier Paul *arctique* et le second Paul *antarctique*. Je ne vous parle pas des querelles d'influence, des inimitiés de cotillon, des questions de préséance; mais je crus deviner que la baronne avait agi diplomatiquement en me donnant auprès d'elle la place destinée à Monseigneur.

XVII

L'assemblée était trop nombreuse pour que la conversation pût devenir générale. Cependant il y avait de temps en temps une interpellation directe qui traversait le murmure des causeries particulières et qui était relevée de l'autre côté de la table. C'est ainsi que nous assistâmes à un duel de Raymond-Cincinnatus et du royaliste La Bannière. Ces deux antagonistes politiques sont fidèlement abonnés, l'un au journal de la préfecture, l'autre au journal légitimiste, le premier rédigé par Godard, le second appartenant à Grimaud. — « Ah! ah! dit Cincinnatus, votre Grimaud a eu sur les doigts. — C'est au contraire votre Godard qui a été malmené. — Comme il lui a lavé la tête! — Comme il lui a allongé les oreilles! — Il l'a traité de lâche, et Grimaud s'est laissé faire. — J'ai vu au contraire qu'il l'a appelé polisson, et Godard n'a pas répondu. — Laissez-moi donc tranquille! — Je suis sûr de ce que j'avance. — Je l'ai lu, vous dis-je, c'est imprimé. — J'ai le numéro dans ma poche. — Avez-vous le rébus? »

Un grand éclat de rire s'éleva, qui fut réprimé aussitôt. Jules Raymond m'apprit que M. La Bannière passait sa vie à faire des rébus pour le journal légitimiste du département. Cincinnatus avait touché son rival. Celui-ci se recueillit un instant et répondit : « Mon cher, vous faites des plaisanteries de plomb. » Il y eut un



second éclat de rire, qui me fut expliqué par la manie qu'avait Cincinnatus de faire manœuvrer des soldats de plomb. Le combat était terminé. Chacun des rivaux avait triomphé à son tour, mais la paix n'était pas faite.

Pendant que la bataille se livrait ainsi sur un point, des escarmouches se croisaient de côté et d'autre. M^{me} Rady et M. Chavanoz s'étaient entrepris sur le mérite de leurs vins. « Pour boire votre gamay, disait Chavanoz, il faut se mettre à quatre. — Pour votre pineau, c'est différent, répondit M^{me} Rady, il faut bien que vous le buviez seul, car vous ne trouveriez jamais les trois autres. » La réponse fut trouvée très spirituelle. M. Chavanoz se tut, et M^{me} Rady se rengorgea.

Le dessert était arrivé, et le notaire chantait, au milieu du cliquetis des fourchettes, des cuillères, des verres et des assiettes, une chanson du quartier latin qui paraissait peu du goût des convives. On applaudit vivement dès qu'elle fut terminée.

XVIII

Nous étions restés cinq heures à table, et il était sept heures du soir. On ne pouvait pas songer à partir avant minuit; la maison eût été déshonorée. Nous étions tous dans le salon, nous demandant ce que nous allions devenir. Alice chanta deux romances. J'ai cru Alice intelligente; me serais-je trompé, ou bien est-ce la faute de notre société qui ne permet pas à une jeune fille les sentiments élevés ni les expressions naturelles? Les deux romances que pleura la pauvre Alice étaient d'une niaiserie désolante. Marie promena deux fois ses doigts engourdis sur le piano de l'an IV; le second morceau eut un grand succès : c'était une polka. Après la musique...





A. ALPH. V. INV.

LA ROMANCE

O salons d'autrefois, société choisie,
 Soucieuse des arts et de la poésie,
 Esprits fins doublés de bon sens,
 Sévigné, Beaumarchais, Boufflers, Chaulieu, Voltaire,
 Quel sillon avez-vous laissé sur cette terre?
 Nous jouons aux jeux innocents !

On fit un grand cercle et on commença. Les jeux innocents ont toujours une victime. Celle de la soirée était une espèce d'idiot, Balme-la-Bise, qui passait sa vie à chercher un trésor indiqué par une somnambule. On le fit sortir un moment, puis on le rappela, et on lui posa les questions d'usage : « Comment l'aimez-vous ? — Où le placez-vous ? — Qu'en faites-vous ?

— Je l'aime à la vanille. — En soirée. — En décembre.
 — Je la place en Norwège. — Au café. — Dans ma chambre.
 — J'en fais un objet froid. — Un glacier. — Un miroir.
 — Vous ne devinez pas ? — Non. — Allez vous asseoir. »

« Monsieur Balme est sur la sellette
 Parce qu'il est joli garçon.
 — Parce qu'il donne du basson.
 — Parce qu'il vient de la Salette.
 — Parce qu'il n'a pas deviné
 Que « glace » était le mot donné.
 — Parce qu'il nourrit ses deux vaches
 Avec l'herbe de son voisin.
 — Parce qu'il a teint ses moustaches.
 — Parce qu'il aime son cousin.
 — Parce... »

Je m'arrête ici, car la complaisance que je mets à parler de ces sottises pourrait faire croire que j'y prenais un vif intérêt, et j'en suis à me demander si mon entourage n'a pas déjà déteint sur moi.

Je m'esquivai durant une heure en expliquant à la baronne que j'avais l'habitude du cigare. Quand je rentrai on jouait au furet,

et le même M. Balme était toujours au milieu du cercle, cherchant l'anneau qu'un plaisant avait retiré de la corde.

On épuisa la série de ces aimables divertissements et on allait jouer à l'*Avocat* quand minuit sonna. Aussitôt toute l'assemblée se leva en criant : « Minuit ! Déjà ! » On fit atteler toutes les voitures et on prit congé de la baronne, en lui disant qu'on ne s'était jamais autant amusé.

Les enfants qui avaient assisté à notre entrée étaient encore sur la route. Ils avaient passé une partie de la nuit pour voir sortir les voitures, qui roulèrent bruyamment, toutes lanternes allumées.

XIX

« Cette maison est sombre et triste ;
Je voudrais un badigeonneur.
— Monsieur, j'ai votre affaire, un véritable artiste,
Vitrier, peintre et plafonneur. »

On sait que la façade de notre maison était délabrée. L'incendie du grenier, ou plutôt le zèle de messieurs les pompiers l'a rendue horrible. Nous voulons qu'elle rie au soleil comme tout le reste. C'est Marie qui se charge de ce soin. Elle fait venir le peintre du village et lui explique ses intentions. Le peintre lui répond qu'il a en ce moment un ouvrier très habile, un fils de famille qui fait de l'art par vocation. « Madame a peut-être entendu parler de Raphaël ? dit M. Mouton. — Sans doute. — Eh bien, Madame, c'est le même genre. » Raphaël plaça un échafaudage devant la maison et travailla six jours. Le septième jour, l'échafaudage enlevé laissa voir une corniche ombrée qui suivait la gouttière, et, au milieu de deux dormants latéraux, deux paniers de fleurs peints à la détrempe. J'étais furieux, je venais

de reconnaître la main qui avait barbouillé les deux fresques de l'église. Je voulais les noyer sous un badigeon. Marie m'expliqua que je désespérerais ce pauvre Raphaël. Il fallut bien les laisser, et pendant huit jours les habitants du village firent le pèlerinage de Courlaroze pour venir admirer ces décorations artistiques.

Nous faisons une visite à la baronne, qui nous comble d'amitiés. Elle veut nous voir souvent, soit chez elle, soit chez nous. Alice désire être l'amie de Marie.

Brunet nous apporte à la fin de juillet cinq cents francs. Nous faisons l'épargne du piano.

XX

Ambition, tu perdis l'homme :
 L'appétit nous vient en mangeant ;
 Caporal veut être sergent,
 Sergent, fourrier, fourrier... En somme
 J'obtiens le titre capital
 De conseiller municipal.
 Ambition, tu perdis l'homme !

Il y a quelques jours, Jules Raymond, mon voisin de table au dîner de la baronne, vint me trouver, et me dit que son oncle Raymond-Cincinnatus avait à me faire une communication importante et sollicitait ma visite. Je devais cette déférence au vieux général ; je me rendis chez lui. Là, je trouvai réunie dans une salle basse une assemblée qui paraissait composée ainsi : Cincinnatus président, Jules Raymond et le jeune médecin de Cressieu conseillers ; quant aux huit ou dix paysans qui se tenaient debout, le chapeau sur la tête, ils pouvaient être à volonté les juges ou le public. Cincinnatus me présenta à ses collègues du conseil municipal (je parle des paysans) ; puis la grande question

fut mise à l'ordre du jour. Une place était vacante ; le vœu de la commune m'y appelait, je me devais à mes concitoyens, etc.... Je voulais faire quelque résistance ; mais l'intérêt public l'emporta, et ma candidature fut accueillie avec enthousiasme. Me voilà donc conseiller municipal...

Pas encore.... Deux jours avant l'élection, j'appris que j'avais un rival. C'était un ancien fermier nommé Thomassin, devenu orateur de cabaret et braconnier, un homme de peu enfin, que je n'ai jamais vu et que j'espère ne pas connaître. Il fit en conscience son métier de concurrent. Les bruits les plus absurdes se répandirent dans le pays ; les anciennes calomnies furent remises en circulation, jointes à d'autres que je ne sais pas et qu'on ne put me répéter. J'étais piqué au jeu. Je ne pouvais plus reculer, poussé que j'étais par mes amis, par mes partisans, par mon amour-propre. Il fallait repousser l'intrigue par l'intrigue. Cincinnatus, avec l'autorité de son âge et de sa position, se mit en route et fit sa dernière campagne. Son neveu et le petit médecin, bien qu'ils ne soient pas de Beaulieu, escarmouchaient à droite et à gauche. Moi-même enfin, moi, je me vis réduit à aller flatter les paysans, causer avec leurs femmes, embrasser leurs enfants, les trouver jolis, les trouver propres ! Que dis-je ? je descendis jusqu'à la corruption. Pendant deux jours, les auberges du pays s'ouvrirent à mes frais, et tous les électeurs, les femmes comprises, purent manger et boire gratis au succès de ma candidature.

Enfin, grâce à l'aide opportune
De mes amis, de ma fortune,
D'un général, d'un médecin,
Grâce peut-être à l'influence
Du gigot froid en permanence,
Je l'emporte sur Thomassin.

XXI

Cinq cents francs ne font pas toujours cinq cents francs. J'ai dit que Brunet nous avait apporté cette somme; mais j'ai reconnu au poids et à la forme qu'elle n'était pas en espèces sonnantes. Il m'a donné du blé; il avait encore celui de l'an dernier. Si le blé augmente, je gagne; mais s'il baisse? Et il baissera, gardez-vous d'en douter.

On prétend qu'on ne peut plus faire de pain en France, qu'il en arrive des quantités considérables et à bien meilleur compte de la Russie, de l'Amérique, de l'Inde. Alors pourquoi faire du blé? — Peut-être parce que de certaines terres ne peuvent produire autre chose, puis parce que le paysan veut manger son pain, le pain de son champ et de ses mains.

Mon pain, mon vin, mon sarrasin,
Sont meilleurs que ceux du voisin.

Il passe une demi-journée par semaine à faire et à cuire son pain; et s'il n'a pas le four à sa portée, il y emploie toute la journée.

Et puisque nous en sommes aux préjugés de la campagne, revenons un peu aux influences de la lune, dont nous avons parlé plus haut. On ferait un gros ouvrage sur cette matière. Les savants et les paysans sont loin d'être d'accord.

S'agit-il d'expérience,
J'en croirais les paysans.
Mais, s'il s'agit de science,
J'en crois plutôt les savants.

Je me rangerai d'un côté ou de l'autre plus tard, si je suis obligé de prendre un parti.

En attendant, tous les fléaux, toutes les maladies de la terre, sont attribués à la lune.

Les biens, arbres fruitiers, plantes, vignes ou blés
Sont brumés, brouillassés, lunés ou niellés.

On a le choix des expressions ; mais l'effet est toujours le même, désastreux.

Claude, qui est un esprit fort... comparé à d'autres, croit fermement que

Ail planté premier jour de lune
Ne produit qu'une gousse, qu'une.

Il prétend aussi qu'il faut couper

Bois blanc en lune montante
Et bois dur en descendante.

Ainsi de suite.

AOUT

I

La chaleur du jour nous accable ;
Pas un nuage n'interrompt
Le bleu sans fin du ciel impitoyable ;
L'atmosphère semble de plomb.
Les fureurs de la canicule
Nous tiennent tout le jour immobiles et las...
(O pauvres moissonneurs qui travaillez là-bas !)
Mais, quand revient le crépuscule,
Des courants éthérés tombent des monts voisins,
Comme une abondante rivière,
Apportant jusqu'à nous des parfums de sapins
Et des murmures de bruyère.
Il faudrait remonter à l'antique zéphyr
Pour retrouver le nom de ces tièdes haleines
Dont le baiser vient rafraîchir
La sueur de nos fronts et le feu de nos veines.
Alors, seuls et silencieux,
Nous commençons la longue promenade ;
Le chant de la feuillée est notre sérénade,
Et notre spectacle est aux cieux.
Nous suivons doucement la marche d'une étoile,
Et jusqu'au port lointain nous la reconduisons,
Cherchant à soulever un coin de votre voile,
Nuits fraîches des chaudes saisons.

Comme on respire à pleine poitrine ! comme on sent le prix
de la vie ! O les malheureux qui regardent avec indifférence passer
les jours et les nuits, l'hiver et l'été, les fleurs et la jeunesse !

Nous nous apprenons le peu que nous connaissons de toutes ces merveilles qui sont suspendues sur nos têtes. A peine savons-nous le nom de quelques constellations; nous mettons notre ignorance en commun. Nous étudions cet astre bizarre qui change de forme toutes les nuits et qui semble dans le ciel un voyageur errant au hasard, se levant tôt, se levant tard, se montrant, se cachant, selon son caprice ou la saison.

Il y a pourtant des gens faibles et mortels comme nous, qui vivent dans le commerce du ciel, traitent avec la lune et ont un compte ouvert avec toutes les étoiles. Et ces gens-là mangent, boivent et dorment comme nous. Quoi! avoir les yeux fixés sur cette immense machine, pénétrer les mystères de l'infini, mesurer et compter les mondes, vivre face à face avec l'éternité, et descendre de ces hauteurs aux besoins vulgaires de la vie, s'occuper de son dîner, aller au spectacle, lire un roman, porter un habit noir, souffler son potage, toucher ses émoluments, intriguer auprès des ministres et dormir en bonnet de coton! O hommes!... je veux dire, ô astronomes!

Les étoiles pâlisent. Notre horloge a sonné quatre heures dans le silence de la nuit. Un chien aboie dans le lointain, le coq chante. C'est déjà le jour qui revient.

En rentrant, nous trouvons Claude dans une allée du clos. Il a veillé comme nous,

« Qui dort en aoust
Dort à son coust, »

nous dit-il en passant.

Claude aime et comprend la nature. Il est un peu poète, un peu artiste, un peu philosophe. C'est le seul paysan de cette trempe que j'aie jamais rencontré.

II

C'est maintenant qu'il sera doux d'entendre
 Ces airs de Rossini si puissants et si doux,
 Ces rires et ces pleurs, cette voix mâle et tendre.
 Brunet, Brunet, nous le permettrez-vous ?
 Nous voulons voir avec Moïse
 L'Égypte et la terre promise,
 Babylone et Sémiramis,
 Et la Suisse et Guillaume, et Rosine et l'Espagne.
 Ces pays fabuleux, plaine, sable ou montagne,
 Nos esprits attentifs les habitaient jadis ;
 Nous voulons les revoir encore,
 Mesurer leurs sommets, sonder leur infini,
 Et nous vous invoquons dans un hymne sonore,
 Saint Brunet et saint Rossini.

Nous avons presque la somme voulue pour l'acquisition du piano, et nous passons une partie de la journée à faire le programme des premiers morceaux qui seront joués. Il va sans dire que notre décision varie tous les jours, et que le programme de la veille n'est jamais celui du lendemain.

Marie travaille avec ardeur à sa tapisserie. Les femmes ont une activité merveilleuse pour ces menus ouvrages qui ne se terminent jamais. Pour moi, je lis quelques odes d'Horace, et je les recommence quand elles sont finies.

De temps en temps nous recevons une visite. Nos voisins nous recherchent beaucoup. Il semble qu'ils trouvent chez nous ce qu'il n'y a pas ailleurs : nous sommes encore un peu *Parisiens*.

Parisiens, race maudite
 Qu'on calomnie... et qu'on imite.

La maison... que dis-je ? le château Maubertrand nous accable

de prévenances. Marie est devenue la sœur bien-aimée d'Alice. Elles causent ensemble dans le salon; la baronne et moi, nous faisons une petite promenade dans le clos, et quand nous rentrons, elles se taisent comme si nous avions interrompu une confidence.

Le notaire ne nous néglige pas assez. Il trouve toujours quelque mauvaise raison pour nous faire une visite, et Marie a cru remarquer (car les hommes ne remarquent rien) que le hasard l'amène souvent les jours où Alice se trouve chez nous.

Raymond-Cincinnatus ne nous laisse pas oublier qu'il est notre plus proche voisin, et son neveu Jules nous fait expier par son assiduité l'appui qu'il a donné à mon élection.

A la ville, on se fait visite;
On se voit, bonjour; on se quitte,
Adieu. Tout est dit. Mais, hélas!
C'est autre chose à la campagne;
Personne ne fait charlemagne:
On vient, et l'on ne s'en va pas.

Jules Raymond me fait tant d'avances que je me demande s'il n'a pas un service à réclamer de moi.

Le curé devient plus rare. Il est pris tout entier par les travaux de son église. Puis il a peut-être reconnu que nous ne sommes pas de force à tenir les engagements que nous avons pris devant lui. Nous ne lisons plus le livre de l'oncle Gaspard.

III

« Connaissez-vous la mécanique ?

— Non. — Si j'avais du temps, je vous l'enseignerais.
En science, d'ailleurs, rien ne vaut la pratique;
L'engrenage surtout veut être vu de près.
Voyez ces dents de fer que meuvent des rouages;
Aucun effort humain ne les arrêtera...
Bon! votre doigt est pris entre deux engrenages :
Tout votre corps y passera. »

J'avais pourtant prévu ce résultat, et je ne l'ai pas évité. Cet engrenage dont je parle, c'est la société qui nous entoure. Il est armé de dents nombreuses et acérées; voici les incisives, les canines, les molaires : la baronne, Bourguignol, les Raymond. Dieu sait quelles sont les autres dents que nous réserve l'avenir.

Les visites de Jules cachaient un piège. Voilà comment on s'empare de la porte d'une ville pour introduire une armée dans la place. Un beau jour nous avons vu entrer père, mère, petits frères et petites sœurs, et la connaissance a été faite. Bien plus, ils nous ont engagés à dîner, et je ne sais comment il s'est fait que, voulant refuser, nous avons accepté.

Ce n'est pas tout : Cincinnatus, apprenant que nous sommes du dîner de son frère, a voulu nous avoir pour le sien. Comment refuser à l'un ce qu'on a promis à l'autre? Nous sommes pris aussi de ce côté.

Les femmes ont des scrupules sur lesquels nous passons plus gaillardement. Marie m'a fait comprendre que nous ne pouvions accepter toutes les invitations sans recevoir à notre tour nos aimables voisins. Pour moi, je n'ai jamais pu me persuader que je fusse l'obligé d'une personne qui m'impose une corvée, et j'accepterais volontiers des rancunes qui auraient l'avantage de m'épargner des ennuis. Marie n'est pas de cet avis, et elle met dans la défense de sa cause une assurance qui me prouve qu'elle doit avoir raison. Nous aurons donc aussi notre dîner, le dîner de Courlaroze. Où en sommes-nous venus, et en combien de temps? Il n'y a pas à s'en dédire; les dates sont fixées. Le dîner Raymond-sans-frais aura lieu le huit, le dîner Cincinnatus le douze, et le nôtre le quinze. Nous avons choisi le jour de l'Assomption : c'est la fête de Marie. Je crains bien que l'argent du piano ne passe en victuailles.

IV

La Mignon est attelée ; nous allons faire nos invitations. Nous commençons par la baronne qui nous embrasse presque de reconnaissance. En sortant de chez elle, nous entrons chez Cincinnatus. Une vieille gouvernante, qui vient nous recevoir, nous regarde avec défiance et ne nous laisse pas ignorer que son maître est occupé. Toutefois elle va le prévenir de notre visite. Après dix minutes d'absence, elle vient nous dire mystérieusement que nous pouvons entrer, et nous sommes introduits dans un vaste salon à moitié sombre. Cincinnatus avait vraiment une allure étrange : il était vêtu d'un vieil uniforme sur lequel brillait la croix de la Légion d'honneur, grand module, et il avait la tête enveloppée d'un de ces foulards qui coiffent invariablement les officiers blessés, dans les tableaux de l'Empire.

« Quelle bataille voulez-vous ?
Les soldats sont tout prêts ; voyez, je les ai tous.
Voici mes fantassins et ma cavalerie,
Hussards, lanciers, dragons, grenadiers, voltigeurs,
J'en ai pour tous les goûts et de toutes couleurs.
J'ai même du génie et de l'artillerie.
Ce sont de bons soldats, faciles à ranger,
Doux à la discipline, ardents à la riposte,
N'ayant jamais connu la crainte du danger
Et sachant mourir à leur poste. »

Il y avait en effet deux armées en ligne, et les boulets de liège avaient déjà renversé des rangées de soldats de plomb. C'est ainsi que nous avons vu la fin de la bataille de Marengo. Quand

vint la charge de Kellermann, Cincinnatus était couvert de sueur, et je puis dire de poussière, car jamais un domestique n'entrait dans la salle des batailles, le moindre mouvement étant de force à abattre des régiments entiers. Cincinnatus ne nous laissa pas partir avant que nous eussions fait choix d'un combat dont il nous donnera le spectacle. J'ai désigné le Trocadero; j'espère que ce sera plus court. Il va sans dire que notre invitation pour le quinze a été accueillie avec faveur. Nous avons trouvé le notaire sur sa porte, et nous l'avons invité.

Puis, nous avons pris la route de Cressieu, où demeurent les Raymond-sans-frais. Leur habitation est grande et dépourvue d'élégance, comme presque toutes celles de ce pays. M. Raymond est un vieillard arrondi qui paraît content de sa fortune. Sa femme est douce et commune. Les enfants sont gauches et mal mis; on a toutes les peines du monde à leur faire faire un salut. Jules seul a quelque chose de plus distingué. Il cause et ne s'enfuit pas quand on arrive. Notre invitation est acceptée, mais non pas pour toute la famille. Nous aurons M. et M^{me} Raymond et Jules. Ils ont la discrétion de ne pas nous amener la petite famille qui aurait nécessité une table à part.

Antoine nous montre, en passant, la maison de M. Bourguignol; nous lui disons de fouetter la Mignon. L'intelligent animal se précipite et ne reprend sa pacifique allure qu'après le péril évité.

V

Nous n'avons pas encore fait notre invitation à M. Martin, notre curé; mais nous savons toujours où le trouver. Nous devons aller à la pêche, et nous passerons par Belmont. Cette partie de plaisir était projetée depuis longtemps, car nous avons pris de telles habitudes de paresse que la moindre course nous paraît un

événement et la moindre occupation un travail. C'est à peine si, depuis dix jours, nous avons mis le pied dans notre clos. Nous avons cependant des espaliers engageants. Les pêches mûres s'étalent joyeusement au soleil, les raisins jaunissent sensiblement ou prennent cette teinte rose qui doit devenir bleue; les dahlias orgueilleux commencent à s'épanouir; les reines-marguerites vont les suivre de près. Les pourpiers rouges, jaunes et blancs développent leurs pétales pour recevoir un baiser du soleil, et se referment dès que le céleste époux s'est caché derrière un nuage ou a disparu à l'horizon. Les pétunias rouges, lilas ou blancs forment autour d'un gazon fin une couronne qui doit durer quatre mois. Le jour, ils n'exhalent aucun parfum; le soir, le promeneur sent monter jusqu'à lui une odeur de rose et d'œillet, et des sphinx au vol infatigable viennent plonger au fond des calices une trompe longue et déliée qui aspire le suc de la plante nourricière. Eh bien, il faut que je l'avoue, ces spectacles divers, ces travaux, ces révolutions, nous trouvent maintenant presque indifférents.

La chaleur, l'habitude et la paresse ont émoussé notre sensibilité. Nous ne sommes restés fidèles qu'aux couchers de soleil.

Et Balmore? Nous n'y allons plus. Nous avons perdu tout espoir de le racheter, cette année du moins. Nous n'avons pas pu compléter jusqu'ici la somme destinée au piano; comment pourrions-nous acheter un bois?

Pourquoi nourrir encor des regrets superflus?
Celui qui le planta ne le possède plus.
Nous eûmes notre jour; un autre vient, tout change.
Août mûrit les raisins, septembre les vendange.

Nous partons pour la pêche.

VI

Claude nous conduit, en l'absence d'Antoine qu'on sait être toujours absent. Nous sommes en voiture, car le temps est lourd ; il paraît que c'est bon signe : « Pêche de vent, chasse de bise », comme dit Claude. Or, dans ce pays, vent signifie vent du midi. La Mignon va lentement, les mouches la tourmentent. Quant à notre garde-cocher, il dort le long du chemin et ne s'éveille que pour nous dire :

« Febvés manger
Fait gros songer. »

Au bout d'une demi-heure, nous arrivons à Belmont et nous trouvons notre curé courant à droite et à gauche, donnant des ordres et aidant les ouvriers. Notre arrivée ne le distrait pas de ses travaux. Nous apercevons, parmi les décombres de l'ancienne église, un autre curé que nous reconnaissons pour l'avoir vu au dîner de la baronne.

Il était, comme Jérémie,
Assis sur les débris du monument ancien,
Et disait, la voix sèche et la face blémie :
« Ils construisent un temple, et ce n'est pas le mien ! »

On se rappelle que le curé de Cressieu avait voulu imiter son confrère de Belmont et démolir son église. On sait encore comment le docteur Malassis l'avait arrêté dans son entreprise. Depuis ce temps, ce pauvre M. Durand, après ses exercices religieux, passait sa vie à Belmont, regardant tout pensif son heureux col-

lègue qui remuait des pierres, et se rendait ainsi coupable de péché d'envie. On a pu voir que les gens de ce pays aiment beaucoup les surnoms. On ne l'appelait plus que Durand-sans-cloche, et voici à quelle occasion. Dès qu'il eut formé le projet de démolir son église, il compta tellement sur l'appui de ses paroissiens qu'il n'hésita pas à porter lui-même les premiers coups de marteau, et que, prenant le taureau par les cornes, il attaqua l'édifice par le clocher. La charpente était vermoulue; on entendit un craquement suivi d'un grand bruit : c'était la cloche qui tombait, perçant deux étages et volant en éclats sur les dalles de l'église. Les travaux s'arrêtèrent là. L'opposition Malassis arrêta le zèle des démolisseurs, et l'église de Cressieu, devenue monument historique, demeura immobile avec son clocher silencieux et percé à jour. Vous comprenez maintenant pourquoi Durand-sans-cloche regardait avec tant de mélancolie l'Amphion de Belmont élevant sa Thèbes inimitable.

Nous invitons les deux curés à notre dîner du 15. L'un est si occupé et l'autre si préoccupé, qu'ils ne répondent à notre invitation que par un signe de tête qui nous paraît affirmatif.

VII

Nous arrivons dans l'île de Rubens. Nous trouvons encore le peintre assis à la même place, près de son tableau inachevé. Il faut qu'il ait des ressources inconnues, car, à coup sûr, il ne peut vivre ni de sa peinture ni de sa pêche. Au reste, j'ai cru voir, par quelques paroles que nous avons échangées, qu'il est de l'école du désespoir. Il prétend, avec beaucoup d'autres, que le bon temps est passé et que l'industrie a tué l'art. Alors, pourquoi être artiste? Tout en causant avec lui, je fais le compte de mes convives et je vois que nous devons être onze à table. Je consulte Marie du

regard, et nous faisons au bord de l'eau notre douzième invitation. Le peintre pêcheur accepte avec empressement, et nous échangeons nos noms. Je suppose que ce n'est pas sa faute s'il se nomme Perruchon.

Nous nous disposions à lancer notre ligne à l'eau ; mais notre nouveau convive nous arrêta en disant : « Je vous ai promis la légende du Brochet et de la Truite. Asseyez-vous là et écoutez-moi :

L'eau douce a ses tyrans aussi bien que la mer,
Le brochet et la truite ont mis leur joug de fer
Sur toute eau qui dort ou qui coule.
Alliés maintenant, autrefois ennemis,
L'une a pris les rochers où le torrent s'enroule,
L'autre, le calme plat des étangs endormis.
Un jour... »

Comme l'artiste en était là, une violente pluie d'orage fondit sur nous. Il voulait nous retenir ; mais le moyen ? Nous étions déjà transpercés. Nous nous réfugiâmes sous un saule. Pour Perruchon, il fut héroïque. Nous le regardions de loin : il ressemblait aux portraits de lord Byron ou du vicomte d'Arincourt défiant les tempêtes. Le saule commençait à devenir insuffisant, et l'eau que ses feuilles avaient recueillie s'ajoutait à celle qui tombait incessamment. Claude vint nous rejoindre pour nous dire :

« Quand il pleut en août,
Il pleut miel et bon moust. »

La maxime était consolante, mais nous eussions préféré un parapluie.

Enfin le ciel s'éclaircit au-dessus de nos têtes. Nous profitâmes d'un instant de répit, non pour nous remettre à la pêche, mais pour remonter en voiture. Nous quittâmes Perruchon, qui nous affirma

que jamais journée n'avait été plus favorable et nous lui donnâmes rendez-vous pour le 15.

Les nuages étaient encore menaçants et nous dûmes à Claude de presser la Mignon. Il nous répondit en levant la main :

« Arc-en-ciel du soir
Fait beau temps prévoir.

« Si c'était le matin, je ne répondrais de rien, car

Si l'arc-en-ciel vient dans la matinée,
Du laboureur il finit la journée. »

VIII

Nous avons eu les deux dîners Raymond. Comme ils étaient exactement semblables et par le menu et par les convives, vous trouverez bon que je ne donne qu'une seule description pour les deux galas, et je choisirai le premier en date, celui de Raymond-sans-frais. Il y avait quatre bouillis... Mais je m'aperçois que j'ai déjà fait ce travail pour le dîner de la baronne, ce n'est donc pas la peine d'y revenir. Nous avons eu la même abondance de nourriture, le même vide de conversation, la même débauche de jeux innocents. Un seul incident mérite d'être relevé. Lors du dîner Cincinnatus, on pressait le maître de la maison de nous donner une petite bataille d'Austerlitz. Il fut ferme, il refusa. Rien ne put le fléchir. Il me prit à part et me dit : « Tous ces gens-là ne savent pas l'histoire ; je ne veux pas travailler devant eux. Je réserverai pour vous seul ma grande représentation. »

J'ai vu à Paris quelques grands dîners. Tout marchait de soi. Le service était réglé par avance, la maîtresse de la maison causait avec ses convives et ne craignait pas de manger comme une

simple invitée. Ici, on vous montre tout l'embarras d'une grande réception. On se trémousse; on interpelle ses gens, on relève avec aigreur les négligences ou les oublis, on pousse au boire et au manger; enfin, on montre à ses convives le cas qu'on fait de leur personne en les rendant témoins de la peine qu'on s'est donnée pour les recevoir. Nous sommes résolus à laisser un exemple à nos voisins. Nous les servirons à *la Parisienne*. Nous aurons un petit nombre de mets délicats. Nous espérons faire révolution dans le pays.

IX

Et cependant nous avons eu huit jours gros de préoccupations. Aurons-nous assez de linge et de vaisselle pour recevoir douze personnes? Marie a fait part de ses doutes à M^{me} François qui a répondu à cette question par un sourire plein de confiance et de bonnes promesses. Elle nous a conduits au second étage de notre maison, que nous connaissions à peine. Elle a pris une clef dans son trousseau et nous a fait sonder les profondeurs de deux placards remplis, l'un de serviettes et de nappes, l'autre de plats et d'assiettes. Le linge est grossier, et nous apprenons par M^{me} François que, tous les ans, l'oncle Gaspard achetait du chanvre dans le pays et faisait tisser à Voiron quelques douzaines de serviettes. Voilà ce que c'est que l'ordre. Quant à la vaisselle, elle est de forme antique et de simple faïence, mais j'ai été pris d'un fou rire en lisant sur chaque assiette une légende en lettres bleues entourées d'arabesques de la même couleur. M^{me} François me regardait avec étonnement et paraissait me dire : « Vous n'avez donc jamais rien vu ? » Je ne puis résister au désir de copier quelques-uns des quatrains qui ornent nos as-

siettes, et je livre telles quelles les inspirations littéraires d'un poète faïencier.

Toutes les choses par Dieu faites
Portent leur avertissement :
Si le poisson a des arêtes,
Il faut le manger lentement.

Si la salière vous échappe,
Jetez le sel derrière vous ;
Évitez de tacher la nappe
Et ne mangez pas trop de choux.

Si votre voisine est sensible,
Redoutez de l'effaroucher ;
Éternuez le moins possible,
Et tournez-vous pour vous moucher.

Aux entremets, soyez modestes ;
Au dessert, demeurez prudents ;
Il est des crèmes indigestes ;
Le sucre est l'ennemi des dents.

Si vous voulez qu'on vous proclame
Aussi gracieux qu'Apollon,
Offrez une aile à votre dame
Et gardez pour vous le pilon.

Si votre naïve compagne
Met ses gants dans son verre à pié,
Dites-lui qu'on sert le champagne,
Et ne versez pas à moitié.

Lorsque le tour des chants commence,
N'allez pas avaler un œuf ;
Chantez une vieille romance ;
Les nouveaux ne font rien de neuf.

Au dernier plat, si l'on badine,
Soyez un homme de bon ton ;
N'embrassez pas votre voisine
Sans vous essayer le menton.

Faites un éloge sincère
Des morceaux que vous savourez ;
N'allez pas dire le contraire
Sitôt qu'ils seront digérés.

Il y a douze douzaines d'assiettes du même style.

X

Nous avons encore commis deux gaucheries. M^{me} François nous a fait observer que les curés seraient obligés, le jour de l'Assomption, de quitter la table pour aller dire les vêpres. Je comprends maintenant qu'ils n'aient pas mis plus d'empressement à accepter notre invitation. Ils auraient eu juste le temps de prendre leur potage et de revenir pour le café. Un précipice en découvre un autre. C'est toujours le 15 du mois que Bourguignol vient dîner avec nous. M^{me} François nous a rendu un véritable service. Nous devons choisir un autre jour. Marie se décide pour le 14. Mais il faut que nous prévenions nos voisins de ce contre-temps. Nous voilà forcés de faire une visite supplémentaire à la baronne, à Cincinnatus et au notaire, et d'envoyer Claude avec des lettres chez les Raymond-sans-frais et les curés. Quant à Perruchon, je n'ai pas son adresse. Mais Claude saura bien où le trouver :

« Dites-moi ce qu'il est,
Je dirai ce qu'il fait. »

Notre corvée est accomplie. Il faut que nous nous occupions des détails du dîner ; je dis nous, car à la campagne on prend l'habitude de ces menues occupations. Voilà où mène l'oisiveté. Nous voulons avoir, indépendamment des plats vulgaires, un beau

poisson, une dinde truffée et un pâté de foies gras. Nous enverrons M^{me} François à la ville pour faire ces acquisitions ou plutôt ces commandes. Nous lui communiquons nos projets longuement et savamment médités. Mais M^{me} François se récrie en disant que toujours la veille de l'Assomption est un jour maigre. Nouveau contre-temps ! Nos visites sont faites et nos lettres parties. Tout est à recommencer. Nous retournons à Beaulieu, chez la baronne, Cincinnatus et le notaire, et j'attends le retour de Claude pour le renvoyer avec de nouvelles lettres auprès des Raymond et des curés. Je lui répète que je ne sais où il trouvera Perruchon, et il se dispose à me donner une seconde édition de son proverbe. Mais il se retourne à temps et, après deux minutes de réflexion, il part en me disant :

« Le pêcheur à la pêche,
Le chasseur en forêt,
L'ivrogne au cabaret
Et la dévote au prêche. »

Notre grand dîner est décidément remis au 16.

XI

Si vous ne connaissez pas les embarras d'une première réception, à la campagne surtout, je vous en félicite sincèrement. Nous avons traversé huit jours et autant de nuits d'incertitudes et d'angoisses, et nous arrivons au matin de notre fête, aussi indécis et aussi inquiets que des comédiens de société après la répétition générale.

Arrivez, mes nouveaux amis ;
Voyez, tous les couverts sont mis.
Nous allons donc manger et boire,

Fourchettes et verres en main.
C'est aujourd'hui le jour de gloire;
Hélas! que ne suis-je à demain!

Voici le lourd carrosse de la baronne, la charrette de la maison Raymond-sans-frais, la canne de Cincinnatus, les souliers vernis du notaire et le char de côté des deux curés. L'artiste Perruchon n'est pas encore arrivé. Nous commençons, en attendant le dîner, une promenade dans le clos. Je fais à mes convives l'honneur de mes plates-bandes et de mes massifs. Je commets quelques grosses erreurs qui sont relevées avec courtoisie par mes auditeurs. Je leur parle d'un projet que j'imagine séance tenante, et qui consisterait à comprendre dans le clos la vigne, les deux prairies et le bois de Balmore, que j'ai toujours l'intention de racheter. Il va sans dire que ce projet ne sera jamais exécuté.

Enfin Perruchon arrive; mais je ne sais par quelle illusion d'optique, au lieu d'un personnage j'en vois deux, deux Perruchons blonds et colorés, de la même taille, de la même encolure, coiffés du même chapeau rond, vêtus du même pantalon blanc et de la même veste de coutil. Tout le monde les regarde venir de loin, et on se demande ce que signifie l'entrée de ces deux personnages qui marchent d'un pas assuré et portent avec une remarquable aisance un costume que nous trouvons très peu convenable. En arrivant, les deux peintres jumeaux font un grand salut à Marie, et le vrai Perruchon, prenant la main de son Sosie, me le présente et me dit qu'il a cru me faire un véritable plaisir en m'amenant un grand artiste, le célèbre Roch, peintre d'histoire, qui vient tout droit de Paris. C'est la première fois que j'entends prononcer le nom de ce personnage; mais je suis forcé de lui dire que je le connais depuis longtemps et qu'il me fait un grand honneur en s'invitant chez moi. J'ai regardé Marie à la dérobée. Elle avait un de ces sourires qui marquent la consternation. Nous allons être treize à table!

XII

Nous nous dirigeons lentement vers la maison. Marie a été obligée de nous quitter pour déranger sa table et ajouter un couvert. En arrivant devant les fresques de Raphaël, les deux artistes sont pris d'un rire si bruyant et si communicatif que tous nos invités font chorus avec eux, bien qu'ils aient jusque-là regardé très sérieusement ces peintures bizarres. Je ne savais quelle contenance faire ; mais, après réflexion, je ne fus pas fâché de reconnaître chez mes convives ce penchant à la gaieté et je l'encourageai en me mettant de la partie.

Le commencement du dîner fut pénible. Ce nombre treize pesait fatalement sur nous. Nos assiettes à devise ne furent remarquées que par le peintre et le notaire ; les autres convives les connaissaient de longue date. Après le potage, la conversation s'engagea, mais c'est Perruchon et son ami qui en faisaient tous les frais. Ils attaquèrent rudement les peintres de notre époque et n'en laissèrent que deux debout : le grand Perruchon et le célèbre Roch. Il y avait pourtant une différence entre ces deux colosses : Perruchon était le chef d'école, et Roch le premier élève.

Que l'on conserve son rang
De la base jusqu'au faite !
Le Perruchon seul est grand,
Et le Roch est son prophète.

Il ne faut pas oublier que c'est le premier qui avait invité le second. La proposition eût peut-être été retournée si Roch avait amené Perruchon. Quoi qu'il en soit, cette conversation artistique ne pouvait aller loin, aucun des convives ne connaissant, même

de nom, tous les peintres immolés sur l'autel du dieu Perruchon. Les deux amis virent bien que les encensoirs ne servaient de rien, et qu'ils ne trouveraient pas même dans la société la commande d'un portrait à deux cents francs. Ils se rejetèrent sur les plaisanteries d'atelier et firent une foule de coq-à-l'âne, dont ils rirent eux-mêmes de bien bon cœur. Il est à remarquer que Roch amenait toujours dans la conversation un mot d'où Perruchon faisait jaillir le calembour. Nous soupçonnons notre ami de l'île de Rubens d'avoir organisé cette petite représentation.

Ainsi qu'un héros tragique,
Il avait jugé prudent
D'amener un confident
Qui lui donnât la réplique.

Malheureusement, tous ces calembours, qui paraissaient si comiques à leur auteur et à son comparse, étaient du genre dit approximatif, et nos voisins campagnards, qui en étaient encore au calembour exact, écoutaient sérieusement ces billevesées modernes et se disaient que la littérature française était perdue. Les deux amis virent à temps qu'ils n'étaient pas compris, ils arrêtrèrent le feu roulant de leurs batteries et firent tomber la toile avant la fin de la représentation.

XIII

Nous pensions avoir royalement organisé le service. Nous avions à nos ordres Antoine, Claude, Joseph, M^{me} François et même Élodie; mais tous ces gens-là font plus de bruit que de besogne. Antoine, qui était écuyer tranchant, sciait la viande; Élodie cassait des assiettes; Claude rêvait. Un des convives lui

ayant demandé du pain de ménage, il trouva le moyen de lui dire à l'oreille :

« Vin brusquet et pain brun ou bis
Soutient l'hostel en poids et prix. »

La conversation languissait. La baronne était pensive. Elle semblait chercher des souvenirs dans cette maison bien connue. J'eus un moment d'espoir; Cincinnatus parla de l'ouverture de la chasse. S'il s'était trouvé là un second chasseur, nous étions sauvés; les deux émules auraient raconté à l'envi leurs prouesses, et nous en avions pour toute la durée du repas. Mais, comme dit Claude, pas de feu d'une seule bûche. Cincinnatus était prêt à entrer en lice, et c'est du choc que naît l'étincelle.

Il avait dans sa gibecière
Plus d'une pierre,
Mais l'instrument qui lui manquait,
C'est le briquet.
Cette comparaison vous paraît-elle antique?
Sous un nouvel aspect je vais la présenter :
Ce n'est pas tout d'avoir l'allumette chimique,
Il faut avoir où la froter.

Cincinnatus défait le rival absent. Il s'agitait comme un marteau qui ne trouve pas d'enclume. De guerre lasse, il se tut, et nous retombâmes dans le néant.

Nous subissions en ce moment un grave échec. La fameuse dinde truffée, sur laquelle je comptais entièrement, était détestable. Les truffes de ce pays sont blanches et n'ont aucune saveur. Nos convives semblaient attendre les plats de résistance, et nous savions que ce rôti était notre dernière ressource.

Je regardais Marie qui me regardait. Nos domestiques échangeaient des sourires significatifs, et toutes les fois que la porte

s'ouvrait, les convives, anxieux, se retournaient pour interroger des yeux Élodie, qui apparaissait appuyant sur son corsage rebondi une pile d'assiettes vides.

Tout à coup, au milieu de ce silence solennel, une formidable voix retentit au loin et nous entendîmes distinctement :

« Je suis muletier de Castille,
Vivent ma belle et Fernando! »

C'est Bourguignol! il a remis sa visite d'un jour à cause de l'Assomption. Nous sommes sauvés; mais à quel prix!

XIV

« Que l'on me fasse
Vite une place!
Je vois là-bas
Fumer les plats;
Qu'on m'en apporte
De toute sorte;
Je meurs de faim,
J'ai soif. Du vin!
Un peu de truite;
C'est bien. Ensuite,
Force filet;
Peu de poulet;
Il est trop maigre;
Le vin est aigre.
Coupez-moi donc
De ce dindon,
Avec des tranches
De truffes blanches.
C'est bien. Après,
J'accepterais...
C'est tout? qu'entends-je?
Comme tout change!
Pauvre Gaspard!

Que l'on m'apprête
 Une omelette
 Avec du lard ! »

Presque tous nos convives connaissaient Bourguignol. Son arrivée dérida les visages. Je ne sais comment il faisait pour manger, parler, boire et chanter en même temps. Nous n'étions pas encore au dessert qu'il avait déjà improvisé un couplet.

Dans les diners autrefois
 On était quatre fois trois.
 Je vois que vous étiez treize,
 Et j'en suis bien aise,
 Car aujourd'hui
 Celui
 Que j'aime,
 C'est le quatorzième, ô gué,
 C'est le quatorzième.

Nous nous rappelâmes que, dans une autre circonstance, le méchant petit homme nous avait déjà chanté un couplet sur le même air. Il nous humiliait de toute façon. Il se vengeait ainsi de n'avoir pas été invité à notre malheureux dîner. Mais au moins, en nous poignardant, il amusait notre monde. Jamais il n'avait eu plus de verve. La baronne, Cincinnatus, le notaire et les curés se tordaient sur leurs chaises. Les deux artistes demeuraient sérieux en présence de cette concurrence inattendue. Quant à nous, nous avions le cœur ulcéré et la lèvre souriante.

« On meurt de soif ! » disait à chaque instant l'ami Bourguignol à qui Claude répondait : « Brebis qui bêle perd sa goulée. — Mon ami Claude, reprenait le perceuteur, apportez-moi deux fioles du troisième caveau à gauche. »

XV

Au dessert, l'ami de Perruchon avait voulu profiter d'un moment où Bourguignol s'embourbait dans une crème au chocolat, pour porter un toast. Il avait pris une voix solennelle et commencé ainsi son discours :

« A l'agriculture et aux beaux-arts !

« S'il est ici-bas une profession noble et utile, c'est certainement... »

« Je suis muletier de Castille ! »

cria Bourguignol, et on n'entendit pas plus la suite du discours de Roch que le chant d'un oiseau auprès de la chute du Niagara.

Il nous restait encore six heures à dépenser. Je ne puis dire comment elles s'écoulèrent. Bourguignol épuisa tout son répertoire, et on trouva que, depuis Talma, personne n'avait chanté comme lui. Dans le jardin, il fit des tours de force et d'adresse, grimpa aux arbres, jongla avec des potirons, établit une escarpolette et força le notaire à jouer au cheval fondu.

A huit heures, il engagea tout le monde à rentrer au salon, fit du punch et des expériences de physique amusante, reprit depuis A jusqu'à Z son programme lyrique, et enchantait toute la société à ce point qu'on resta jusqu'à une heure du matin, et que personne, sauf les deux artistes, ne se retira sans aller remercier le petit homme de sa complaisance sans bornes et de son aimable réception. Il accepta tous ces compliments avec une satisfaction modeste.

Quand nous fûmes seuls, Bourguignol poussa un gros soupir

et me dit : « Ah! maintenant nous allons commencer à nous amuser. Soupons! »

Je le laissai faire, et je me réfugiai dans ma chambre. Notre supplice était terminé, mais nous avions essuyé un terrible échec. Nous voulions réformer les usages du pays, et je crains bien que nous ne ressemblions à ce Marseillais établi depuis vingt ans à Constantinople, à qui l'on demandait s'il commençait à entendre la langue du pays, et qui répondait : « Ils ne me comprennent pas encore! »

Acceptons leurs leçons, s'ils repoussent les nôtres;
 Convenons de nos torts et convertissons-nous; *
 Ne cherchons plus, Marie, à corriger les autres.
 Il faut hurler avec les loups.

XVI

Là-bas, dans un taillis d'aunes et d'aubépins,
 Vivent, paraîtrait-il, des tribus de lapins.
 On ne peut estimer quels immenses ravages
 Peuvent être exercés par ces hôtes sauvages,
 Qui vont, toutes les nuits, dans les champs des voisins
 Manger, non les canards, les poules, les raisins,
 Mais le trèfle, les choux, les seigles, les avoines.
 Aussi sont-ils fourrés et gras comme des moines.
 Ils prennent pension dans tous ces restaurants.
 Je dois payer la carte, et j'en ai pour vingt francs.

Oui, ces petits rongeurs m'ont mis dans un mauvais cas.
 Claude m'apprend qu'un paysan a vu ses récoltes compromises
 par *mes* lapins, et que je lui devais une indemnité.

« Comment, ces petits lapins? Ils ont pu faire tant de mal?

— Pigeons en haut, lapins en bas,
 Enfants partout, partout dégâts!

— Mais c'est un animal très doux.

— Oh ! que nenni, Monsieur !

Mauvais lapins, mauvaises gens,
Sont bons à chasser en tout temps.

— Mais alors, Claude, pourquoi ne les chassez-vous pas ?

— Pourquoi ? pourquoi ? Monsieur doit comprendre que si Monsieur n'avait plus de gibier, Monsieur n'aurait plus besoin de garde.

— Et c'est pour cela que... ?

— Il en est des lapins comme des loups :

C'est connu dans le monde entier :
Plus de loup, plus de louvetier.

— Enfin que demande ce monsieur ?

— Trois cents francs.

— Trois cents francs pour la carte des lapins ?

— Monsieur ne peut pas imaginer comme ça mange.

— Envoyez-le promener.

— M'est avis qu'il transigerait à cent cinquante francs.

— Non ! non ! qu'il aille au diable !

— Il ira au juge de paix.

— Eh bien, soit ! »

Claude s'éloigna, réfléchit et revint.

« Je crois que, si Monsieur lui offrait vingt francs de bon cœur, il serait bien content.

— Qu'à cela ne tienne, les voici. »

J'avais, par aventure, un louis sur moi, et je me dis que s'il me prenait quelque jour la fantaisie de tirer le lapin j'aurais là une réserve toute prête.

« Mon cher Claude, dites-moi le nom du paysan indemnisé.

— Thomassin,
— Quoi! mon rival! Il se venge.

— Propriétaire,
Soigne ta terre;
Garde ton bien;
Chacun le sien.

— Mais, mon cher Claude, où sont donc les terres de Thomassin?

— Les vagabonds, Monsieur, ressemblent aux apôtres;
Quand ils n'ont pas de bien, ils ont celui des autres.

— Parfait, parfait! »

Si l'oncle Gaspard, en faisant de Claude un garde-chasse, voulait lui donner une sinécure, il y avait parfaitement réussi.

XVII

Nous flairons un petit roman dans notre voisinage. C'est Marie qui a trouvé la piste, et je la suis.

Par un cheval fougueux l'amazone emportée
Sur le roc du chemin allait être jetée.
Un jeune homme s'élançait; il est jeune, il est beau;
Il saisit l'imprudente et la remet en selle,
Et la naïve pastourelle
Épouse le robuste et galant jeune homme.

Voilà comment se font les connaissances dans les opéras. Dans la vie, rien de pareil. J'ai vu des chevaux emportés; mais ces beaux jeunes hommes, postés là par le hasard pour les arrêter, sont généralement, à la campagne, de braves paysans et à Paris des sergents de ville. N'attendez donc pas une de ces

passions extravagantes qui sortent de l'imagination malade des romanciers. Il s'agit tout simplement de Jules Raymond et d'Alice. Depuis quelque temps, Marie avait cru remarquer que les yeux de Jules allaient souvent chercher le regard d'Alice, et que le regard d'Alice se baissait toujours devant les yeux de Jules. Moi, je n'y avais rien vu. Mais il faut bien que je me rende. Nous avons été initiés en même temps à deux confidences, à cette différence près que Marie a surpris l'une et que j'ai subi l'autre.

La baronne et sa fille nous faisaient une visite; Jules arriva un moment après. Nous nous promenions tous ensemble dans le clos. Au détour d'une allée, je me trouvai seul avec Jules. Il prit un air mystérieux et m'entraîna vers le petit bois. Ce qu'il dit une heure durant, je ne me le rappelle guère. Mais je sais qu'il conjugua le verbe aimer, et, soit qu'il y mît ce feu qui naît d'une passion vraie, soit qu'il y ait dans ce mot seul une éloquence irrésistible pour ceux mêmes qui en ont abusé, je me laissai aller, et le soir je me trouvai converti à son culte et prêt à tout tenter pour le servir.

Au nom d'Alice tant chérie
Il ajoutait un autre nom ;
Je ne pouvais plus dire non ;
Il me parlait de toi, Marie.

XVIII

Le soir venu et les visiteurs partis, je me demandai comment je ferais part à ma femme de la confidence qui m'avait été faite. Non seulement elle savait mieux que moi tout ce que Jules m'avait dit, mais elle avait pu, en présence de la baronne, sans dire un mot qui effleurât la susceptibilité maternelle, pénétrer le

doux secret d'Alice, en obtenir l'aveu, et promettre à sa jeune amie l'appui de son autorité et de son expérience. Je demandai à Marie comment elle avait pu, sans parler, apprendre et dire tant de choses. Elle me répondit en souriant :

« Faibles hommes, on vous conseille
De ne pas lutter avec nous ;
Là-dessus nous vous battons tous ;
C'est affaire d'yeux et d'oreille. »

Je ne sais si cette boutade me rendit soucieux ; mais Marie parut le croire puisqu'elle ajouta : « Supposons un instant que tu sois Jules et que je sois Alice... comprends-tu ? » J'embrassai Marie et mon parti fut pris. Répondons autour de nous le bonheur qui nous est échu, et, parvenus au port, tendons la corde aux navires qui nous saluent et nous appellent. Ainsi c'est convenu ; nous serons les champions de nos jeunes amoureux. Nous voici mêlés à une intrigue champêtre qui sera un service rendu et (le dirai-je ?) une occupation trouvée. Mais que pensera maître Navré ?

XIX

Il ne faut pas cependant que nos passe-temps amoureux nous détournent de nos travaux rustiques. Nous avons décidé depuis longtemps que nous ferions nous-mêmes la récolte des pommes de terre de notre clos. Nous prévenons nos gens la veille. M^{me} François nous fait observer qu'elle a ordonné la lessive pour le même jour. La lessive, voilà une de ces occupations dont nous ne soupçonnions pas l'importance. Que faire ? Faut-il céder ? céder toujours ? Nous avons encore une velléité d'indépendance. On négligera la lessive pour un jour.

On se met à l'œuvre dès le matin. Le jardinier et Joseph retournent la terre et remplissent les boisseaux, que Claude soulève sur ses épaules, en disant :

« Vin à la saveur,
Pain à la couleur,
Homme à la vigueur. »

Et il dépose le fruit précieux dans le tombereau attelé de la Mignon, que je dirige moi-même vers la cour. M^{me} François, Élodie et Glycère reçoivent la provision et l'entassent en lieu sûr. Antoine est absent, Benoîte regarde. Quant à Marie, elle est assise sous un pommier, près du champ récolté, et elle compte les boisseaux que Claude apporte dans la voiture ; mais

Je donne un conseil obligeant
Aux personnes intéressées ;
Lorsque les poches sont percées,
Il n'y faut pas mettre d'argent.

Marie, dans un esprit d'ordre que je ne puis trop louer, mettait une marque dans sa poche à chaque boisseau qui passait devant elle. Quand elle voulut compter ses richesses, elle reconnut qu'elle les avait semées sur la route, car il ne restait dans sa poche que trois ou quatre pierres.

Des pierres? C'est à n'y pas croire,
Et tout le monde trouvera
Que nous renouvelons l'histoire
De Deucalion et Pyrrha.

Sauf, bien entendu, le résultat.

Nous n'avons pu savoir le nombre des boisseaux récoltés ; mais nous devons croire que la récolte fut abondante, puisque

toute la journée n'y put suffire. Il fallut se remettre au travail le lendemain, et, le troisième jour, M^{me} François nous déclara que le linge, qu'elle avait forcément abandonné dans la cendre, était complètement brûlé.

XX

Nous voyons qu'il faudra toujours
Laisser chacun à son affaire.
Renonçons aux pommes de terre
Et revenons à nos amours.

Nous avons fait auprès de la baronne une démarche que nous pensions bien combinée. En écoutant nos propositions, elle devint pourpre comme en un jour de gala; puis elle prit un air digne et une voix concentrée pour nous faire remarquer, d'une part, qu'elle est beaucoup plus riche que Raymond-sans-frais, de l'autre, qu'Alice est de naissance noble et fille unique, tandis que notre monsieur Jules, qui n'a pas le moindre titre, possède, en revanche, un nombre incalculable de petits frères et de petites sœurs, sans compter les espérances. Elle a répondu aux sentiments par des chiffres. La bonne dame ne veut pas se souvenir de sa jeunesse.

Nous n'osâmes pas lui parler de l'oncle Gaspard, et nous nous retirâmes tout confus comme des ambassadeurs qui ont reçu leurs passeports.

Le lendemain, la baronne revint nous voir sans Alice. Elle nous fit mille protestations d'amitié et mit des larmes dans sa voix. Mais du mariage, pas un mot. Elle nous fit comprendre qu'elle avait besoin de nous, que dans quelques mois tous ses

voisins partiraient pour la ville et que notre société lui deviendrait indispensable.

XXI

Le dommage causé par l'incendie de juin a été réparé : j'entends réparé par moi, car la compagnie qui avait assuré la maison de l'oncle Gaspard a soulevé quelques difficultés sur l'origine de ce désastre. On m'a accusé d'avoir mis volontairement le feu à ma maison. On voulait ouvrir une enquête à ce sujet. J'ai coupé court à tous les propos en renonçant au bénéfice de l'assurance. J'en serai quitte pour mes foins perdus et pour une note de charpentier et de couvreur.

Que disais-je lors de mon élection au conseil municipal ? L'appétit m'est venu ; j'ai été nommé maire de Beaulieu, et j'ai accepté cet honneur.

SEPTEMBRE

Septembre, printemps de l'automne,
Tu suis l'été dans son décours,
Tempérant l'ardeur monotone
Des nuits courtes et des longs jours.

Comme un flambeau près de s'éteindre,
Tu colores en les touchant
Les fruits que tu te plais à peindre
D'un reflet de soleil couchant.

La grappe couverte de brume
Sent monter, ainsi qu'un sang pur,
Une sève dont l'amertume
Se change en miel dans le grain mûr.

Il en est des saisons comme des jours et comme de la vie : il y a entre le midi et le crépuscule, entre les éblouissements de la jeunesse et la gravité de l'âge mûr, l'heure limpide et sereine où l'on voit les deux versants du coteau. C'est alors que le regard suit les lignes plus nettes, embrasse les contours et apprécie les distances. C'est alors que l'esprit, maître de soi, sonde les profondeurs, mesure les sommets, comprend les ensembles et emprunte à l'ordre universel sa grandeur et sa clarté.

Si parfois notre désœuvrement allonge pour nous les heures de la journée, nous retrouvons toujours, à ce moment fugitif, à ce premier adieu du soleil, nos admirations naïves et nos surprises

des premiers temps. Alors, nous suivons l'allée accoutumée ; nous voyons à gauche les belles-de-jour se fermer, tandis que les belles-de-nuit s'entr'ouvrent à droite ; les papillons s'endorment, et les phalènes se réveillent. Tout se succède ; la nature n'a pas de sommeil. L'insecte qui sent sa fin prochaine confie ses œufs à l'arbre prédestiné. Et nous-mêmes devons-nous mourir tout entiers ? — Non, Marie m'a fait un aveu mêlé de pudeur et d'orgueil. Nous devons laisser sur la terre quelqu'un qui se souviendra de nous.

II

Raymond-Cincinnatus est venu m'éveiller un matin avant le jour. « Vous avez, me dit-il, en vertu de vos pouvoirs municipaux, annoncé l'ouverture de la chasse ; pourquoi ne chasseriez-vous pas ? » Je le regardai quelque temps avant de le comprendre ; puis je me dis : « Au fait, pourquoi ne chasserais-je pas ? Voilà une occupation toute trouvée. »

J'appelai Claude en lui demandant s'il pouvait me trouver quelque part un fusil quelconque. Il me conduisit au grenier, dans un arsenal à moi inconnu, où je trouvai une grande quantité d'armes rouillées. Il tira de là un fusil à pierre qu'il examina de la crosse au canon et qu'il me donna en disant :

« A bon laboureur, bon outil ;
A jeune chasseur, vieux fusil. »

Je m'octroyai un port d'armes dont je déposai le prix entre mes propres mains, et je partis avec Cincinnatus.

« J'aime la chasse, me dit-il ;
C'est une image de la guerre.

L'homme qui brave le péril
 Marche libre et fort sur la terre ;
 Il tient dans sa main un fusil...
 — A piston, mais non pas à pierre. »

Nous nous mîmes à marcher dans les champs moissonnés. Cincinnatus me raconta ses campagnes, les épreuves subies, les dangers courus. Ses instincts guerriers ne pouvaient plus se traduire que par les combats innocents qu'il livrait aux soldats de plomb ou aux bêtes des forêts. Il m'entretint des sangliers et des loups qu'il avait abattus ou que nous allions abattre. Nous marchâmes ainsi toute la journée, nous prîmes chez de vrais paysans un trop frugal repas, et quand, le soir, harassés de fatigue, nous rentrâmes chez nous, je n'avais pas déchargé mon fusil, et mon heureux collègue avait démonté une alouette.

III

Je me dis en rentrant : « Je renonce à la chasse :
 C'est un plaisir brutal, fatigant, inhumain ;
 Qu'on ne m'en parle plus ! » C'est bien ; la nuit se passe ;
 J'y retourne le lendemain.

Il y a des ennuis attractifs. La chasse et la pêche sont de cette nature. Les déceptions se renouvellent sans lasser notre persévérance. Je me dis que Cincinnatus m'avait mal dirigé, qu'il avait de mauvais chiens, que le hasard me servirait peut-être mieux aujourd'hui, et j'appelai Claude pour le consulter là-dessus. Quand je lui demandai si je pourrais trouver dans le pays quelques pièces de gibier, il me répondit : « Ah ! Monsieur, si le ciel tombait, il y aurait bien des alouettes prises. » Je me contentai de cette réponse, dont je ne voulus pas approfondir le sens, et je le priai

de détacher Belle. « C'est juste, me dit-il, la pauvre bête est maintenant plus de garde que d'arrêt ; mais il n'est chasse que de vieux chiens. » Comme nous sortions, il ajouta : « Où allons-nous ? »

Ne sois pas en peine
De tout à la fois ;
La perdrix en plaine,
La bécasse au bois.

— Mon ami Claude, lui répondis-je, si vous pouviez seulement me faire tirer une ou deux cailles, je m'estimerais le chasseur le plus heureux du département. »

Tout à coup je me ravisai :

« Mais ces lapins si nombreux qui saccageaient les récoltes de Thomassin ? Ne pourrions-nous pas en tirer quelques-uns ? »

— Oh ! non, Monsieur, il y a longtemps que Thomassin les a tués et mangés.

— Et n'a-t-il pas demandé une indemnité pour m'avoir débarrassé de mes parasites ? »

Cette fois, Claude n'eut pas la riposte ; il rougit légèrement et se tut.

Nous étions partis en guerre et remplis de bonnes dispositions. Nous marchâmes bien longtemps, nous allâmes bien loin. Belle, ivre de joie, battait les buissons, courait devant nous, revenait et semblait tenir à nous prouver qu'elle n'avait pas oublié son ancien métier. Nous passâmes près de la rivière. Le peintre Perruchon était assis à sa place ordinaire. Il me fit signe de ne pas l'interrompre, parce que sa ligne était agitée. Nous traversâmes des plaines et des monts. Il vint cependant un moment où Belle resta immobile, tenant une patte en l'air. « Un arrêt ! » me dit Claude. Nous nous avançâmes lentement, doucement, et tout à coup je vis s'envoler de terre un oiseau qui me parut énorme.

Je ne perdis pas mon sang-froid. J'ajustai le monstre. Je le tenais au bout de mon fusil; le coup partit; l'oiseau continua de voler. Deux secondes après, j'entendis un autre coup de feu et je vis la pauvre bête tomber en roulant sur elle-même. « J'aime mieux, dit Claude, être l'aiguillon que le bœuf et le fusil que le gibier. — Quel est donc ce gros oiseau? — Une caille, Monsieur. »

La journée était avancée; nous nous dirigeâmes vers le logis. La nuit nous surprit en route; nous pûmes juger en revenant de la course immense que nous avons faite, et je rentrai tout fier du gibier que je n'avais pas tué.

Peut-être est-ce la faute de mon fusil?

IV

« Je ne dis rien, je suis discret.
— Allez, vous me la donnez belle!
Vous croyez tenir un secret?
Vous vous nommez Polichinelle. »

Comment se fait-il qu'un événement qui s'est accompli, il y a huit jours, entre cinq personnes intéressées à le tenir caché, soit devenu la fable de tout le pays? Qui peut avoir dit que Jules Raymond a demandé la main d'Alice de Maubertrand? Ce n'est pas la baronne, ce n'est pas Alice, ce n'est pas Jules, ce n'est pas nous, ce n'est personne. Et pourtant on en parle à Cressieu, à Beaulieu et autres lieux. On en parle dans les rues, au cabaret, à la cuisine, à l'église, dans les champs et sur les toits. Il semble que la nouvelle ait été annoncée à son de trompe. Jamais, depuis les élections municipales, affaire plus importante n'a occupé l'attention du public. Les jeunes gens s'aiment, les jeunes gens ne s'aiment pas. La baronne a eu raison, la baronne a eu tort. Deux

camps sont en présence; nous avons les Guelfes et les Gibelins, les Whigs-Raymond et les Tories-Maubertrand. Il n'y a pas d'indifférents. On est exalté, tiède ou flottant; on prodigue ou on ménage son influence; mais personne ne désertera le champ de bataille. Nous avons pour nous les deux familles Raymond, Alice, le juge de paix, le jeune médecin Chavasson. Contre : la baronne, le notaire, le docteur Malassis, M. La Bannière. Si M^{me} Rady est notre alliée, Chavanoz devient notre adversaire. Si Balme-le-vent nous soutient, Balme-la-bise nous attaque. Les forces sont à peu près égales. Les deux curés restent indécis; chaque parti recherche leur alliance.

Ainsi se tenait prudemment,
 Durant la guerre de Crimée,
 L'Autriche neutre, mais armée,
 En attendant l'événement.

Chacun espère amener à son drapeau les deux curés autrichiens, et ils seront d'un fier appoint à qui saura les embaucher.
 Voilà ce qui se passait tandis que j'étais naïvement à la chasse.

V

Clio, Clio, laisse-moi lire
 Les faits imprévus que ta main
 Dans le bronze pur vient d'écrire
 Au feuillet ouvert de demain.
 Dis-moi si les palais de Troie
 Vont bientôt devenir la proie
 Des Grecs courbés sous leurs longs traits,
 Et si la Troyenne baronne
 Verra planter sur sa couronne
 L'écusson des Raymond-sans-frais.

Notre maison est devenue un club. On y entre, on en sort

vingt fois par jour. On a su que la baronne était venue nous voir après avoir rejeté nos propositions. Cette démarche prouve assez son repentir. On nous signale de temps en temps un nouvel allié, quelquefois un déserteur. On parle de lettres anonymes remplies des plus atroces calomnies contre Jules Raymond. Le jeune docteur de Cressieu n'hésite pas à les attribuer à son confrère Malassis, tandis que le notaire de la même ville, qui se connaît en écriture, est certain d'avoir reconnu la main déguisée de maître Navré. Il convient d'ajouter à cela que personne n'a vu ces lettres.

Nous sommes bien obligés de prendre un très vif intérêt à toutes ces machinations. Notre maison est le quartier général. Nous sommes, sans le vouloir, les chefs de l'entreprise, et nous aurions l'air de trahir nos soldats si nous y mettions moins d'ardeur que les autres. Les curés sont toujours indécis. On les a tâtés dans tous les sens : l'un répond cloche, et l'autre église.

Il faut pourtant qu'ils prennent un parti, et quand tous les intérêts du pays sont en jeu...

Un soir, nous nous sommes regardés sérieusement, Marie et moi, si sérieusement, que nous nous sommes mis à rire tous les deux. Où en sommes-nous arrivés ! Et quelle différence y a-t-il entre nos voisins et nous ?

Nous vivons dans la même tonne ;
Nous nous sommes plongés comme eux
Dans l'indigo... Qui donc s'étonne
Que nous soyons devenus bleus ?

VI

Le curé est venu nous voir. Tout le pays est en émoi. Nos alliés accourent de toutes parts.

« On l'a vu sortir de chez vous ;
N'en doutons plus, il est des nôtres.
— D'accord, il est venu chez nous ;
Mais il venait de chez les autres. »

En effet, notre pauvre curé est bien embarrassé ; il ne veut se brouiller ni avec les États-Unis d'où il tire son coton, ni avec l'Angleterre qui lui fournit ses tissus. Il s'est expliqué sur ce point avec une bonne foi qui confine à la naïveté. « Je sais, m'a-t-il dit, qu'il y a de grandes discordes autour de nous. Pourquoi y prendrais-je part ? Le devoir du pasteur n'est-il pas de rappeler la paix dans son troupeau ? Je n'ai point à me prononcer quand des intérêts purement humains sont en jeu. Je ne puis entrer dans les inimitiés qui grondent autour de moi. J'ai été voir la baronne, je n'ai pris aucun engagement avec elle ; je viens vous voir, et je prétends conserver toute ma liberté. D'ailleurs, l'intérêt qui me pousse est d'un ordre plus élevé. Il s'agit de mon église. » Ici la voix grave du bon pasteur perdit beaucoup de sa solennité. « Vous n'ignorez pas, reprit-il (et, en effet, nous ne pouvions l'ignorer), que, grâce à vous et aux autres fidèles de la paroisse, j'ai pu démolir mon église, qui tombait en ruines, et en fonder une autre plus digne de Dieu et des hommes. Vous en avez vu les plans, et vous les avez approuvés. Vous ne devineriez jamais ce qui est arrivé. L'argent nous manque, mon bon Monsieur.

Nos prévisions ont été dépassées. *Errare humanum est*. Je ne viens pas encore faire un appel à votre bourse. Plus tard, dans quelques mois, s'il le faut absolument, je n'hésiterai pas à frapper à la porte de tous mes fidèles. Vous devez donc comprendre que je choisirais mal mon moment si j'allais me faire des ennemis dans les familles également honorables dont je pourrai bientôt avoir besoin.

— Je comprends, Monsieur le curé ;
 Chacun prêche pour son église ;
 Ce n'est pas saint François d'Assise
 Qui bâtera pour saint André ;
 Que voulez-vous que je vous dise ?
 Je comprends, Monsieur le curé. »

En me quittant, il me dit que son église aura trois nefs.
 Décidément, les curés seront neutres ; le combat se livrera sans eux.

VII

Et pourtant, quand on rentre au sein de la nature,
 L'âme y retrouve encor sa vieille nourriture.
 Nos petits cris humains n'ont pu décourager
 Le froment du sillon ni les fruits du verger.
 Nous tranchons les coteaux, nous comblons les vallées ;
 La terre relira ses veines mutilées ;
 Nous plantons des jardins alignés au cordeau ;
 La mousse et le gazon y jettent leur manteau.
 Nous bâtissons des murs au versant des collines ;
 Le lierre dans cent ans en fera des ruines.
 Nos efforts pour le mal n'ont pas tué le bien ;
 Les hommes ont beau faire, ils ne gâteront rien.

Il y a plusieurs jours que nous ne sommes sortis, et nous nous

retrempions à la vue de la verdure et des fleurs. Les émanations fétides de la société qui nous entoure se dissipent, et nous séchons nos habits au soleil. Heureux François ! Tandis que nous sommes embrouillés dans les nœuds d'une intrigue bourgeoise, il regarde d'un œil serein les balsamines et les verveines qu'il a arrosées ; il voit le poirier qu'il a planté de ses mains pencher sous le poids de ses fruits, la vigne taillée et bêchée par lui étaler au soleil ses grappes bleuisantes. Et il peut se dire : « Voilà mon ouvrage. » Je crois même qu'il se dit : « Tout cela est à moi. »

Nous franchissons les murs du clos. Nous avons besoin du grand air ; nous allons voir Balmore, ô regret ! Nous rencontrons en route Cincinnatus qui ne tue rien, mais qui a fait la veille une chasse merveilleuse. Nous devons au moins deux visites à la baronne. Nous lui en faisons une. Accueil empressé et bienveillant comme toujours ; silence obstiné touchant le mariage.

En sortant du château, Marie me dit : « Laisse faire Alice. »

Nous rentrons au soleil couchant. Nous avons aperçu de loin maître Navré qui a fait un détour pour ne pas nous saluer.

VIII

La division est au camp ennemi. Maître Navré travaillait pour lui. Il a demandé la main d'Alice. C'est le docteur Malassis qui s'est chargé de l'ambassade. Mais il a été bien reçu à la demilune.

« Vous croyez que pour gendre
Nous allons prendre
Ce petit lourd,
Qui n'est pas gentilhomme
Et qui se nomme

Navré tout court ?
La chose est assez claire,
Ce monsieur flaire
Le million.
Voulez-vous bien vous taire,
Petit notaire,
Tabellion ! »

Cet échec rompt l'équilibre qui s'était maintenu jusqu'ici entre les deux armées. Le notaire reste notre ennemi ; mais il cesse d'être l'ami de la baronne. Le docteur Malassis, qui s'est chargé des intérêts de maître Navré, ne pardonnera pas sans doute à la noble dame l'accueil qu'ont reçu ses propositions. Le vide se fait dans le camp rival. Nous restons unis, et nous avons Alice avec nous.

Il court déjà dans le pays une complainte sur la mésaventure de maître Navré. Elle doit être de Bourguignol.

IX

Tous ces soins, tous ces embarras ne nous ont pas complètement détournés du but que nous poursuivons depuis si longtemps. Nous sommes à la veille de posséder ce désiré, ce fugitif piano.

Nous le tenons enfin, cet argent tant promis !
Grain par grain et pièce par pièce,
Nous avons entassé l'épargne des fourmis ;
Nous avons huit cents francs en caisse.

Le curé nous a bien annoncé qu'il pourrait faire une brèche à nos économies ; mais tant pis pour son église, nous brûlons nos vaisseaux. Huit cents francs ! quelle fortune ! nous aurons un

piano droit. Où le placerons-nous? Dans le grand salon? On n'y entre jamais. Dans le salon des portraits? Il est triste et humide. Dans notre chambre, peut-être? Commençons par l'avoir, et nous saurons toujours où le placer.

Depuis plusieurs jours, François est prévenu que nous aurons besoin de la Mignon pour le 15 de grand matin. Il faut que nous allions au chef-lieu de canton chercher la patache qui nous conduira à la diligence. Huit jours d'avance nous faisons tous nos préparatifs de départ. Marie doit venir avec moi. Qui donc pourrait choisir son piano? Elle va quitter le chapeau de paille et la robe de toile pour redevenir citadine.

« Que veut dire?... Je suis transié ;
Cette robe... voyez un peu
Comme la taille est rétrécie !
Non... j'oubliais... merci, mon Dieu ! »

On peut, à la rigueur, aller à la ville avec une robe d'indienne. Le chapeau honore la toilette comme le pavillon couvre la marchandise.

« Hein? qu'est-ce encore? vous me dites
Que mes rubans sont en lambeaux?
Voyez-vous ces petites mites
Qui mangent les petits chapeaux ! »

Pas de robe et pas de coiffure ; il faut bien que Marie renonce au voyage. Je partirai seul. Ce sera notre première séparation ; elle ne sera pas pénible, puisque Jason est certain de rapporter la toison d'or.

C'en est fait, je vais à la ville ;
Adieu ma maison, mes amours ;
Je pars sérieux et tranquille
Pour un voyage de long cours,

Dont on parle dans la contrée,
Et dont on fixe la durée
A trois grands jours!

Le matin fatal est arrivé. Tout est en mouvement dans la maison. La Mignon est attelée. Mes bagages, mes provisions de route, sont déposés dans le char à bancs, auprès du sac précieux qui renferme les huit cents francs. J'embrasse ma bonne Marie. Tous nos gens entourent l'équipage, heureux comme des valets qui voient partir leur maître. Antoine fait claquer son fouet. La Mignon s'élance sous le portail et...

X

« Qui vient ici nous accrocher ?
Quel est ce stupide cocher
Digne de manger de l'avoine ?
Ah ! ah ! c'est vous ? Bonjour, Antoine,
Reculer votre camion.
— Bonjour, mon jeune amphitryon ;
Je vous présente ma famille,
Bourguignol époux, femme et fille. »

C'était plutôt la famille Méduse. Je me hâtai de les saluer, et je remontai dans ma voiture, bien décidé à leur faire une impolitesse. « Où allez-vous ? me dit l'insupportable petit homme. — A Lyon. — Qu'allez-vous faire à Lyon ? — Acheter un piano. — Vous avez donc de l'argent ? — Sans doute. — Eh bien, écoutez-moi un moment : je vais vous épargner ce voyage. »

Il m'offrit la main pour me faire descendre de voiture. Je résistai de toutes mes forces. Mais il se mit sur le marchepied, m'enleva comme une plume, et me déposa par terre. J'étais furieux ! Il me prit par le bras, me ramena dans la cour, me pré-

senta comme son meilleur ami à M^{me} Bourguignol et à M^{lle} Stella, et me cria dans l'oreille : « Eh! eh! cousin, nous ne payons pas souvent nos contributions. Il faut pourtant bien que l'État vive de quelque chose. Les gouvernements sont comme les hommes ; ils ont un estomac, d'aucuns disent même un estomac d'autruche. Eh! eh! parlons sérieusement. Depuis quatre mois, j'ai payé vos impositions. C'est un petit service qu'on rend à un ami et dont je ne cherche pas à me prévaloir ; mais vous me devez deux cent quarante francs. Je ne veux pas entendre parler des intérêts. Si maintenant vous voulez me payer, non pas l'année entière, mais seulement six mois d'avance, comme faisait l'oncle Gaspard, vous aurez à me compter, juste comme de l'or, six cents francs, dont quittance. »

J'étais anéanti. Nous fîmes entrer dans le salon des portraits la famille Bourguignol qui y méritait bien une place, et je fis dire à Antoine qu'il eût à dételer la Mignon.

XI

« Messieurs, c'est à Cour, à Cour,
A Cour, à Courlaroze... »

Joseph ouvrit la porte pour nous annoncer que Madame était servie. Bourguignol, qui était à jeun, avait fait avancer l'heure de notre dîner. On pouvait croire que le petit homme, pareil aux soldats fanfarons dont l'éloquence est déconcertée par la présence d'un caporal, mettrait, devant sa femme et sa fille, une sourdine à sa grosse et bruyante gaieté. Non. Il fut aussi impétueux que jamais. Nous n'étions pas arrivés au dessert qu'il murmurait en mangeant :

« Messieurs, c'est à Cour, à Cour,
A Cour, à Courlaroze... »

Nous avons dressé l'oreille au nom de Courlaroze. « Que chantez-vous là, monsieur Bourguignol? — Madame, c'est une chanson qui court le pays depuis tantôt un mois. » Nous crûmes que c'était la complainte dirigée contre maître Navré à l'occasion de son échec, et nous eûmes la cruauté de la demander tout entière.

« Messieurs, c'est à Cour, à Cour,
A Cour, à Courlaroze,
Que la faim accourt, accourt,
Plus que toute autre chose.
En entrant, on en souffrait,
A Cour, à Courlaroze;
En sortant, on en mourait,
De Cour, de Courlaroze. »

Nous étions cruellement châtiés de notre curiosité. L'implacable chanteur nous rappelait ainsi que nous ne l'avions pas invité à notre fête du mois dernier, et nous prouvait que la leçon que nous avions voulu donner à nos voisins avait tourné contre nous. Après la chanson, tout le monde, excepté Bourguignol, était évidemment gêné. Chacun regardait le fond de son assiette. Nous entendîmes dans la cuisine un éclat de rire bientôt comprimé.

« Il y a un second couplet », dit Bourguignol.

Je reçus sous la table un violent coup de pied. C'était M^{me} Bourguignol qui voulait sans doute tempérer la verve railleuse de son époux. Son pied s'était trompé de jambe. Il fallut bien subir le second couplet :

« Messieurs, c'est à Cour, à Cour,
A Cour, à Courlaroze,
Que la soif accourt, accourt,
Plus que toute autre chose.
En entrant, on en souffrait,

A Cour, à Courlaroze ;
 En sortant, on en mourait,
 De Cour, de Courlaroze. »

Il est clair que notre dîner du 16 août a été vivement critiqué. On s'est moqué de nous. Bourguignol insinue même que plusieurs de nos convives ont été souper au cabaret en sortant de chez nous.

XII

Pour peindre M^{me} Bourguignol, je n'ai que deux mots à dire : « Longue et sèche ». Vous connaissez son mari ; jugez du couple. Au reste,

C'est une excellente dame
 Que les malins d'ici-bas
 Ne tromperont pas
 D'un fil ni d'un gramme ;
 Un pur type dauphinois,
 Distinguant son de farine,
 Sachant la cuisine
 Sur le bout des doigts,
 Faisant la pâtisserie,
 Fabriquant col ou sachet
 En point de crochet
 Ou de broderie ;
 Et, qui plus est, possédant
 Des recettes souveraines
 Contre les migraines
 Et les maux de dent.

Quant à M^{lle} Bourguignol,

C'est une timide vierge
 Qui marche le front baissé,

Le nez retroussé,
 Droite comme un cierge ;
 Tenant un juste milieu,
 Grâce à sa taille vulgaire,
 Entre père et mère,
 Entre boule et pieu ;
 Ayant une grande bouche,
 Un regard mal assuré,
 Parfois égaré...
 Je n'ai pas dit louche.
 Au reste, rose de teint
 Et replète de corsage,
 Beauté de passage,
 Fraîcheur de matin.

Voilà pour Marie une société bien nouvelle et bien inattendue. Je me préparais à être indigné ; mais M^{me} Bourguignol est une femme de bon sens qui a su prendre son rôle par le bon côté. Elle se croyait, d'après son mari, invitée depuis longtemps chez nous. Elle a reconnu bien vite son erreur, et elle se rend utile pour n'être pas importune. Elle enseigne à Marie une foule de secrets de ménage. Elle soigne et raccommode notre linge si gravement compromis par la fameuse lessive. Elle montre comment des objets jetés au rebut depuis longtemps peuvent encore servir, grâce à une adroite coupure ou à un point intelligent. Jusqu'ici, nous n'avions compris que l'économie ; nous apprenons ce que c'est que l'ordre. Elle fait cueillir des poires et nous organise un fruitier. Nous mangeons, depuis qu'elle est chez nous, les meilleurs légumes et les plus beaux fruits du clos. Enfin Marie apprend par ses soins plusieurs ouvrages d'aiguille ; elle commence à faire avec succès des roses et des dahlias en papier de couleur.

XIII

« C'est aujourd'hui la Saint-Lambert :
Qui quitte sa place la perd, »

me dit Claude en me voyant partir pour la chasse accompagné de Bourguignol. Je me suis dévoué; notre hôte ne fera qu'une victime. Nous battons les champs voisins, cherchant ce fantastique gibier qu'on aurait trouvé la veille, qu'on trouvera sans doute le lendemain, mais qui n'accepte jamais pour se montrer le jour que le chasseur a choisi pour le voir.

« Si nous allions au marais ? me dit Bourguignol.

— Allons au marais. »

Il s'en trouve un tout près de la maison. Nous en fîmes le tour sans résultat. Belle, qui a des pieds d'hermine, craignit de se mouiller et ne troubla en aucune façon le repos des canards et des bécassines qui doivent foisonner au milieu des trèfles et des roseaux. Bourguignol eut beau se démener, caresser la chienne, la menacer, jeter des pierres dans l'eau; tous ses efforts furent inutiles. Il en prit son parti : « Faites comme moi », me dit-il.

Il retira ses guêtres, releva ses pantalons le plus haut possible, me montra la peau velue de deux jambes musculeuses et s'aventura avec aplomb sur un terrain humide et glissant. Je jugeai prudent de le regarder de loin. Le marais était peu profond, puisque l'eau ne dépassait pas son genou. Je tournais la tête à droite et à gauche pour voir si le mouvement qu'il donnait aux herbes aquatiques ne déciderait pas quelques bécassines à s'enlever. Tout à coup, j'aperçus mon compagnon qui diminuait, diminuait, et finalement disparaissait comme dans une trappe.

Plus de Bourguignol. Je l'appelai à grands cris comme s'il pouvait m'entendre. J'interrogeais mon courage pour savoir si j'irais à son secours ;

Mais sa tête saine et sauve
Reparut à mes regards,
Et je vis un triton chauve
Couronné de nénufars.

Il voulait quitter le reste de ses vêtements pour se sécher au soleil, et j'eus toutes les peines du monde à l'entraîner jusqu'à la maison en courant. M^{me} Bourguignol jeta un grand cri à la vue de ce fleuve échappé, et tomba évanouie comme une carpe pâmée, en voyant un sang généreux sortir du mollet gauche de son époux. Une sangsue avait trouvé la place bonne et s'y était accrochée. Quand le premier émoi fut calmé, Bourguignol s'aperçut qu'il avait oublié son fusil (c'était un des miens) au fond du marais. Il voulait aller le chercher ; mais nous le retînmes de force, et sa femme, qui avait ses moments d'autorité, l'obligea de prendre une infusion de menthe.

XIV

Nous venons de trouver encore
Deux alliés de mince écot :
C'est la république d'Andorre
Et le prince de Monaco.

Il a bien fallu initier la famille Bourguignol aux intrigues qui s'agitent autour de nous. Les visites de Jules Raymond, de son oncle Cincinnatus et de nos autres complices nous y auraient forcés, quand bien même la rumeur publique n'aurait pas ré-

pandu à plusieurs lieues à la ronde le retentissement de nos manœuvres. Nos hôtes nous promettent l'appui de leur influence.

Bourguignol nous quitte presque tous les jours pour aller faire sa recette dans les communes voisines; mais il est en général fidèle à l'heure des repas. La vélocité de ses petites jambes et le secours de la Mignon, qu'il s'adjuge quelquefois pour les courses éloignées, lui permettent de parcourir de longues distances, et le souper ne se trouve jamais prêt que quand il est revenu.

M^{me} Bourguignol continue à régler notre maison. Elle nous fait des conserves de pêches. Depuis qu'elle est chez nous, les œufs sont plus frais, le beurre plus gras. On nous sert à table des melons et des cerneaux. Les pommes de pin qui encombraient les massifs de notre clos sont ramassées et servent au feu de la cuisine. Elle nous rend un autre service : on sait que nous avions quelque velléité de renvoyer Brunet pour le remplacer par Claude. Nous apprenons par elle que maître Claude, qui parle si bien et qui fait de si belles théories, a été précisément le prédécesseur de Brunet. L'oncle Gaspard, qui tenait essentiellement à la pratique et qui ne se contentait pas de maximes et de philosophie, lui avait retiré sa ferme, et, pour ne pas le renvoyer, lui avait donné d'autres fonctions avec le titre de garde-chasse. Ah! maître Claude, maître Claude,

Je vais vous dire votre fait
En prenant deux de vos proverbes :
« Vous avez moins de grains que d'herbes
Et plus de gueule que d'effet. »

XV

Nous avons été tous ensemble faire une grande promenade. Nous avons revu Balmore et l'île de Rubens. Perruchon veut peindre Stella en Diane. Il lui trouve des beautés que nous ne soupçonnions pas. La pauvre fille rougissait et ne savait que répondre. Sa mère a répliqué vivement qu'elle avait chez elle une image de sainte Sophie qui ressemblait beaucoup à sa fille et qu'elle n'avait pas besoin d'autre cadre.

En revenant, nous avons traversé Belmont. Notre curé et son collègue Durand-sans-cloche étaient là, l'un debout parmi les ouvriers, l'autre assis près de sa carriole, sur le tertre accoutumé. M. Martin s'approcha de nous et nous fit remarquer la belle qualité de la pierre qu'il employait. Bourguignol alla frapper sur l'épaule de l'autre curé, s'assit auprès de lui, et, d'un ton moitié grave, moitié plaisant, l'entretint longuement de son église, des réparations qu'exigeait le clocher. Il se fit raconter l'histoire bien connue de la cloche cassée, se plaignit de ce que les fidèles n'étaient plus prévenus de l'heure des offices, s'informa de l'état de santé du sonneur, et ne négligea rien pour raviver la plaie encore saignante du bon curé.

Esprit sceptique et cœur de roche,
Rien ne pourra donc vous toucher !
Si vous ne voulez pas lui donner un clocher,
Donnez-lui du moins une cloche.

Ce pauvre M. Durand s'agitait sur l'herbe, émoustillé qu'il était par les plaisanteries risquées de Bourguignol. Il voyait d'un

côté l'opposition Malassis, son église immuable, son clocher fendu; de l'autre, un heureux collègue qui taillait la pierre et broyait le mortier. Convenez qu'on eût été jaloux à moins. Quand l'infortuné curé fut arrivé au point d'exaltation voulu, Bourguignol, clignant de l'œil, lui dit à l'oreille : « Curé, curé, que diriez-vous d'une cloche qui s'appellerait Alice? »

M. Durand resta les yeux fixes, la bouche béante, et ne répondit pas.

Nous partîmes. Arrivés à quelque distance, nous tournâmes la tête du côté de l'église.

« Adieu, père Durand, cria Bourguignol, oubliez ce que je vous ai dit. C'était pour rire. »

Le curé tout pensif
Réveilla son cheval poussif
Et partit muet dans son coche.
A quoi pensait-il donc?
Alice ding, Alice dong,
Quel joli nom pour une cloche!

XVI

Ce drôle de Bourguignol m'a mis sur les bras une vilaine affaire. Nous étions à la chasse dimanche dernier, nous battions un champ de maïs qui devait nécessairement recéler plusieurs lièvres et quantité de perdreaux. Belle s'arrêta au coin d'une haie, et nous marchâmes lentement, assurés de trouver le lièvre au gîte. Ce lièvre était un énorme paysan que nous venions d'éveiller et qui se mit à jurer, à crier que nous ravagions son champ et que nous le lui payerions bien.

Bourguignol était devant moi, et le paysan trouva à qui parler. Ils se mirent tous deux à s'injurier dans un patois que je ne com-



prends pas et que je ne veux pas apprendre. Des mots on en vint aux gestes. Ce grand diable de villageois leva la main sur le petit Bourguignol.

Je m'approchai pour les séparer, si faire se pouvait, mais je n'en eus pas le temps. En un tour de bras Bourguignol avait saisi son rival aux jambes, l'avait soulevé comme une paille et jeté par-dessus la haie. Nous entendîmes de grands cris, des imprécations auxquelles mon nom était mêlé; nous reçûmes quelques pierres, mais le paysan n'osa pas franchir la haie qui le séparait de nous.

Je fis à Bourguignol des reproches sur sa vivacité. « Que voulez-vous? me dit-il, c'est plus fort que moi. Je voulais être soldat. Ma mère m'en empêcha; elle était fille et femme de contrôleurs; elle ne voyait au monde que les contributions directes. »

Sa mère le voulait, il fallut qu'il cédât.
 Il était né pour la bataille;
 C'est dommage, il eût fait un beau petit soldat :
 Il en avait le goût sans en avoir la taille.

Le plus fâcheux de l'histoire, c'est que ce maudit paysan sait mon nom.

XVII

Vendange! vendange!
 A travers champs et hameaux,
 Un murmure étrange
 Court de coteaux en coteaux :
 Qu'on accoure vite;
 La vigne est en mal d'enfant ;
 Elle vous invite
 A son banquet triomphant.

Sur sa verte frange
Portez hardiment la main.
Vendange ! vendange !
Que restera-t-il demain ?

Bourguignol est parti. Il voulait emmener avec lui sa femme et sa fille. Nous nous sommes jetés à ses genoux pour qu'il nous les laissât quelques jours encore. Marie est si désœuvrée, qu'une société, si peu agréable qu'elle soit, lui est devenue nécessaire. Puis, on le sait, M^{me} Bourguignol nous rend des services signalés. Elle a fait couper et rentrer notre regain, cette fois sans accident. Bien plus, elle en a vendu deux charretées qui nous seront payées le mois prochain. Il est bien juste qu'elle répare la brèche faite à notre fortune par son mari. Le maudit percepteur a emporté, sous prétexte de contributions, la meilleure partie de nos épargnes, et nous allons recommencer à rouler la pierre de notre piano.

M^{me} Bourguignol a dressé ses instructions pour les vendanges. Que serions-nous devenus sans elle ? Nous aurions voulu donner des ordres, vendanger nous-mêmes avec nos gens. Ceux-ci, qui ne demandent qu'à rire de notre inexpérience, nous auraient laissés faire, puis, après la vendange perdue, nous auraient dit que le résultat était facile à prévoir, qu'il fallait faire ceci, éviter cela. Nous nous sommes souvenus à temps de nos foins et de notre linge. M^{me} Bourguignol, que nous avons retenue de force, a engagé les vendangeurs, assigné ses fonctions à chacun de nos domestiques, et surveillé elle-même les travaux du clos et de Balmore.

Vieilles femmes et jeunes filles
Se suspendent au cep vermeil,
Et font miroiter leurs guenilles
Qui cherchent à rire au soleil.
Les grappes tombent en spirales

Dans les paniers, comme des fleurs.
Que de haillons, que de mains sales!
Chantez, chantez, beaux vendangeurs.

Nous ne connaissons les vendanges que par les idylles et les romans. Oh ! que les poètes sont de grands menteurs !

XVIII

Et pourtant, quand on regarde de loin et de haut tout ce mouvement, quand on ne s'arrête pas aux détails et qu'on a pu échapper aussi bien aux platitudes de la réalité qu'aux menteries des descriptions convenues, il y a dans ce travail de la vendange un charme particulier. Ce n'est pas le foin ou le blé qu'on récolte. La senteur du vin porte au cerveau des travailleurs et se traduit par un déploiement d'activité et une explosion de belle humeur qui se communique comme l'ivresse d'un festin.

Le plus mou se fait vaillant,
Tout ce monde rit et braille ;
Claude chante en travaillant ;
Antoine en chantant travaille.

Toutes les places sont désignées comme pour un combat. Tandis que les femmes recueillent les grappes dans un panier, Claude et Joseph versent le contenu des paniers dans des hottes, qu'ils portent sur le tombereau. Antoine les aide à faire le chargement, et, quand la charretée est complète, il adresse à la Mignon quelques paroles qu'elle ne comprend que trop bien, et la précieuse denrée s'achemine vers la maison. Là, sont le jardinier et ses aides, qui ont nettoyé les tonneaux et disposé les cuves, tandis qu'Élodie balayait le sol et essuyait le pressoir. Le

raisin apporté dans les hottes est jeté dans la grande cuve; les grains mûrs et gonflés sont ouverts au premier choc, et le pied lourd du jardinier écrase les grappes serrées qui éclatent et bouillonnent.

Marie et moi, nous allons de la maison à la vigne et de la vigne à la maison. Nous apercevons dans la cour Benoîte, que nous n'avions pas vue depuis plusieurs jours. Sans doute la fumée du vin aura apporté jusque chez elle quelque réminiscence de jeunesse. Son corps plié en deux essaye à se redresser. J'aperçois sa figure. Benoîte sourit et cherche à comprendre.

XIX

Dans le cratère du Vésuve
Autant vaudrait s'aventurer.
Monsieur est tombé dans la cuve,
Comment va-t-on l'en retirer ?

Vous croyez peut-être que je veux parler de Bourguignol, que l'on sait familiarisé avec les incidents burlesques. Point du tout; il s'agit de moi. J'ai voulu me pencher sur la cuve en fermentation, et j'ai été asphyxié. Je n'ai conservé de connaissance que juste ce qu'il en fallait pour entendre un grand éclat de rire. Mais la gaieté de mes gens ne les a pas empêchés de me retirer par les jambes et de me sauver la vie.

M^{me} Bourguignol est une étrange femme. Elle nous fabrique, en mêlant les raisins, du vin rouge ou blanc, à son choix. C'est une question de fermentation. Le vin blanc a été fait tout de suite, dans une petite cuve. Quant à l'autre, on l'a laissé fermenter pendant trois jours. François a lâché la bonde avec solennité. La liqueur rouge s'est précipitée dans les benues en faisant

mousser une écume rose. Tous nos gens emportaient les bennes remplies pour remplir les tonneaux. Pendant une heure le ruisseau de vin n'a pas tari; puis il s'est ralenti, et pendant longtemps il a coulé goutte à goutte. J'ai cru que tout était terminé. Je me trompais. La vigne est plus généreuse. On a tiré de la cuve les grappes presque desséchées, et on les a mises sous le pressoir. Le ruisseau a jailli de nouveau et a fourni une seconde carrière. Ce n'est pas encore tout. Les résidus épuisés de la sorte ont été remis dans la cuve. On va y jeter de l'eau pour faire de la piquette. Est-ce bien tout cette fois? Pas encore. On peut tirer de là « de l'eau-de-vie, dit Antoine. — De l'engrais », répond Claude.

Le vin est en cave. Il fermente encore et rejette ses impuretés dans une mousse blanchâtre. L'année a été abondante; on espère qu'elle sera bonne. Quarante tonneaux bien remplis apporteront la joie dans la maison. Mais la vigne!...

Beaux enfants! que vous en semble?
Qu'ils ont les yeux vifs et doux!
Adoptons-les tous ensemble...
Mais leur mère, y pensez-vous?

XX

M^{me} Bourguignol et sa fille sont parties depuis quelques jours. Elles avaient retardé leur vendange pour surveiller la nôtre. Elles sont parties; quand reviendront-elles? Leur absence fait un vide dans la maison.

Elles nous ont fait promettre que nous irions les voir à Cressieu. Bourguignol tient à nous montrer les ruines de Montlignon, magnifiques, dit-il.

Les jours qui suivent la vendange semblent monotones et tristes. Ils sont imprégnés des premiers parfums de l'automne. Les matins sont brumeux, et une pluie fine et continue tombe d'un ciel étroit et lourd. Des paysans arrachent des feuilles (comme si elles ne devaient pas tomber assez tôt) pour la nourriture d'hiver de leur bétail.

Nous sommes isolés et nous devons ressentir vivement les influences de la température. Il faut pourtant que nous cherchions des occupations.

Ma studieuse Marie
Use ses yeux délicats
Sur un point de broderie
Qu'elle ne finira pas.

Pour moi, je me suis dégoûté des longues courses à travers champs. Mes échecs multipliés m'ont rendu modeste.

Je renonce à la grande chasse;
Je laisse ici mon arsenal.
Mon clos suffit à mon audace,
Et j'y prends mon vol matinal,
Armé de mon fidèle Horace
Et de mon fusil virginal.

A propos d'Horace, je dois dire que je médite une traduction de mon poète favori. J'en ai déjà fait deux vers :

« Heureux celui-là,
Qui loin des affaires... »

Voilà où j'en suis, et je ne sais si j'irai plus loin. Ce n'est pourtant pas le temps qui me manque; mais l'oisiveté engendre la paresse.

Depuis que j'ai su borner mes désirs, j'ai mieux réussi dans mes entreprises. J'ai abattu une certaine quantité de becfigues au repos. Je ne les manque guère ; mais les blessés se cachent, et je les trouve rarement. Marie se met à rire quand je lui raconte mes exploits sans apporter les preuves à l'appui. J'ai fait, après la vendange, la connaissance d'un nouveau gibier.

Je me tapis, chasseur indigne,
Pour tirer, sous les ceps pliés,
Des grives, glaneuses de vigne,
Qui piquent les grains oubliés.

Je crains bien de ne devenir jamais un grand chasseur. Je suis toujours ému de pitié à la vue de mes victimes.

Jules Raymond est venu tout triomphant nous dire que les deux curés prennent décidément parti pour nous dans la grande question qui l'agite et qui nous occupe.

OCTOBRE

I

Allez, travailleuses modèles,
Allez, abeilles et fourmis;
Agitez vos pieds ou vos ailes,
Car les froidures annuelles
Vont revenir au temps promis.
Montez le miel des fleurs suaves
Aux cellules de vos greniers,
Et vous, descendez dans vos caves
Les petites graines épaves
Et les vermisseaux nourriciers.
Sur un arbre à tête chenue,
Hirondelles, rassemblez-vous;
Prenez la route convenue
De cette contrée inconnue
Où vous suez, tandis que nous...

Le jour dans la brume s'abrège;
Préparons le bois pour le feu;
Bientôt le froid, bientôt la neige.
Écoliers, rentrez au collège;
Octobre est de retour; adieu.

Cependant le milieu de la journée est encore brûlant. On sort légèrement vêtu sur la foi du soleil; quelques heures s'écoulent, et l'on rentre grelottant la fièvre.

Hier, à midi, j'étais dans le clos. Je regardais une abeille qui, suivant les prescriptions que je lui donne plus haut, se hâtait de faire ses provisions d'hiver. Elle s'était plongée tout entière dans le calice d'un pétunia et s'y livrait avec délices à un festin prolongé. Je réunis doucement les cinq extrémités des pétales de la fleur, je les serrai avec les doigts, et la pauvre travailleuse se trouva emprisonnée. Elle pouvait continuer son repas et se fixer quelque temps dans sa succulente prison, car s'il n'y a pas plus de fleurs que d'insectes, une fleur de pétunia doit suffire à la consommation d'une abeille. La mienne n'en jugea pas ainsi; elle se mit à bourdonner dans sa geôle tant et si bien que je lui rendis la liberté. Une abeille a donc besoin, pour composer son miel, de voler de fleur en fleur, de prendre à l'une ce qui manque à l'autre, de puiser ici la saveur, là le parfum, et je vois bien qu'une prison, fût-elle de sucre, ne saurait lui convenir.

Que si vous me demandez quelle conclusion je prétends tirer de ce tout petit épisode, je vous répondrai vivement que je n'en veux tirer aucune.

II

Bourguignol a versé dans l'oreille de M. Durand-sans-cloche un mot qui y est resté. Que dis-je? Ce mot a trouvé là un terrain tout disposé; il a germé, pris racine; il fleurit; il va porter ses fruits. Le ciel me préserve de vouloir attaquer en quoi que ce soit la délicatesse de nos vénérables curés! Ils n'ont pas perdu notre estime pour avoir acquis de nouveaux droits à notre amitié. Mais comment voulez-vous qu'un homme, hésitant entre deux partis, n'ayant qu'un pas à faire ou une main à tourner, ne se décide pas pour celui qui flatte son intérêt sans effleurer sa conscience? On

sait que le pauvre curé de Cressieu n'a pas de cloche. On sait encore avec quelle rapidité le moindre bruit se répand dans le pays. Depuis le départ de Bourguignol, il n'est question que de la cloche que Jules Raymond doit donner à l'église de Cressieu et dont Alice doit être la marraine ; c'est-à-dire, pour qui sait comprendre, que le présent de Jules est subordonné au consentement de la baronne. Les curés sont donc devenus nos alliés actifs et militants. Je suis bien certain que la cloche ne les a pas fait changer d'avis ; tout au plus a-t-elle pu les fortifier dans l'opinion qu'ils devaient avoir. D'ailleurs, on a fait valoir auprès d'eux toutes les considérations divines et humaines. L'intérêt de la religion a été mis en première ligne ; puis, l'intérêt des fidèles, l'honneur de la vieille église, l'honneur de la ville. Les derniers scrupules ont été enlevés à la baïonnette et remplacés par des convictions.

Examinons la chose à fond ;
Elle vaut qu'on y réfléchisse.
Voici la cloche qui se fond :
Bien ! Les fidèles l'entendront
S'ils veulent aller à l'office.

Voici la cloche qui se fond :
Bon ! Vous nous rendez un service,
Et vous êtes bon homme au fond.

Voyons : pourquoi Jules Raymond
N'épouserait-il pas Alice ?
Voilà la cloche qui se fond.

Nos adversaires perdent courage. Que pourront les remparts et les créneaux de la baronne contre l'artillerie de Jules Raymond et la tactique de nos curés ? C'est pourtant Bourguignol qui nous a amené ce renfort inespéré et décisif. Sa sottise indiscretion a réussi là où notre longue habileté avait échoué.

III

Nous sommes en relations continues avec Raymond-Cincinnatus, notre proche voisin et intime allié. Ces rapports vont devenir encore plus fréquents. Depuis que je suis à la campagne, je ne sais que par hasard, et une ou deux fois par mois, ce qui se passe hors de notre commune. Cincinnatus, qui est abonné au journal du département, m'a proposé de me céder la moitié de son abonnement. J'ai accepté de grand cœur cette offre obligeante, et tous les matins Claude m'apporte le journal que mon aimable voisin a dégusté la veille au soir. J'ai appris là une foule d'événements que j'ignorais.

Grâces à cet abonnement
Qui tous les matins me réveille,
Je reçois très exactement
Les nouvelles de l'avant-veille.

Cet arrangement a un autre avantage. Tous les jours Claude m'apprend, en m'apportant mon journal, ce qui s'est passé la veille au château ou dans les environs. Je sais si la baronne est sortie, si elle était triste ou gaie, si les curés lui ont fait une visite. On voit que la petite dépense que je me suis permise sert mes projets en même temps qu'elle me donne une distraction.

J'ai éprouvé, ces jours derniers, une bien douce émotion, qui a été partagée par Marie, en lisant un numéro de cet estimable journal. On y parlait avec quelques éloges d'une délibération de notre conseil municipal, que j'avais rédigée et adressée au sous-préfet. Mon nom était cité en toutes lettres.

Or, que ce soit en vile prose
Ou bien en langage rimé,

C'est toujours une douce chose
Que de voir son nom imprimé.

Raymond-Cincinnatus vient souvent nous voir. Indépendamment de notre grande affaire, nous causons des nouvelles politiques et des appréciations de notre journal commun. Il est ancien, je suis moderne, et nous ne sommes pas toujours d'accord.

Il veut cependant faire une concession aux idées nouvelles et il nous promet une représentation du siège de Sébastopol qu'il prépare depuis longtemps. En attendant, il m'apprend à jouer au piquet. Le vieux soldat a toujours des cartes dans sa poche. Nous nous installons dans le salon des portraits et nous jouons des mille et des cents. Marie fait toujours sa broderie et marque mes points. Je n'ose pas dire à quel prix nous jouons.

IV

Depuis la vendange, les travaux champêtres n'ont plus d'intérêt pour nous. Les derniers fruits de notre clos ont été ramassés et empilés quelque part. Dans la campagne on récolte le maïs et le blé noir. On laboure et on sème.

« Seigles en terre poudreuse
Et blés en terre boueuse, »

comme dit Claude. Si le proverbe est juste, nos paysans peuvent semer le blé sans crainte. Depuis quelques jours la pluie ne cesse pas.

Marie a été malade. Nous avons appelé le petit médecin de Cressieu, qui est de nos amis depuis la grande lutte des guelfes et des gibelins. La baronne et Alice sont arrivées des premières

pour voir et consoler notre douce malade. En apprenant que nous avions appelé M. Chavasson, la baronne s'est récriée. Elle nous a affirmé que nous faisons une mortelle injure au docteur Malassis, qui demeure plus près de chez nous et qui jouit dans le pays d'une réputation incontestée. Nous avons donc été forcés d'accepter une visite du docteur Malassis. Au lieu d'un médecin, nous en avons deux; pour ne pas faire de jaloux, nous les avons reçus en même temps. Le grave Malassis a porté le premier la parole. Le jeune Chavasson a suivi tous les raisonnements de son doyen sans dire autre chose que « juste » et « très juste » à la fin de chaque phrase. L'ancien a parlé ainsi pendant une demi-heure et s'est retiré en laissant une ordonnance hautement approuvée par M. Chavasson. Mais, quand le vieux praticien eut disparu, le jeune théoricien changea complètement d'allures et de langage.

« Docteur, vous êtes un grand homme,
Je vous le dis en vérité;
Aussi tout le monde vous nomme
L'aigle de notre Faculté,
Et devant votre autorité
Je m'incline en toute franchise.
Au revoir et bonne santé.

« Il est parti? Dieu le conduise!
Voulez-vous que je vous le dise?
C'est un âne, un âne bête! »

M. Chavasson a traité très durement son collègue absent et nous a donné des prescriptions tout opposées à celles qu'il avait approuvées quelques minutes auparavant. Nous étions très embarrassés. Nous avons remis le traitement au lendemain, et le lendemain Marie était complètement remise. Les deux médecins pourront s'attribuer l'honneur de la guérison. Pour moi, je crois avec la baronne que cette légère indisposition tenait à l'état intéressant de ma chère Marie.

V

Il est libre penseur ; librement il raisonne,
 Et voici son raisonnement :
 « Je ne crois pas en Dieu, je ne crois en personne ;
 Je crois en moi tout simplement. »

On a sans doute oublié que, lors de notre arrivée à Courlaroze, nous avons lu avec surprise le mot *MISCUIT* majestueusement inscrit au-dessus du portail du docteur Malassis. Vingt fois, cent fois, je m'étais demandé quelle pouvait être la signification de cette devise ou de cette enseigne. Je la tiens enfin :

Omne tulit punctum qui MISCUIT utile dulci.

Le docteur fait lui-même la réponse : *MISCUIT*.
 Il affirme.

Puisque nous retrouvons ici le docteur Malassis, disons qu'il avait vigoureusement attaqué, pendant toute sa carrière, la méthode de Broussais. « C'était un grand génie, disait-il, mais il a saigné la France à blanc et affaibli les générations présentes. »

Il paraîtrait que la lancette
 A fait plus de morts ici-bas
 Que la lance, la baïonnette
 Et tous les sabres des soldats.

Alors, pourquoi qualifier de grands hommes les auteurs de pareils attentats ?

Observez donc cette manie,
 Cet oubli de tout sens moral :

C'est faire preuve de génie
Que de faire beaucoup de mal!

Avis aux médecins et aux conquérants.

VI

Nous admirions ce matin le travail d'une araignée. Elle s'était accrochée à une branche d'arbre, s'était laissée tomber de la hauteur de deux pieds et restait là, suspendue à son fil, attendant qu'un souffle de l'air la guidât vers une feuille où elle pût trouver un point d'appui. Le vent favorable la poussa, après plusieurs oscillations, jusqu'au port désiré. Quand elle eut bien assuré ses deux premières attaches, elle trouva bien vite où placer les deux autres. Elle fixa son axe, relia entre eux les quatre points cardinaux, établit les subdivisions, et traça des circonférences en s'éloignant toujours du centre et en appliquant la trame sur la chaîne. Au bout d'une heure, elle avait terminé ce merveilleux ouvrage, école et surprise du tisserand.

L'homme cultive le chanvre, le récolte, le rouit, le peigne, le file, le tisse ; l'araignée marche.

Quelques heures après, nous avons fait une seconde visite à notre industrielle ouvrière. Deux petites mouches venaient justement de se prendre à la toile. Elles se débattaient en vain dans le tissu visqueux ; elles n'échappaient à un fil que pour tomber sur un autre, accrochant ici une patte, là une aile.

Et nous donnions un nom à chacun de ces fils :
Voici les trois Raymond, la baronne, Glycère,
François, le percepteur, les curés, le notaire,
Claude, Brunet, combien sont-ils ?
Quant aux deux mouches retenues

Dans le gluaa de ces liens subtils,
 Vous les avez d'avance reconnues.

Hélas! hélas! qu'avez-vous fait,
 Petites mouches ingénues,
 Et quel mauvais instinct pouvait
 Vous pousser ainsi dans le piège?
 La jeunesse, l'amour, que sais-je?

Nous avons voulu délivrer les deux prisonnières. Il était trop tard.

VII

Qu'est-ce à dire, Mademoiselle?
 Avec vos airs de jouvencelle,
 Voilà que vous en remontrez
 A votre mère bien-aimée,
 Aux soldats de la grande armée,
 A dix amis, à deux curés!
 Fi, notre petite voisine!

Jugez donc les gens sur la mine!
 Depuis plus d'un mois, j'en réponds,
 Jour et nuit nous nous occupons
 D'un Mazarin en mousseline,
 D'un Machiavel en jupons.

Oui, c'est d'Alice, de la jeune, de la naïve, de l'innocente Alice, que je veux parler ici. Elle tenait compagnie à notre chère malade; et Marie lui parlait de nos espérances, des succès obtenus par notre parti, de l'adhésion des deux curés. Alice prit son sourire le plus angélique pour répondre que nous étions trop bons de nous occuper d'elle, que notre secours était superflu, qu'elle saurait se tirer d'affaire toute seule, et que ni les remontrances maternelles ni les suggestions étrangères ne prévau-

draient contre sa volonté. En un mot, elle fit clairement comprendre à Marie qu'il y a plus de science dans son petit doigt que dans toutes nos cervelles réunies. Après cette sortie imprévue, elle se leva, rajusta ses bandeaux d'un blond cendré, reprit sa capeline bleue et son ombrelle, que le temps avait rendue inutile, embrassa Marie, descendit légèrement l'escalier, et se mit prestement en route par les chemins mouillés, baissant les yeux par précaution non moins que par modestie ; et je la vis de loin, suivie de sa gouvernante, comme une jeune pensionnaire, qui regagnait le vieux château en cueillant de loin en loin une mûre sauvage aux ronces de la haie.

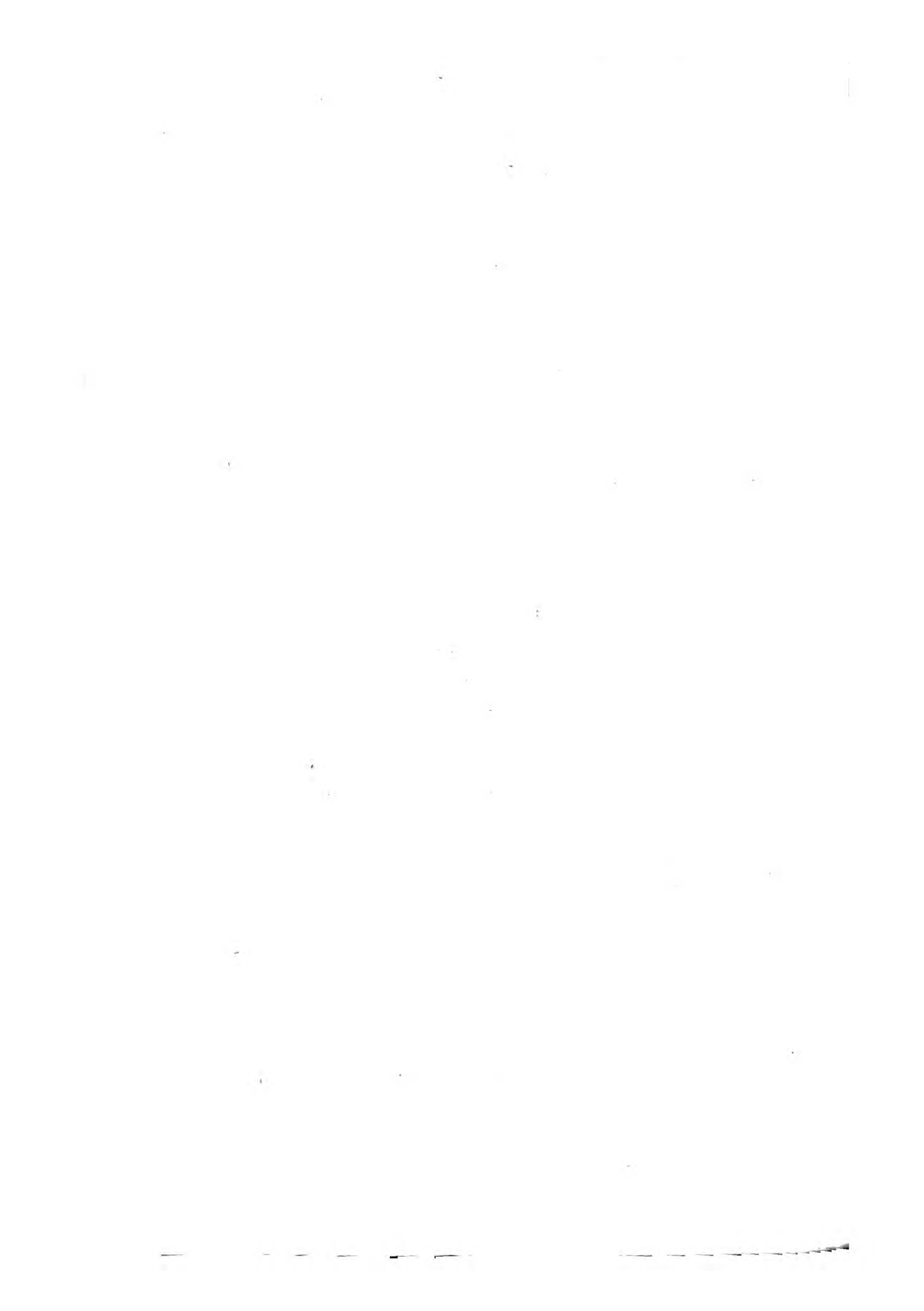
Nous avons bien besoin de nous tant occuper des affaires des autres ! Voilà notre jeune amie qui... Alice doit avoir son secret. Quel est-il ?

VIII

Nous avons eu enfin une belle journée. Marie a voulu promener sa convalescence aux lieux qui nous ont laissé de doux souvenirs. A midi, la Mignon était attelée au char à bancs, et nous partions pour notre longue expédition. Nous avons revu Balmore. Les feuilles commencent à prendre ces teintes diverses qui vont du vert au brun foncé en passant par le jaune et le rouge. C'est vraiment la belle saison pour les bois ; mais notre pauvre vigne ! elle est d'un aspect désolant... Passons vite.

Les dernières pluies ont raviné le terrain, et notre char, traîné péniblement par la Mignon, laisse sur son passage des ornières profondes. Ce sentier doit être impraticable l'hiver. Nous retrouvons la grande route et nous allons faire une visite, d'adieu peut-être, à l'île de Rubens. Nous passons devant l'église de Belmont. Le curé n'est pas là ; les ouvriers se reposent. Du haut







A. AUBLET INV.

ALICE ET SA GOUVERNANTE



de la côte nous apercevons la rivière. Quel changement ! le ruisseau si gracieux, si limpide, est devenu un torrent fangeux. Il a inondé ses bords, arraché les arbres et noyé les prairies. L'île de Rubens a disparu sous les eaux. Perruchon a-t-il été emporté dans ce cataclysme ? Non, le voilà debout sur la rive. Mais quelle révolution ! Ce n'est plus une ligne qu'il tient dans la main droite ; c'est un pinceau ; il peint !

En nous voyant arriver, il interrompit son travail et nous cria de loin : « Quel admirable tableau ! » C'est de la rivière qu'il voulait parler, et, dans ce spectacle de ruine et de dévastation, il ne voyait que des effets de lumière et de couleur.

Nous louâmes poliment son paysage commencé. « Puisque je vous tiens, nous dit-il, je vais vous conter aujourd'hui la légende du brochet et de la truite... Ou plutôt, non, je vais vous dire une fable qui m'a été inspirée par les derniers événements.

LA CARPE ET LE CARPILLON

Une rivière débordait ;
 Elle portait le trouble et le ravage
 Dans la plaine qu'elle inondait,
 Faisant son lit de son rivage.
 Tous les poissons pouvaient à leur aise manger
 Et nager
 Hors de la limite ordinaire.
 « Maman, je voudrais voyager,
 Dit un carpillon à sa mère.
 — Voyager, mon enfant, n'as-tu pas la rivière ?
 — La rivière m'ennuie, et puis j'aime à changer ;
 Je veux voir du pays, étudier, m'instruire,
 Devenir un poisson savant. »
 La carpe se fâcha, mais la carpe eut beau dire,
 Comment retenir un enfant
 Qui veut courir la pretantaine ?
 Croyez bien que cela se mène
 Chez les poissons comme chez nous.

Ainsi, léger d'esprit et léger de bagage,
 Évitant sa mère en courroux,
 Notre ami se met en voyage,
 S'abandonne au hasard, va fureter partout
 Dans le domaine de la terre
 Dont il croit atteindre le bout,
 Faisant en tous lieux bonne chère
 Et prenant des notes sur tout.
 Huit jours après, pourtant, il se rappelle
 Le jonc de ses aïeux, la vase maternelle,
 Et ses amis et ses amours.
 Au nid l'oiseau revient toujours,
 Et le poisson à la rivière.
 Il nage; il reconnaît la côte familière;
 Mais le fleuve, en se retirant,
 A sec avait laissé sa digue,
 Enfermant dans un lac le carpillon prodigue.
 Mais il était petit, et le lac était grand.
 Le lac devient étang, et l'étang se fait mare,
 Tous les jours se rétrécissant.
 Que deviendra notre pauvre innocent?

Un jour, un animal effroyable et barbare,
 Un homme, s'avança farouche et demi-nu,
 Et prit entre ses mains le poisson ingénu,
 Pour en faire une matelote.

Vous qui voguez vers l'inconau,
 Ne voyagez pas sans pilote. »

Après cet apologue, Perruchon semblait attendre de nous quelque grande démonstration d'enthousiasme; il se serait ensuite contenté d'un mot d'approbation. Il n'eut qu'un signe de remerciement. Marie lui dit : « Connaissez-vous une fable de Florian qui paraît imitée de la vôtre? — Qu'est-ce que c'est que Florian? » nous répondit-il.

Le fabuliste mécontent retourna à son tableau, et nous reprîmes mélancoliquement la route de Courlaroze. Nous n'échangeâmes pas quatre paroles durant le trajet, et, quand nous fûmes

rentrés chez nous, Marie me dit : « As-tu compris quelque chose à la fable de Perruchon ? — Non, » lui répondis-je.

Elle y avait donc pensé pendant toute la route ?

IX

Dieu, que les modes sont changées !
Les jupons sont bouffis, les robes allongées...
Mais les chapeaux, me dira-t-on,
Sont si petits qu'ils vont de l'oreille au menton.
Les femmes (ce n'est pas pour leur faire un reproche),
Les femmes ont toujours la forme d'une cloche
Dont le manche bientôt n'aura plus de bouton.

Nous avons éprouvé, en revenant de Rubens, une impression désagréable. Nous montions la côte doucement, au gré de la Mignon, quand nous vîmes arriver derrière nous une calèche attelée de deux chevaux fringants, qui bientôt nous rejoignit et nous dépassa.

Il y avait dans cette calèche deux jeunes femmes et deux cavaliers d'une tenue distinguée et d'une suprême élégance. En passant auprès de nous, ils nous regardèrent avec une sorte de pitié moqueuse, et disparurent bientôt. Nous avons cru qu'ils riaient de notre toilette négligée et de notre modeste équipage, et nous avons eu la faiblesse d'en rougir. Dans le rapide coup d'œil qu'elle a donné à ces deux inconnues, Marie a pu apprécier qu'il s'est opéré une révolution dans la mode. Elle n'a pas perdu un détail du chapeau, de la robe, du col ni de la mantille. Tout est changé à ce point que si, par impossible, nous arrivions, tels que nous sommes, dans une vraie ville, les passants s'arrêteraient pour nous regarder.

Et les enfants diraient : « Quels sont ces deux sauvages ?
Des Turcs, des Esquimaux, des Chinois, des Osages,

Ou bien de ces méchants dont on a tant parlé,
 Des Mormons du grand lac Salé?
 Viennent-ils de l'Abyssinie?
 Regarde-les, Maman, parle-leur donc, Papa.
 Sont-ce des naturels de la Patagonie
 Ou bien du Monomotapa?
 — Non, mon fils, regardez leurs mains et leur figure :
 Ils sont blancs comme nous et comme nous chrétiens.
 Admirez les produits de notre agriculture :
 Ce sont des paysans, enfants de la nature,
 Vos semblables, mon fils, et vos concitoyens. »

En rentrant chez nous, nous avons remarqué un champ laissé en jachère depuis un an. Les mauvaises herbes y croissaient de toutes parts. Claude, qui conduisait la Mignon, se tourna vers nous pour nous dire :

« Où le bon grain n'est pas semé,
 Le mauvais a bientôt germé. »

Taisez-vous, Claude, vous êtes un bavard.

X

« Allons, ma chère Marie,
 Suivre ensemble les détours
 De la route déflourie
 Où s'effeuillaient nos amours,
 Et guetter, parmi les haies
 Où se tait le rossignol,
 Les chansons vives et gaies
 De notre ami Bourguignol. »

Oui, c'est nous, nous-mêmes, Marie et moi, moi et Marie, qui allons au-devant de notre hôte mensuel. Le 15 du mois est arrivé; nous attendons Bourguignol, nous avons besoin de lui.

C'est un être bruyant, vantard, indiscret, curieux, brouillant les hommes et les choses, médisant des uns et des autres, confondant amis et ennemis, une langue de vipère, une tête de linotte, un esprit de pivert, un être incommode, insolent et insupportable, et nous ne pouvons plus nous passer de lui. Sans lui, notre maison est triste et maussade; avec lui, elle s'emplit de bruit et de mouvement. Depuis trois jours, nous disons : « Il arrivera après-demain, demain, aujourd'hui. » Ce matin : « Encore trois heures, deux heures, une heure ! » Et voilà pourquoi nous allons au-devant de Bourguignol.

Nous marchâmes assez longtemps sans l'apercevoir. Nous disions déjà : « Un quart d'heure de retard; serait-il malade ? »

Enfin, au sommet de la route,
Bien loin, nous voyons se mouvoir
Quelque chose comme un point noir.
Le voilà, c'est lui, plus de doute !

Sa main fut bientôt dans la nôtre. Il nous aborda cette fois sans musique. Il était sérieux. Nous lui demandâmes des nouvelles de sa femme et de sa fille. Il nous répondit d'un ton mélancolique et d'un air préoccupé qu'elles se portaient toujours bien. Il prit mon bras pour rentrer à Courlaroze et me dit en cheminant : « Vous êtes bien le gendre que j'aurais voulu. Il est trop tard, il n'y faut plus penser. »

Évidemment Bourguignol est sous une influence fâcheuse; mais la mélancolie n'est pas son fait, et la chaleur interne aura promptement fondu la glace extérieure.

En finissant le dîner, il me demande si j'attends aujourd'hui Cincinnatus, et, sur ma réponse négative, il se précipite sur sa sacoche et court à sa recette en me disant qu'il reviendra demain.

XI

Nous avons la médaille d'or
Pour les fruits et pour les légumes.
Or, selon les us et coutumes,
C'est un honneur qui coûte encor
Bien plus d'argent qu'il n'en rapporte.
« Mais, direz-vous, que vous importe ?
Vous avez la médaille d'or ! »
C'est le jardinier qui la porte :
« Mais, dirons-nous, que nous importe ?
Nous avons la médaille d'or ! »

Cette médaille a été pour moi une source de révélations. D'abord, elle m'a appris que j'avais exposé mes produits au comice agricole ; ensuite, que je possédais les plus beaux légumes et les plus beaux fruits du pays. François, qui fait de l'art pour l'art, s'inquiète plus de sa gloire que de notre bien-être. Nous avons rarement goûté de ces merveilleux produits, mais...

Nous avons la médaille d'or.

Dès le matin, quelques membres du comice sont venus apporter leurs félicitations à François. Puis, nous avons eu des tambours, des sapeurs-pompier, des enfants de tout âge et de tout sexe, et finalement tout ce qu'il y a dans le pays de vagabonds et de mendiants. Je ne savais comment recevoir cette horde bigarrée et altérée. Heureusement, Bourguignol est arrivé au moment opportun. Il a fait avec François les honneurs de la maison au public grossissant. Il s'est hissé sur la margelle du puits pour

prononcer un discours que quelques auditeurs ont trouvé trop long. La péroraison a cependant enlevé tous les suffrages, et des applaudissements unanimes et enthousiastes ont éclaté quand il a montré du doigt une énorme pièce de vin qui sortait de la cave. Alors, nous n'avons plus entendu que des bruits inarticulés et des chants véritablement champêtres. Le soir venu, on a été obligé de renvoyer les traînards et d'emporter les cadavres.

XII

Une source de revenus que nous avons oubliée : une truie. Nous avons, c'est-à-dire Brunet a une truie, et Claude vient nous apprendre qu'elle a fait pendant la nuit un nombre considérable de marcassins. Nous nous hâtons d'aller à la ferme, et nous voyons un tas de petits êtres empilés les uns sur les autres, qui se remuent en poussant des cris plaintifs. Nous les comptons ; ils sont dix-sept.

La truie a fait dix-sept petits ;
Elle n'a que seize mamelles ;
Plus nombreux sont les appétits
Que les ressources maternelles.

Chacun des frères et des sœurs
A sa place ; nul ne s'y trompe ;
La mère veille aux maraudeurs,
Et tout bec embouche sa trompe.
Mais le dix-septième larron,
Que fera-t-il, le dix-septième ?
Devrai-je avoir un biberon
Si je veux l'élever quand même ?

Il paraît que c'est possible, donc cela sera.

Claude voulait détruire le pauvre innocent en disant :

« Dernier de la troupe,
Trop tard à la soupe. »

Mais nous le lui avons enlevé, et j'en reparlerai... s'il y a lieu.

XIII

Certes vous jouez à merveille ;
Personne ne peut le nier.
Voulez-vous que je vous conseille ?
Vous devriez vous marier.

Le piquet est vraiment un jeu fort intéressant. Nous sommes là tous les quatre dans le salon des portraits. Marie est toujours auprès de moi, et Cincinnatus est flanqué de Bourguignol. Nous jouons depuis deux heures avec des chances diverses. Je prends au hasard une scène de cette sérieuse partie.

Moi.

J'ai cinq cartes.

RAYMOND.

Combien valent-elles ?

Moi.

Quarante-neuf.

RAYMOND, *mécontent.*

C'est bon.

BOURGUIGNOL, *chantant.*

Quarante-neuf, c'est magnifique !
Le trèfle s'avance en vainqueur.

(*A Raymond.*)

Il fallait conserver le pique
Et ne pas garder votre cœur.

RAYMOND, à *Bourguignol*.

Oh ! si vous allez dire mon jeu !...

MOI.

J'ai trois as.

RAYMOND.

Cela ne vaut rien.

BOURGUIGNOL, *chantant*.

Trois as, trois as, bonté divine !

Cela ne vaut rien aujourd'hui.

Pallas, Rachel, Judith, Argine,

(*Mettant la main sur le front de Raymond*)

Toutes les dames sont pour lui.

RAYMOND, à *Bourguignol*.

Laissez-moi donc tranquille !

MOI, *après avoir jeté toutes mes cartes*.

Je fais trente-cinq points.

RAYMOND.

Et moi, dix-huit.

BOURGUIGNOL, à *Raymond*.

Dix-huit, c'est l'âge de ma fille ;

Vous la connaissez, Monseigneur ?

Elle est vraiment assez gentille,

Douce de traits, douce d'humeur.

RAYMOND, *marquant ses points*.

Dix-huit et soixante...

BOURGUIGNOL, à *Raymond*.

Soixante ? Oh ! la chose est certaine,

Vous nous en contez, général ;

Vous n'avez pas la soixantaine ;

Au reste, cela m'est égal.

RAYMOND, à *Bourguignol*.

Je vous dis soixante points, et dix-huit, soixante-dix-huit.

MOI, à *Marie*.

M'en as-tu marqué trente-cinq ?

MARIE.

Trente-cinq et soixante-dix font...

RAYMOND.

Allons, j'ai encore perdu.

BOURGUIGNOL, à *Raymond*.

Vous perdez, mais quel avantage !
 Vous n'êtes pas heureux au jeu ;
 Vous serez heureux en ménage.

RAYMOND, *détonnant*.

Avez-vous fini, sacrebleu !

Le coup de bouter du vieux sanglier découragea un moment Bourguignol, mais ne réussit pas à lui faire abandonner la place qu'il avait prise auprès de son héros. Le petit homme chercha à se rendre utile en marquant les points et en relevant les cartes tombées, et, de loin en loin, il continua à chanter entre les dents :

« Certes vous jouez à merveille ;
 Personne ne peut le nier.
 Voulez-vous que je vous conseille ?
 Vous devriez vous marier. »

XIV

Bourguignol est parti sans avoir réussi dans son entreprise. Stella ne sera jamais M^{me} Raymond Cincinnatus.

L'heure de la justice est arrivée pour cet homme excellent, pour ce voisin serviable, pour cet ami généreux. C'est de Bourguignol que je veux parler. Oui, nous l'avons méconnu, renié,

calomnié. Pour quelques propos légers, pour quelques notes frivoles, nous avons eu la sottise de le juger et de le condamner. Nous n'avons pas su deviner tout ce qu'il y a de loyal et de chevaleresque dans cette nature expansive et bouillante. O aveugles, sourds, ingrats, niais que nous sommes, nous avons mesuré à notre petite aune cet être sensible, délicat, modeste, affable, magnanime, résigné, vertueux, admirable ! C'est toujours de Bourguignol que je parle. Je le connais maintenant.

Je reviens d'un tort grave et d'une erreur mauvaise ;
C'est un cœur sans second, c'est une âme sans prix ;
Il vaut son pesant d'or. Savez-vous ce qu'il pèse ?
Mille francs au marc de Paris.

Oui, mille francs, mille francs payables moitié comptant et moitié à huit jours de terme. Mille francs ! c'est-à-dire l'aisance de notre hiver ; mille francs ! c'est-à-dire les délices de notre maison ; mille francs ! c'est-à-dire le piano ! Maintenant que je suis sûr de l'avoir, je me demande comment nous avons pu passer seuls, sans lecture, sans musique, ces soirées qui s'allongent si menaçantes. Mille francs ! je les tiens là, ou plutôt j'en tiens la moitié et j'attends l'autre. Mille francs ! bien habile sera celui qui les détournera de leur destination. Mille... Il faut pourtant que je vous dise comment je les ai gagnés. Ce n'est certainement pas au piquet. Bourguignol partait ; il avait fait atteler la Mignon ; j'étais seul avec lui.

Et, du haut de son équipage,
Daignant sur moi baisser les yeux,
Il me tint ce simple langage
Digne des héros et des dieux :

« Cousin (il m'appelle ainsi depuis quelque temps), vous avez en cave quarante tonneaux de vin. C'est trop pour votre usage. Je

vous en achète la moitié à cinquante francs la pièce... Voici cinq cents francs. Dans huit jours vous aurez le reste. » Je voulus me jeter dans ses bras. Il fouetta la Mignon et disparut.

Quand je racontai à Marie ce trait digne de l'antiquité, elle ne voulut pas me croire. Je lui mis les cinq cents francs dans la main. Elle essaya de sourire; mais son cœur était gros de plaisir, et nous fondîmes en larmes tous les deux.

Les vingt-cinq pièces d'or de Bourguignol ont été enfermées dans un tiroir dont nous avons chacun une clef, et elles n'en sortiront qu'à bon escient.

XV

Alice est venue nous annoncer son prochain mariage avec Jules Raymond. Alice avait donc raison. Cette intrigue à laquelle nous nous sommes tant intéressés s'est dénouée dans notre sens, il est vrai, mais sans nous. Nous n'avons pas pu savoir quels moyens la petite dissimulée a mis en œuvre pour forcer la main à la baronne. Peut-être a-t-elle menacé sa mère de se marier à Paris et de quitter le vieux château. Que nous importe d'ailleurs? Le résultat est acquis, et, bien que nous ne puissions nous l'attribuer, il nous est doux de voir s'unir deux jeunes gens qui s'aiment et que nous aimons.

C'est maître Navré qui est chargé du contrat. Il n'y a pas d'autre notaire dans le village. Appeler un étranger, c'eût été outrager dans ses fonctions un homme humilié déjà dans son caractère. On lui pardonne ainsi sa présomption, et l'amant éconduit, demeurant notaire estimé, peut marcher la tête haute et nier son échec.

Au reste, je dois dire que maître Navré n'abuse pas de cette

permission. Il a reconnu depuis longtemps que les façons badines qu'il avait rapportées du quartier Latin ne sont pas d'un bon revenu à la campagne. Il a mis tant d'eau dans son vin, que la couleur première a complètement disparu. Ce superbe dahlia se décolore tous les jours. Le lorgnon vainqueur a fait place à de modestes lunettes, la fringante cravache est devenue une canne à pomme d'ivoire, la pointe de la moustache est tombée sous le fil du rasoir, l'impertinent cigare s'est réduit en poudre dans une tabatière à musique.

Le Rhus Cotinus voit ses fleurs se changer en perruques ; le coquelicot effeuillé sent l'opium mûrir dans ses graines.

L'insecte, perçant son haillon,
Se dépouille, puis se rhabille
De chrysalide en papillon.
Ainsi du moins fait la chenille.
Mais bien autrement le coton
Chez les notaires se dévide :
Maître Navré tourne, dit-on,
De papillon en chrysalide.

Bien plus, sa ménagère affirme qu'il s'est décidé à porter des bretelles, qu'il a commandé un faux toupet à Cressieu, qu'il adopte la flanelle, et qu'il vient de s'acheter des mouchoirs à carreaux de Rouen.

XVI

Nous attendons les cinq cents francs de Bourguignol ; nous les attendons avec sécurité, mais avec impatience. Notre plan est tout tracé pour le jour où nous les recevrons. Marie et moi, nous allons à la ville ; nous descendons chez un marchand d'habits confectionnés qui sera chargé de renouveler notre garde-robe ;

nous achetons le piano, et, au bout de trois jours, nous revenons vêtus de neuf et porteurs du bienheureux instrument, que nous ne voulons confier à aucune messagerie.

Nous avons encore des réminiscences de Balmore. Nous aurons dépensé les mille francs de Bourguignol, c'est vrai; mais l'argent que Brunet nous apportera sera pur de toute hypothèque. Peut-être suffira-t-il pour racheter Balmore.

François y a pratiqué de larges coupes, et le revenu qu'il en a tiré doit entrer en déduction de la valeur de la propriété.

Quoi qu'il en soit, nous tenons notre piano, et nous savons encore borner là nos désirs.

Marie, artiste véritable,
 Pour dégourdir ses jolis doigts,
 Exécute sur une table
 Ses exercices d'autrefois.
 Et moi-même, vous le dirai-je ?
 Dans un énorme in-folio
 Je prends des leçons de solfège ;
 Nous voulons chanter en duo.

Décidément, c'est dans notre chambre que nous placerons le piano. Avec un bon feu dans la cheminée, nous y serons très bien, et nous n'en descendrons que pour les repas et, de temps en temps, pour une courte promenade.

XVII

Jugez, heureux époux, jugez, tendres amants,
 Si c'est un vaudeville ou bien si c'est un drame :
 La scène est divisée en deux compartiments.
Monsieur Durand-sans-cloche est auprès de ma femme ;
 Avec monsieur **Martin** je circule à grands pas.
 Lisez la double scène, et dites-moi tout bas
 Si c'est un vaudeville ou bien si c'est un drame.

SALON DES PORTRAITS

UNE ALLÉE DU JARDIN

MARIE, M. DURAND.

M. DURAND.

Nous sommes au comble de nos vœux, Madame; l'hymen auquel vous preniez un si vif intérêt va s'accomplir. Mais nous avons vu surgir une petite difficulté. Vous savez que ce bon M. Jules fait présent d'une cloche à la pauvre église de Cressieu. M^{lle} de Maubertrand, votre amie, devait être marraine de ladite cloche. On ne pense pas à tout. M^{lle} Alice, devenant M^{me} Raymond, ne peut plus être la marraine d'une cloche dont son mari est le parrain. *Non bis in idem*, ma chère dame. Pour la remplacer nous avons songé à sa meilleure amie.

MARIE.

J'accepte, Monsieur le curé, j'accepte avec reconnaissance.

M. DURAND.

Je n'en doutais pas, ma chère dame.

MARIE.

Qu'aurai-je à faire pour remplir convenablement les devoirs de ma charge?

M. DURAND.

Rien, Madame, absolument rien. Si cependant il vous convenait de faire un petit cadeau à l'église?...

MARIE.

Hélas! Monsieur le curé, vous me forcez à vous faire un aveu: nous sommes sans argent.

M. DURAND.

Madame, ne parlons pas de ces choses-là.

MARIE, après un long silence.

J'ai menti, Monsieur le curé, et je

M. MARTIN, MOI.'

M. MARTIN.

Je tiens ma promesse, cher monsieur. Je vous ai dit qu'à un moment donné j'aurais recours à votre générosité. Ce moment est arrivé. Les fonds que nous pensions devoir suffire à l'édification de notre église n'ont servi qu'à l'élever de deux pieds au-dessus du sol. Il faut donc que je fasse un appel, un appel sérieux, aux fidèles de la paroisse et des environs. Je remplis ce devoir et je suis sûr d'être compris...

Moi, avec hésitation.

Oui, certainement.

M. MARTIN.

Voici la liste, cher monsieur, vous voyez qu'elle est toute blanche. C'est à vous que j'ai voulu la présenter d'abord. Vous êtes le maire de votre commune, et je dois à cette dignité comme à votre caractère la distinction de la première place.

Moi.

Vous êtes vraiment trop bon, Monsieur le curé.

M. MARTIN.

Vous savez qu'une souscription en entraîne une autre, et que la quotité des premiers chiffres est souvent décisive pour les chiffres subséquents.

Moi.

Hélas! Monsieur le curé, vous me forcez à vous faire un aveu; nous sommes sans argent.

M. MARTIN.

Alors, Monsieur, n'en parlons plus.

Moi, après un long silence.

J'ai menti, Monsieur le curé, et je

vous en demande pardon. Je vais vous parler en toute sincérité : nous avons chez nous cinq cents francs, nous en attendons cinq cents encore, mais nous nous sommes promis, mon mari et moi, de ne pas détourner cette somme. Que voulez-vous? C'est une faiblesse humaine, un caprice mondain : nous désirons avoir un piano.

M. DURAND.

Rien de plus juste.

MARIE.

Vous me comprenez, merci.

M. DURAND.

Combien coûte donc un piano?

MARIE.

Nous comptons y mettre six cents francs.

M. DURAND.

Et vous en aurez?...

MARIE.

Mille.

(*Longue interruption.*)

MARIE.

Monsieur le curé, il nous restera quatre cents francs. Voulez-vous accepter la moitié de notre petite fortune?

M. DURAND.

Comment, Madame! Vous ferez les choses magnifiquement.

MARIE.

Eh bien, attendez-moi ici un instant, et n'en dites rien à mon mari.

vous en demande pardon. Je vais vous parler en toute sincérité : nous avons chez nous cinq cents francs, nous en attendons cinq cents encore, mais nous nous sommes promis, ma femme et moi, de ne pas détourner cette somme? Que voulez-vous? C'est une faiblesse humaine, un caprice mondain : nous désirons avoir un piano.

M. MARTIN.

Rien de plus juste.

MOI.

Vous me comprenez, merci.

M. MARTIN.

Combien coûte donc un piano?

MOI.

Nous comptons y mettre six cents francs.

M. MARTIN.

Et vous en aurez?

MOI.

Mille.

(*Longue interruption.*)

MOI.

Monsieur le curé, il nous restera quatre cents francs. Voulez-vous accepter la moitié de notre petite fortune?

M. MARTIN.

Comment, Monsieur! Vous ferez les choses magnifiquement.

MOI.

Eh bien, attendez-moi ici un instant, et n'en dites rien à ma femme.

Le soir était venu. Deux mains se sont rencontrées dans le tiroir, et il n'y reste plus que cinq louis des cinq cents francs de Bourguignol.

XVIII

C'est au milieu de ces préoccupations que nous sommes contraints d'assister à une représentation de la prise de Sébastopol par les soldats de plomb de Cincinnatus. Le vieux général a établi le plan et distribué les rôles. Marie et moi, nous sommes Russes. Il s'est réservé le commandement des armées française et anglaise.

C'est le chat et le chien qui signent l'alliance ;
Elle est sincère, et cependant,
« Gare la griffe ! » dit la France ;
Albion dit : « Gare la dent ! »

Cincinnatus possède mieux que nous les manœuvres de son artillerie. Nous culbutons des régiments, mais il éteignait nos batteries. Quoique nous fussions deux contre un, nous avons été obligés d'évacuer successivement le mamelon Vert et la tour Malakoff. Enfin Sébastopol a été pris après une résistance honorable.

Alors on arrêta le combat et on releva les morts. Cincinnatus était couvert de sueur, et la poussière accumulée dans son cabinet de travail ayant été soulevée comme la poudre par les mouvements de la bataille, le front et les joues du général s'étaient couverts de balafres noirâtres. Ses rides étaient devenues des cicatrices qui témoignaient de sa valeur et de son activité.

Ainsi succomba Sébastopol après un siège mémorable et une résistance obstinée. Je dois à la vérité de dire que cette représentation ne nous a pas semblé aussi ridicule que nous l'aurions

supposé. Si l'on se trouvait toujours avec des enfants, on finirait par s'intéresser à leurs jeux.

Renvoyez, je suppose, un grave personnage
 Au collège; au collège, un homme de notre âge,
 Parmi les écoliers joueurs... Le premier jour,
 Monsieur restera seul dans un coin de la cour,
 Sage au milieu des fous. Le second jour peut-être,
 Il mettra, pour les voir, un œil à la fenêtre,
 Admirera de loin, triste comme un vautour,
 Le divertissement de ces oiseaux bizarres
 Qui courent pour courir et s'amuse aux barres.
 Ou je me trompe fort, ou, le troisième jour,
 Il sera curieux de goûter par lui-même
 De ce jeu singulier qu'il trouvera piquant;
 Et, dès le quatrième,
 Je gage qu'il sera le général du camp.

Depuis longtemps nous écoutons tous les cancan qui courent le pays. Que dis-je ? Nous en faisons nous-mêmes.

Après tout, ce qui amuse Cincinnatus peut bien nous distraire.

XIX

Pas de récriminations; calculons juste. Grâce à Marie et à moi, à la cloche et à l'église, nos cinq cents francs sont réduits à cent. Envisageons froidement la situation : nous recevrons demain cinq cents autres francs; en tout six cents. C'est justement le prix que nous pensions mettre à notre piano. Nous ne commanderons pas nos vêtements d'hiver à la ville; le tailleur et la couturière de Beaulieu nous habilleront comme les autres naturels du pays, et nous aurons notre piano.

En l'attendant, chauffons-nous; il fait froid. Nous demandons du bois à Glycère. Non seulement elle n'en a pas pour nous,

mais la provision de la cuisine est épuisée. Il nous faut du bois. Qui peut nous en vendre dans le pays? Notre jardinier, parbleu! N'est-il pas propriétaire de Balmore? Nous voulions racheter ce petit taillis. Voilà le moyen tout trouvé.

Le propriétaire François
Voudra bien me céder le bois
Que je dois lui payer encore.
Ce n'est pas de cette façon
Que je calculais la rançon
De mon joli bois de Balmore.

Notre jardinier nous fera crédit, et nous aurons le piano.

Un M. Touron, une sorte d'avocat de village, vient me trouver pour me dire que le sieur Thomassin, journalier, veut me traîner devant le tribunal de police correctionnelle pour lui avoir porté des coups et blessures ayant causé une incapacité de travail de plus de vingt jours. C'est probablement le paysan que Bourguignol a jeté par-dessus la haie. Il se nomme Thomassin. Serait-ce mon ancien compétiteur au conseil municipal? Il demande cinq cents francs de dommages et intérêts; il transigerait à cinquante. Vous n'aurez pas un sou, monsieur Touron. Nous aurons notre piano.

Marie vient me trouver tout effarée. Elle reçoit les notes du boulanger, de l'épicier et des autres fournisseurs. Le total s'élève à deux cent dix francs. La famille Bourguignol a plus que doublé notre dépense. Ces dettes sont de celles qu'il faut payer comptant; que faire? Brunet doit avoir quelque argent. Je vais le trouver; il me demande des réparations. La pluie a détruit le toit de sa grange; son blé va se perdre. Que devenir?

Les cinq cents francs de Bourguignol arrivent. Il faut de toute nécessité détacher de cette somme les deux cent dix francs dus aux fournisseurs. Adieu encore, notre cher piano. Puisque nous

ne pouvons plus t'acheter, cette fois, renonçons à tout espoir. Payons au jardinier le bois coupé à Balmore. Donnons à M. Touron cinquante francs pour fermer la bouche au sieur Thomassin. Appelons maçon, charpentier et couvreur pour réparer la grange de Brunet. Est-ce tout? Qui en veut encore? Allons, le moment est bon. Perruchon sonne. Il retourne à Paris. Il m'emprunte de l'argent pour son voyage. « Prenez donc, prenez; et Roch, n'est-il pas avec vous? — Pardon, il est là, sur la route. — Entrez, Monsieur Roch, voulez-vous accepter quelque chose? — Avec plaisir. »

Messieurs, partagez votre proie,
Prenez votre place au banquet.
Mangez, buvez; pour qui se noie,
Autant vaut un lac qu'un baquet.

XX

Et la noce se prépare, et la Saint-Simon est arrivée. La Saint-Simon, c'est la fête de notre village. Les jeunes filles du pays ont envahi notre clos et cueilli tout ce qui restait de chrysanthèmes, la dernière fleur de la saison, pour offrir des bouquets à Marie.

Un tambour est venu le matin battre la caisse sous mes fenêtres, et, comme je me levais pour me rendre compte de ce bruit, j'ai reçu la visite du conseil municipal de la commune, auquel j'ai été obligé de donner audience dans une tenue peu officielle. Pour congédier plus vite ces braves gens, je leur ai dit que j'accueillerais avec plaisir ceux qui voudraient accepter sans façon mon dîner. Personne n'a répondu; mais ils sont tous venus à une heure. M^{me} François, Glycère et Élodie ont réuni tout ce qu'on a pu trouver de vaisselle, de linge et de chaises, épuisé nos réserves de légumes et de fruits, égorgé et embroché notre basse-

cour, sauf quatre vieilles poules et notre vieux coq, et, après deux heures d'attente, nous avons pu commencer le festin. Nous étions vingt-cinq à table, le tambour, le garde champêtre et quelques autres notabilités du pays s'étant réunis au conseil municipal. Comme je ne pouvais pas nourrir mes convives, j'ai cherché à les griser. Ils se sont exécutés de bonne grâce.

J'ai dit que la noce se préparait. Voici que la baronne, qui n'a accepté son gendre qu'à contre-cœur, parle d'un mariage sans pompe et sans gala. L'évêque, qui a manqué à son grand dîner de la Sainte-Madeleine, doit venir; mais il se soucie peu de se donner en spectacle aux curieux, et l'on dit que la cérémonie sera célébrée à huis clos. Les meilleurs amis de la maison, à commencer par nous, n'y seraient pas invités. C'est dommage; dans notre état actuel, un grand dîner et la vue d'un évêque auraient été pour nous de véritables distractions.

Plus de fleurs dans le clos, plus d'hirondelles dans l'air, l'humidité et le froid dans la maison, des feuilles sèches dans le jardin, pas de piano, pas d'argent, voilà notre bilan de fin d'octobre.

Argent, argent, prose vile,
Que tu sais bien châtier
Ceux qui devant ton argile
N'ont jamais voulu plier!
Ingénieuse vengeance!
A l'inverse des remords,
C'est toujours par ton absence
Que tu nous tiens et nous mords.
Mais dites-moi quel scrupule
Fait que nous ne voulons pas
Toucher au petit pécule
Que nous possédons là-bas?
Découvrir cette retraite,
Et, par un tardif aveu,
Confesser notre défaite...
Le faudra-t-il, ô mon Dieu?

Ou bien saurons-nous apprendre
A résister, à souffrir ?
« Soldats, voulez-vous vous rendre ?
— Non, nous aimons mieux mourir. »

Tous nos voisins, excepté la baronne, se disposent à retourner à la ville. Je demande à Marie si le sacrifice qu'elle m'a fait en consentant à vivre à la campagne n'est pas au-dessus de ses forces. Elle sourit tristement, et m'affirme qu'elle est très heureuse. Et moi donc !

XXI

Le 31 octobre, Brunet vient m'affirmer que sa grange a besoin de réparations. La toiture tombe décidément; les tuiles et les poutres ont entraîné un angle du mur. Il faut faire venir le charpentier, le couvreur, le maçon.

« Sueur de maçon
Ruine maison, »

comme dit Claude.

Impossible de faire autrement.

François vient à mon secours. « Ce sera, dit-il, une petite dépense : je m'en charge pour cent francs, à forfait. »

Va pour le forfait.

NOVEMBRE

I

Oui, c'est le jour des Morts ; le ciel, chargé de suie,
A pris un crêpe noir qui se résout en pluie.
Les arbres, dépouillés de leurs vêtements verts,
Grelottent par avance au contact des hivers ;
Ils jettent à leurs pieds des monceaux de ruines ;
Et la sève cachée au cœur de leurs racines,
Comme les animaux engourdis pour six mois,
Va s'endormir, bercée au frisson des vents froids.
Quoi ! rien n'altérera cet ordre héréditaire ?
Pas une erreur au ciel, pas un oubli sur terre ?
Rien ne dérangera l'implacable ressort
Qui ramène la vie et rappelle la mort ?
Oui, c'est le jour des Morts, jour de deuil, jour d'automne.
De nos dernières fleurs faisons une couronne ;
Nous irons la poser sur le tombeau pieux
De cet homme de bien qui crut nous rendre heureux...
Heureux ? Nous en avons le précepte et l'exemple,
Et nous avons failli sur les degrés du temple.
Que du moins nous rendions hommage à ta vertu,
Homme simple, homme bon ; et maintenant, dors-tu ?
Et, lorsque reviendra la saison printanière,
Ne sentiras-tu pas tressaillir sous la pierre
Tes os vivifiés au feu de ce soleil
Qui pénètre le sol et chante le réveil ?
Non, et nous qui serons, dans l'humble cimetière,
Couchés auprès de toi, nul rayon de lumière,
Nul regret consolant, nul souvenir ami

Ne viendra réchauffer notre corps endormi.
Et qui donc nous devrait son deuil et sa tristesse?
Où sont-ils, nos amis d'enfance et de jeunesse?
Nous les quittons vivants, morts nous les oublions.
C'est le dernier ami, c'est Dieu que nous prions.

Nous étions seuls dans le petit enclos qui entoure l'église. Les paysans n'ont aucun respect pour les morts, et le cabaret se trouve en face du cimetière. Les buveurs enroués ne mettent pas un crêpe à leur gaieté, ni une sourdine à leur chanson. Peut-être la vie ne leur apparaît-elle pas si douce qu'il faille pleurer les morts.

En rentrant à la maison, nous avons rencontré Claude. Il regardait les terres détrempées par la pluie. Déjà quelques pousses nouvelles de seigle ou de blé s'élancent, comme des aiguilles vertes, à travers les mottes de terre que l'humidité a brunies. A quoi pensait Claude? Au milieu de cette douleur générale de la nature, il entrevoyait l'espoir de la prochaine moisson.

« Voici la Toussaint revenue :
Laboureur, quitte la charrue. »

Ah ! si nous pouvions !...

II

La Mignon vient de nous apporter le chargement de bois que nous avons acheté de notre jardinier.

Je remarque une fois de plus que, si les forêts se vendent à bas prix, les bûches s'achètent fort cher. Nous allons nous calfeutrer dans le petit salon et nous tenir au coin du feu jusqu'au

soir. Notre salle à manger est trop grande et trop froide. Nous voulons prendre nos repas les pieds sur les chenets, nous établir comme des étudiants, manger sur nos genoux et chauffer nos assiettes au foyer. Installons-nous donc.

Fermez bien cet appartement,
Allumez dans la cheminée
Trois bûches avec du sarment ;
Nous en aurons pour la journée.
Chauffons-nous. Mais voyez un peu
Quelle nouvelle découverte !
Nous ne pouvons faire de feu
Qu'en tenant la fenêtre ouverte !

Je prie Claude de nous désigner dans la maison une cheminée qui ne fume pas. Il me répond :

« Gelée en terre et bise en l'air
Font bon appétit et feu clair. »

Nous attendons la bise et nous nous couchons à huit heures.

III

Que de Beaulieu jusqu'à Balmore
La trompe de cuivre sonore
Fasse éclater son bacchanal !
Tremblez, braconniers, ô mes maîtres,
Applaudissez, gardes champêtres,
Claude a fait un procès-verbal.

Il y a dans la vie de bizarres rencontres.

Pour la première fois depuis notre arrivée, Claude constate sur mes terres un délit de chasse. Il prend le coupable en flagrant délit, l'amène du même coup devant le propriétaire et devant

le maire de la commune ; ledit coupable m'appelle par mon nom, me saute au cou, et je reconnais un de mes anciens camarades de collège, que je n'ai vu depuis dix ans, qui se destinait à l'école polytechnique, et qui fait son tour de France en chassant.

Une chose ici m'embarrasse :
En revoyant un compagnon
Qu'avec effusion j'embrasse,
Je cherche à retrouver son nom.
Ma mémoire n'en a pas trace.
O souvenirs du rudiment !
Je me rappelle seulement
Que nous l'appelions Pile ou Face.

Quoi qu'il en soit, nous nous tutoyons. Je délivre mon vieil ami de l'étreinte de Claude et je lui offre un asile dans ma modeste demeure. Il accepte sans la moindre cérémonie. La maison lui convient, et, comme il est franc de nature et rond de manières, il demande qu'on lui serve sans retard un repas de chasseur. Il fait mettre son couvert à la cuisine, désire que nous lui tenions compagnie, sèche ses guêtres à la cheminée, boit force rasades, conte mainte prouesse, et, le déjeuner terminé, nous dit adieu jusqu'au dîner, reprend son fusil et part en emportant Claude à la remorque, comme un forçat napolitain qui fait ses courses en ville suivi d'un soldat d'ordonnance.

A ses hôtes souvent, selon la mode anglaise,
On dit : « Liberté pleine ; agissez à votre aise,
Faites comme chez vous. » Nous sommes plus heureux ;
Chez nous, les étrangers savent mieux se conduire ;
Nous ne prenons jamais la peine de leur dire :
« Faites comme chez vous. » Ils font comme chez eux.

IV

Le soleil a consenti à reparaître. Il nous a donné un petit été de la Saint-Martin, c'est-à-dire que pendant quelques heures il nous aveuglait de ses rayons obliques, et qu'il disparaissait bientôt, nous laissant livrés au brouillard et au froid.

« A la Saint-Martin
Faut goûter le vin »,

nous dit Claude. Nous avons fait tirer quelques bouteilles du tonneau et nous avons suivi le précepte. Notre petit vin, ou plutôt notre gros vin, n'est vraiment pas mauvais. Il est haut en couleur, et, quoique sa saveur soit un peu âpre au palais, il nous a fait plaisir; mais il nous a rendus malades. Je remarque avec terreur que je n'ai jamais été incommodé que par les vins naturels. Le breuvage composé à Paris serait-il plus sain que le fruit vierge de la vigne? Je laisse aux savants à décider la question.

Mon ami Pile ou Face me paraît réaliser le type du chasseur accompli. Rien ne manque au programme : impolitesse, vanterie, brutalité. Nous avons encore à l'usage des chasseurs une série d'épithètes qui ont pu être justes autrefois, quand Nemrod et ses successeurs détruisaient les bêtes fauves des forêts, mais qui sont devenues ridicules aujourd'hui. N'importe; elles sont entrées dans la langue et n'en peuvent plus sortir. On dit encore : « chasseur intrépide, chasseur plein d'audace », en parlant d'un petit bourgeois, armé d'un fusil et d'un chien, qui ne craint pas d'attaquer un lapin ou une perdrix.

« On me parle de ton courage,
Chasseur; ton courage, pourquoi? »

— Je poursuis l'animal sauvage
 Qui fuit sans cesse devant moi.
 Jamais mon sourcil ni ma lèvre
 N'a frémi ni ne s'est froncé,
 A voir couler le sang d'un lièvre
 Ou les larmes d'un faon blessé. »

La cruauté, voilà le caractère persistant du chasseur. Il tuera une hirondelle pour se prouver son adresse. Le sang ne lui fait plus horreur... Je m'arrête ici, car on pourrait croire que je cherche à dissimuler ma maladresse sous le voile de la sensibilité.

Pile ou Face est rentré à la nuit close. Il nous avait promis de dîner avec nous, et nous l'attendions depuis trois heures. Il est arrivé, le sourire aux lèvres, trois bécasses à la main, sans s'excuser de son manque d'égards, et nous disant pour toute explication : « Vous savez ce que c'est qu'un chasseur. » Oui certes, nous le savons.

Nous nous sommes mis à table, après qu'il eut nettoyé son fusil. Le dîner était brûlé; notre appétit s'était émoussé à force d'attente. Il ne s'en aperçut pas. Il mangeait bruyamment, le chapeau sur la tête et les coudes sur la nappe. Cependant les souvenirs de collègue sont venus égayer la fin du repas. Nous avons refait toutes nos classes ensemble, depuis notre entrée en cinquième jusqu'à notre révolte en philosophie. Quelques bouteilles de vieux vin et force petits verres de liqueur lui ont donné une verve et une expansion qui font autant d'honneur à sa bienveillance qu'à notre hospitalité.

« Mais vous vivez ici comme des coqs en pâte;
 Bon logis, bonne table; on me choie, on me gâte.
 Vous êtes deux, je reste, afin de faire trois,
 Un jour, deux jours, trois jours, une semaine, un mois. »

J'ai beau chercher, je ne puis me rappeler son nom. Je lui ai

demandé avec quelque embarras si ce sobriquet qu'on lui a donné au collège ne lui est pas désagréable. « Appelle-moi Pile ou Face », m'a-t-il dit.

- V

Le mariage d'Alice avec Jules Raymond est un fait accompli, accompli sans fanfares, sans coups de fusil, sans bal et sans festin, accompli honteusement et nuitamment. Nous l'avons appris par la voix publique, qui sait tout. Notre bonne et naïve amie n'a pas daigné nous en instruire elle-même. Jules n'a pas reparu depuis le moment où il a jugé qu'il n'avait plus besoin de nous. Ainsi, nous voilà placés entre l'indifférence de nos alliés et la rancune de nos ennemis.

J'ai donné ma démission de maire et même de conseiller municipal. Mes administrés et mes chers collègues ont prétendu que je voulais décapiter la commune en souscrivant pour l'église de Belmont. Ils affirment que Belmont aspire à absorber Beaulieu, et que je favorise cette tendance en donnant des sommes énormes à la commune rivale. Quant au curé, pour qui j'ai encouru la disgrâce de mes concitoyens, il m'en veut aussi de lui avoir donné l'argent qu'il me demandait, puisque ma souscription, au lieu de décider les autres, a soulevé une opposition générale et systématique, qui ruine, du moins pour quelque temps, ses projets de construction.

Les paysans des environs, les honnêtes, les candides, les vertueux paysans, disent à haute voix que j'ai profité de ma position de maire pour les frustrer d'un chemin qui traverse mes bois. Or remarquez que je ne connais pas le chemin dont ils veulent parler, et que le bois dont il est question ne peut être que celui de Balmore, qui ne m'appartient plus.

Allons, que le fourneau s'allume !
 Frappez tôt ; je suis sur l'enclume ;
 Mes amis, vous savez qu'il faut
 Battre le fer quand il est chaud.

Ma démission a été accueillie dans le pays par des transports d'enthousiasme. On a réuni des branches sèches pour allumer des feux de joie. Le bruit s'est répandu que j'avais été *destitué* pour avoir, dans le cours d'une administration de trois mois, détourné plus de cent mille francs sur le budget de la commune, lequel budget s'élève à huit cents francs environ par an.

VI

Partis, ils sont partis ! sans regrets, sans adieux.
 Ils ont quitté le nid, oisillons oublieux,
 Et, sans plus regarder la branche désolée,
 Vers les heureux climats ils ont pris leur volée.
 Voyez comme il est fier de l'avoir à son bras !
 Ils vont en Italie, à Rome... les ingrats !
 Les ingrats ? qu'ai-je dit ? et qu'ai-je fait moi-même ?
 N'est-il donc plus là-bas personne qui nous aime ?
 Ce que nous disons d'eux, on le pense de nous,
 Nous voulons condamner et pensons être absous !

O amoureux ! ô égoïstes ! allez, nos amis, oubliez-nous. Laissez ici l'automne pour aller retrouver le printemps en Italie. Ne vois-tu pas, ma chère Marie, Alice suspendue au bras de Jules, visitant les salles du Vatican, ou parcourant la corniche d'Amalfi ? Et nous...

Où la chèvre est liée il faut bien qu'elle broute ;
 Broutons le thym des bois et l'herbe de la route.

Les deux nouveaux époux ne sont pas les seuls qui nous aient

quittés. Toute la famille Raymond : père, mère, enfants, domestiques et servantes ; Cincinnatus lui-même, sont retournés à la ville. Tout le monde déserte les champs. Il ne reste ici que l'ambulance, les notaires, les curés, les juges de paix, la baronne et nous. Or, nous sommes brouillés avec notre notaire, avec notre curé. Quant à la baronne,

Madame à sa tour monte ;
 Aux seuls échos du vieux manoir
 Elle veut confier sa honte,
 Et personne ne peut la voir
 Cachant ses larmes féminines
 Et ses attraits ensevelis
 Sous les ruines
 De ses mâchicoulis.

J'allais oublier Pile ou Face. Celui-là s'est tiré d'affaire d'une façon ingénieuse. Il nous avait promis de rester un mois avec nous ; mais, au bout de trois jours, il est parti un beau matin pour la chasse, et nous ne l'avons pas revu. Je l'ai fait réclamer à son de tambour dans toutes les communes voisines. J'ai été rassuré ce matin en lisant mon journal, que je reçois douze heures plus tôt depuis le départ de Cincinnatus. J'ai appris, en effet, qu'un chasseur, ou soi-disant tel, du nom de X..., a été arrêté pour délit de chasse dans une commune de l'arrondissement de Montélimart, et qu'il n'a pu se recommander dans le pays que d'un certain maire d'une certaine commune de Beaulieu, située à plus de cent kilomètres de l'endroit où le délit a été constaté.

Que si vous me demandez pourquoi j'ai mis en scène ce personnage, qui n'a paru que pour disparaître et qui n'amène aucun incident dans cette histoire, je vous répondrai que je raconte ce qui m'arrive, et que mon défaut de méthode est une preuve de plus à l'appui de ma véracité.

VII

Depuis quelques jours, j'ai reçu de l'argent. Combien ? C'est ce que personne ne saura. Brunet m'a remis un acompte sur ses termes arriérés, et j'ai touché le montant des deux charretées de foin vendues par cette excellente M^{me} Bourguignol. J'ai mis le tout dans une tirelire à moi connue. Encore quelques revenants-bons, et je sais bien...

Mais n'en parlez pas, je vous prie,
Car je voudrais faire à Marie
Une surprise, que de loin
Vous devinez, j'en suis témoin.
Si je puis réunir la somme,
Je vous jure, foi d'honnête homme,
Que le plus surpris de nous tous,
Ce sera moi, si ce n'est vous.

En attendant la réussite de mes mystérieux projets, je cherche à gagner du temps et à occuper l'espace si long de la journée, qui finit pourtant à cinq heures. Je lis mon journal ; nous jouons aux cartes ; nous faisons des patiences. Marie découpe avec une habileté merveilleuse des fleurs en papier. Je crois que nous nous ennuyons beaucoup ; mais nous n'osons pas nous avouer l'un à l'autre que cette solitude à deux ne remplit pas notre vie. Nous nous trompons mutuellement, et si l'un des deux osait faire à l'autre un aveu, il lui rendrait un signalé service. Mais le moyen que j'aie dire à Marie : « Tu ne me suffis plus ! » Si Marie elle-même me le disait ou me le faisait sentir, j'en serais peut-être ravi, mais, à coup sûr, indigné. Que faire ?

Nos soirées sont mortelles. Nous entendions souvent des

éclats de rire qui partaient de la cuisine et qui venaient retentir jusque chez nous, comme un flageolet dans un cimetière ; nous avons pris le parti de faire la veillée avec nos gens. Nous nous établissons donc dans la cuisine, sous le manteau de la cheminée. Comme prétexte, Marie donne des leçons de lecture à Élodie, qui manque de dispositions, et moi, je fume la pipe (j'en suis arrivé là) avec François et Claude, qui me racontent des légendes terribles sur Courlaroze. Mais les éclats de rire ne retentissent plus depuis que nous faisons la veillée. Toujours cette méfiance et cette réserve des paysans à l'égard de leurs maîtres.

Grâce à cette lumineuse idée d'installation à la cuisine, nous parvenons à prolonger la veillée jusqu'à dix heures. Avant cela, nous étions toujours couchés dès huit heures et demie. Nous nous levons le plus tard possible, aussi, nous engraissons...

VIII

Deux ans il demeura sans cloche,
Et le pays, mauvais chrétien,
Mais trop bon parrain, lui décoche
Le surnom que vous savez bien.
Maintenant qu'il en possède une,
Une cloche de bon airain,
Par quel changement de fortune
Ne trouve-t-il plus de parrain ?

Ah ! mon pauvre monsieur Durand ; vous avez cru que dans l'ivresse de leur triomphe vos amis penseraient à vous, à votre église, à votre clocher et à votre cloche. Hélas ! ils en ont oublié bien d'autres. La cloche a été commandée, fondue, livrée ; mais à quand le baptême ? Le parrain a disparu. A quand le payement ? Le débiteur est en Italie. Tandis que vous lancez dans l'air vos joyeuses volées, le fondeur prend hypothèque sur

la marchandise. Les heureux donateurs écouteront le carillon du dôme de Milan, du campanile de Florence et des trois cents coupoles de Rome, sans se ressouvenir de la petite dette qu'ils ont laissée au départ. Et vous, pauvre filleule abandonnée, orpheline sans fortune et sans nom, vous jetez aux échos vos premiers vagissements, et, dans l'innocence de votre âge, vous ignorez que votre layette n'est pas payée, non plus que le lait dont vous vous abreuvez si gloutonnement.

En attendant, sonnez ferme,
Du dimanche au samedi,
Les mariages à terme
Et les messes à crédit.

IX

Nous allons donc avoir quelques douces journées ;
Le soleil réjouit notre humide prison ;
Des chansons ont frappé ses parois étonnées ;
Bourguignol est à la maison.

Il est arrivé hier, entre chien et loup, vêtu d'un caban à longs poils qui figurait assez bien une peau d'ours. Tous les mâtins du pays, trompés sans doute par l'apparence, s'étaient mis à ses trousses, et il marchait, tournant la tête à droite et à gauche, comme un sanglier au milieu d'une meute. Quand il fut à couvert et hors de danger, le concert des caniches et des molosses continua sur la route, et nous eûmes encore pendant une demi-heure un chœur à quatre parties dont les paroles paraissaient être : « Bourguignol, Bourguignol ! »

« Vous êtes donc *dégommé* ? » me dit-il en entrant. (Je demande grâce au lecteur pour ce mot que l'Académie n'a pas

encore adopté.) Je lui fis observer que j'avais donné volontairement ma démission. Il se mit à rire et continua à plaisanter sur ma *destitution*. Cette persistance était blessante pour moi, mais le petit homme est si gai!

Il me dit que j'avais agi comme un niais en lui cédant mon vin à cinquante francs, puisqu'il en avait retiré soixante-quinze. C'était s'accuser soi-même de mauvaise foi; mais il est si aimable!

Par contre, il me félicita de l'intelligence que j'avais déployée dans mes fonctions municipales en sacrifiant les intérêts de la commune à mes intérêts particuliers. C'était une infâme calomnie; mais il est si drôle!

Enfin, il m'accusa d'avoir dilapidé ma fortune, volé mes administrés, entortillé deux curés, fait la cour à Alice et rendu ma femme très malheureuse; mais il est, dans le fond, si bon et si généreux, et, dans la forme, si grotesque et si amusant!

Après le dîner, il nous suivit à la cuisine; il chanta devant tout le monde, ferma le livre d'Élodie, à qui il donna congé pour ce soir, montra un nouveau fricot à Glycère, fit à François un cours sur les orchidées, posa à Claude plusieurs questions graves qui se résolvaient par des coq-à-l'âne; puis il chanta encore. Nos gens, étourdis par cette gaieté communicative, ne craignirent pas de rire aux éclats. Les chiens, réveillés, se remirent à hurler. Bref, il nous fit passer la plus folle soirée, et, quand le moment de la retraite arriva, nous reconnûmes avec un effroi mêlé de satisfaction qu'il était onze heures et demie.



X

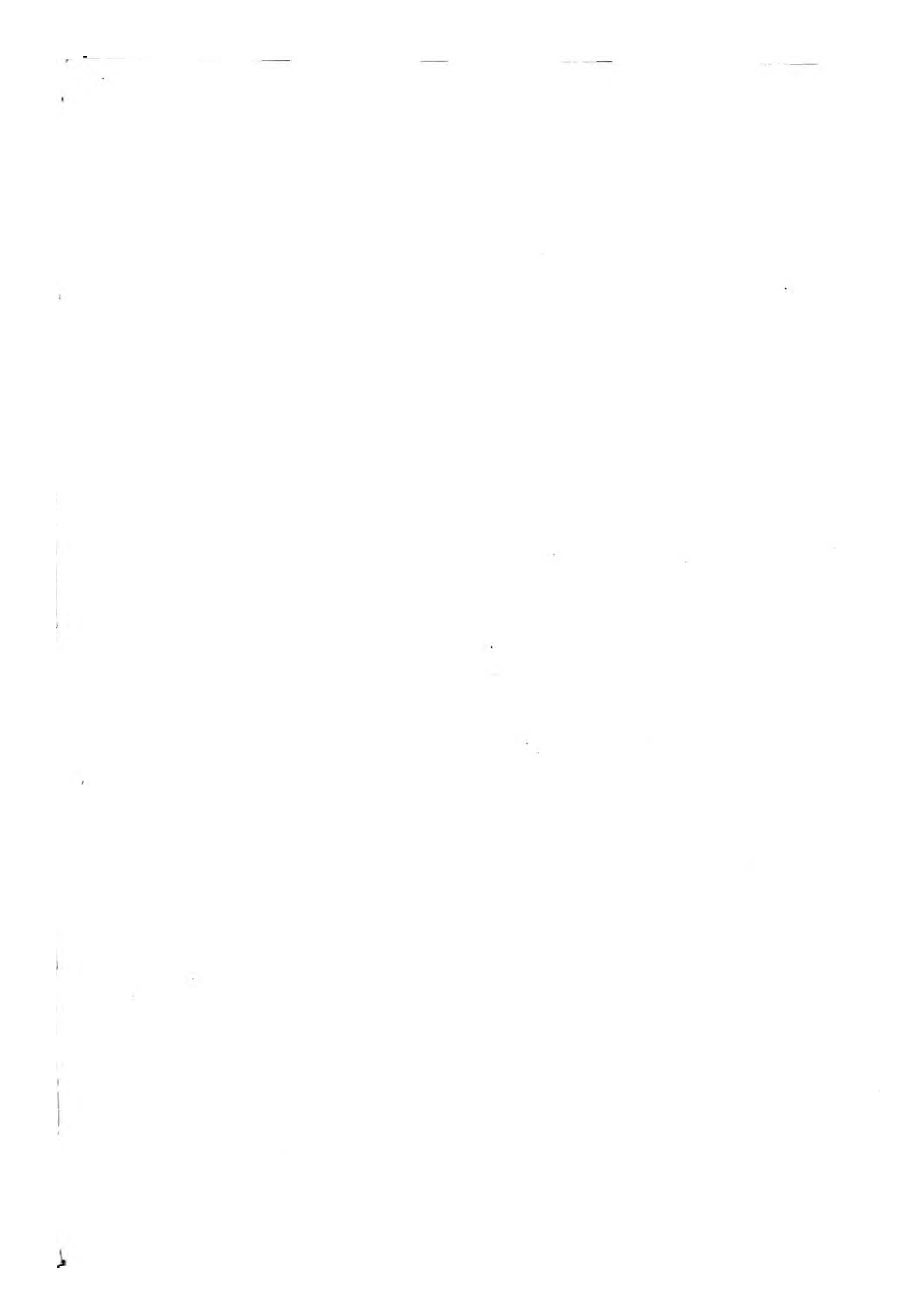
Bourguignol apprit sans trop d'émotion le départ de Raymond-Cincinnatus.

« Ne me parlez plus de cet homme ;
Il sent la pipe et le rogomme,
Votre général de carton ;
Ce qu'il lui faut, c'est un bâton.
Qu'il ne regarde plus nos filles ;
Car, sur mon sang, je vous promets
Que Stella ne sera jamais
Du bois dont on fait les béquilles. »

Je crois que le père de Stella a tourné ses batteries du côté du notaire. Il vante la douceur, la modestie, la piété de cet officier public, qui vient de recevoir le titre de marguillier et qui est toujours le premier à entonner le *Magnificat*. Quant à Raymond, c'est une vieille culotte de peau, un rhumatisme ambulante, un iconoclaste, un voltairien.

Qu'en peu de temps un homme se déflore !
Cincinnatus ne sait pas ce qu'il perd :
Le mois dernier, il était vert encore,
Et maintenant il est trop vert.

Bourguignol nous a chanté quarante-trois chansons, dont deux nouvelles. Il a vraiment une voix superbe et ne manque pas d'un certain goût. Nous savourions notre hôte comme un gourmet déguste un vieux flacon, et nous profitions de son séjour ici comme un collégien jouit de ses vacances. Hélas ! le jour de la rentrée des classes arriva bientôt. Le temps était froid et la





A. ALBERT INV.

MADAME ET MADEMOISELLE BOURGUIGNOL

un parti énergique. Ne devon-
guignol? Nos préparatifs (un
tous les trois, Claude resuma
l'expédition. Nous arrivâmes
gnol étaient dans la cour de l'
gées dans un baquet à lessive
d'admiration. — Embra — ça

ous a fait voir le -
les réserves de



route mauvaise. Nous fîmes atteler la Mignon au char à bancs. Antoine était sorti, bien entendu ; mais Claude est toujours là. Marie empaqueta notre ami dans un nid de paille et de coton. Au moment de partir, il nous embrassa en disant : « Cousin et cousine, à la vie, à la mort ! »

Nous ne pûmes retenir nos larmes et nous prîmes soudainement un parti énergique. Ne devons-nous pas une visite à M^{me} Bourguignol ? Nos préparatifs furent bientôt faits, et nous partîmes tous les trois, Claude restant au logis et Bourguignol dirigeant l'expédition. Nous arrivâmes à Cressieu. M^{me} et M^{lle} Bourguignol étaient dans la cour de leur petite maison, les mains plongées dans un baquet à lessive. Elles poussèrent un cri de joie et d'admiration. « Embrasse ta tante Marie », dit Bourguignol à Stella.

Nous avons encore monté d'un échelon dans sa parenté.

On nous a fait voir le salon, la salle à manger, les chambres, la cuisine, les réserves de fruits, de confitures et de pommes de terre, et on nous a forcés à accepter un biscuit trempé dans un doigt de vin de l'Ermitage qui ressemble furieusement à celui de notre clos auquel on aurait ajouté un peu de sucre et de cannelle.

XI

Cependant, Antoine, apprenant notre départ sans lui, nous avait suivis à pied et était arrivé presque en même temps que nous. Il voulait nous ramener et attelait de nouveau la Mignon, lorsque Bourguignol s'écria :

« Les ruines de Montlignon, vous ne connaissez pas les ruines de Montlignon ! Je vous les ai promises. Restez jusqu'à demain ! C'est admirable : château, ruines, parc, déjeuner sur l'herbe !

Nous voulûmes résister. Le petit homme se jeta à nos genoux ; M^{me} Bourguignol et Stella nous firent de telles démonstrations que nous hésitâmes, dès lors nous avons cédé. Le temps était très beau, nous en devions profiter.

Bourguignol détela lui-même la Mignon en dépit de la résistance d'Antoine. Ce fut un grand fracas dans la maison. Il fallait préparer une chambre qui n'avait pas été ouverte depuis plusieurs années. Puis, pendant une grande partie de la nuit, on entendit les gens, et sans doute la famille, agiter les ustensiles de cuisine pour confectionner des pâtés et mettre en daube de grosses pièces de viande.

Avant le petit jour, Bourguignol nous donna une aubade.

Çà, qu'on se lève et qu'on s'habille !
C'est trop longtemps faire dodo.
Je suis muletier de Castille, etc.
Nous mangerons sous la charmille
Le jambon et le fricandeau.
Je suis muletier de Castille,
Vivent ma belle et Fernando !

Nous nous levâmes à la hâte. Nous avons passé une mauvaise nuit dans une chambre humide.

XII

O châteaux écroulés, ô tourelles gothiques,
Souvenirs du vieux temps, légendes des aïeux,
Sites peuplés jadis de rêves poétiques,
Jardins abandonnés et bois silencieux,
Vous ne conviez plus à vos splendeurs passées
Que des bourgeois mesquins qui laissent après eux
Des croûtes de pâté, des bouteilles cassées,
Des couennes de jambon et des papiers graisseux,

Quand nous fûmes descendus, la voiture était déjà chargée. On y ajoutait sans cesse des assiettes de grosse faïence très lourdes, des couverts d'étain, des timbales, des bouteilles, sans compter les pesantes victuailles.

« Ils vont tuer ma pauvre fille ! » me dit Antoine en montrant la Mignon.

Et il ne faut pas oublier que nous étions six voyageurs. Mais ce nombre fut réduit à cinq, parce qu'Antoine ne voulut pas ajouter son poids au chargement de « sa fille ».

Bourguignol se mit à rire. « Vous allez voir, dit-il, comme je la ferai marcher ! » Et, en effet, la Mignon se mit à galoper. Il semblait qu'elle eût repris ses jambes... j'allais dire ses jambes de vingt ans.

De loin j'aperçus Antoine qui prenait le ciel à témoin et qui faisait le signe de la croix.

La Mignon ne put conserver longtemps sa glorieuse allure : nous arrivâmes à des chemins difficiles, à des ornières profondes qui nous faisaient faire de violents soubresauts et fatiguaient autant les ressorts de la voiture que les jarrets de la jument.

Après une route assez pénible, nous entrâmes dans le parc de Montlignon. Je vous fais grâce des descriptions. C'est grand, c'est beau, c'est triste. Longtemps nous cherchâmes une place commode. Nous finîmes par nous établir sur une route, les ornières profondes nous servant de sièges. On développa les paquets, la vaisselle, les victuailles, et on se mit à festiner ; mais Bourguignol seul était plein de bonne humeur et de bon appétit. Tandis que nous étions tous mal à l'aise, il s'était, grâce à ses petites jambes, assis à la turque, et il fonctionnait admirablement. On n'avait oublié qu'une seule chose dans le bagage culinaire : l'eau ; mais, comme le vin était très abondant, on put s'en passer.

Nous étions au milieu du repas, quand une pluie, une pluie sérieuse, se mit à tomber. « Sauve qui peut ! » cria Bouguignol.

Mais où se sauver ? Marie et moi, nous montâmes dans le char à bancs et nous nous mîmes sous une tente formée par les manteaux et les couvertures. Celle qu'Antoine nous avait laissée pour la Mignon fut même employée à notre usage, tandis que la pauvre bête, dételée, recevait sur le dos la douche glacée.

La famille Bourguignol fut plus avisée. Elle se blottit sous le char à bancs, c'est-à-dire que le percepteur coucha sa femme et sa fille par terre et se plaça sur elles. Grâce à la brièveté de sa taille, il fut complètement à l'abri, tandis que sa femme et sa fille, plus longues que lui, le dépassaient de la tête et des pieds en amont et en aval du char à bancs.

Au plus fort de l'averse on entendait sa voix.

« Dans notre repas de famille,
Il est certain qu'on manquait d'eau.
Je suis muletier de Castille,
Vivent ma belle et Fernando ! »

Après trois quarts d'heure la pluie cessa. Bourguignol voulait continuer le repas, mais cette fois l'opposition triompha. On plia bagage et on se remit en route. En passant devant le château, Bourguignol nous dit :

« Vous avez entendu parler de l'écho de Montlignon ? — Mais non. — Il répète deux syllabes. » Nous prêtâmes l'oreille. En effet :

Il dit : Vive Courlaroze !
L'écho répondit : laroze.
Il dit : Vive le second !
L'écho répondit : second...
Vive le second empire !
L'écho répondit : tempire.
Il dit : Vive Bourguignol !
L'écho répondit : Guignol.

XIII

Quel retour à Cressieu ! La Mignon ne voulant pas marcher et Bourguignol la frappant ! Nous sommes arrivés au milieu de la nuit ; le lendemain, nous avons mis toute la journée pour revenir à Courlaroze. Antoine nous a forcés (il n'a pas eu beaucoup de peine pour cela) à faire toute la route à pied. Nous avons vécu des reliefs qui se trouvaient dans le char à bancs et de l'eau des ruisseaux, et nous sommes rentrés chez nous exténués. Le lendemain matin, nous sommes réveillés par des cris lamentables. « Morte ! elle est morte ! — Qui ? — La Mignon. »

Nous allons voir la pauvre bête « assassinée par Bourguignol », comme dit Antoine. Marie désire qu'on lui donne une sépulture. Claude la réclame pour un coin du pré qui a besoin de fumier.

Tout sert, tout sert,
Rien ne se perd.
La sagesse éternelle en toute chose éclate :
Les chairs font de l'azote, et les os du phosphate.

Nous les laissons faire.

Dans sa vingt-quatrième année,
Elle est morte, pauvre Mignon,
Pour avoir été surmenée
Aux ruines de Montlignon.
Dans un coin du clos solitaire
Ses vieux membres seront reçus.
Ils se dissoudront sous la terre,
Et l'herbe poussera dessus.
La mort de cette pauvre fille
Est un de nos plus vifs regrets,
Pour Antoine, un deuil de famille,
Pour Claude, pour Claude un engrais.

La course de Montlignon a bien fatigué ma pauvre Marie.
Mais aussi quelle imprudence !

Moi, j'en suis quitte pour un gros rhume.

XIV

J'ai remué de nouveau les bouquins de ma bibliothèque. J'y ai trouvé, au lieu de livres amusants, une liasse de notes et de mémoires que le pauvre oncle Gaspard avait acquittés quelque temps avant sa mort et qu'on m'a fait payer à notre arrivée à Courlaroze.

Nous ne sortons que pour aller à la messe. Les chemins sont effondrés, et nous sommes forcés de nous y rendre à pied. Nous nous sommes décidés à porter des sabots. Nous mangeons mal, nous mangeons froid. Il n'y a pas dans la maison une pendule qui marche ; si du moins nous savions l'heure ! Nos habits sont en loques et j'envie le caban de Bourguignol qui a tant d'action sur les chiens.

Et je fais des réflexions : Un homme de mon âge ne peut pas rester inoccupé.

Que fais-tu sur cette terre,
Pauvre songe-creux,
Contemplateur solitaire,
Ramier amoureux,
Penseur sans raison ni suite,
Chercheur d'idéal,
Variété parasite
Du genre animal ?

Puis, ce n'est pas en vain qu'on a habité la ville, et le citadin ne s'improvise pas paysan. J'ai sacrifié les goûts de Marie aux

miens. Elle est femme ; elle a sa coquetterie. Avec son esprit, sa grâce, sa beauté, beauté qui se néglige, grâce qui s'alourdit, esprit qui s'oblitére, elle pouvait, elle devait briller dans le monde. Et je ne l'ai pas voulu. Elle eût aimé le bal, les spectacles, et elle m'a sacrifié, à moi qui étais blasé sur ces plaisirs, ses instincts délicats et ses aspirations naturelles. Égoïste ! égoïste !

Je cherche à sonder sa pensée ; elle est impénétrable. Son sourire m'inquiète, son égalité d'humeur me chagrine, sa résignation me fait peur. Doit-elle donc faire ses couches ici au milieu de l'hiver ?

Tous les jours je regarde et je soupèse ma tirelire, mon dernier espoir.

XV

Il faut que ma colère aujourd'hui se débonde !
 Tout le monde m'en veut ; j'en veux à tout le monde.
 Je suis repu d'air pur et de tranquillité ;
 Je suis soulé du bonheur que j'ai tant souhaité.

Cette vie inactive et vide de pensée
 A perdu sa liqueur, comme une outre percée.
 Il me faudrait un but, un obstacle, un souci ;
 Le calme m'abrutit ; la mort est calme aussi.
 J'ai compté trop de jours de soleil et de pluie ;
 Je l'avoue à la fin : la nature m'ennuie !
 Ce ciel toujours ouvert, ce site solennel,
 Cette profonde paix, ce silence éternel,
 M'étouffent de leur poids comme les murs d'un baigne.
 Si je pouvais entendre un orgue d'Allemagne !

O sentiments exquis, ô saintes amitiés,
 Commerce de deux cœurs l'un à l'autre liés,
 O vertus d'autrefois, ô croyances naïves,
 Apanage proscrit des races primitives,
 Nous avez-vous toujours et tous déshérités

Je ne sais, je ne sais ; mais si vous existez,
 Je l'affirme sans honte et sans ingratitude,
 Ce n'est pas dans les champs ni dans la solitude ;
 Je le proclame ici de ma plus haute voix :
 Oui, j'ai dit le contraire, et j'ai menti cent fois.

— Mais alors, selon vous, l'innocence champêtre
 S'est donc réfugiée à la ville ? — Peut-être.
 On y vit à son gré ; l'esclavage commun
 Y fait la liberté de tous et de chacun.
 Un gueux peut à Paris jouir de quelque estime ;
 On ne le sait pas pauvre ; on ignore son crime.
 Il peut s'ensevelir au fond de son désert
 Et contre ses voisins rester clos et couvert.
 Est-il homme de bien ? Il l'est sans croix ni cierge,
 Et sa vertu n'est pas une enseigne d'auberge.
 Il jette à l'Océan son bienfait égaré,
 Sans le recommander au prône du curé.
 Vous ne vous doutez pas des dévouements sublimes,
 Des bienfaiteurs discrets, des héros anonymes
 Qui hantent les salons tapissés de brocart,
 Ou se cachent là-haut, sous les toits de Mansard.

— Mais non, me direz-vous, la bonne foi s'envole,
 On abuse de nous, on nous trompe, on nous vole.
 Paris produit de tout, et les marchands voisins
 Me font du lait sans vache et du vin sans raisins.

— Et quand il serait vrai ? Cette moderne adresse
 Est un produit du luxe et de la politesse.
 J'en conviens ; mais du moins leurs vins ingénieux
 Caressent le palais et fascinent les yeux.
 Des agents, soucieux de la santé publique,
 Donnent à leur mélange un tour hygiénique.
 Combien vous a le monde injustement traités,
 Apocryphes médocs, beaujolais frelatés,
 Et que je vous préfère à cette encre malsaine,
 Trop naturelle, hélas ! qui donne la migraine,
 Et qui me fait toujours penser, quand je la bois,
 Qu'elle a lavé les pieds de Claude et de François !

Mais dites-moi, cet art dont vous me faites honte,
 N'en avez-vous jamais usé pour votre compte ?
 O malins ignorants, ô paysans rusés,

Vous n'êtes, je l'ai vu, que trop civilisés.
 Le lait sophistiqué nous vient de la campagne;
 Le vigneron d'Arbois fabrique du champagne.
 On ne vous verrait pas (est-ce crainte du feu?)
 Rentrer l'avoine sèche : elle pèse trop peu.
 Ici, des mendiants dont le pays foisonne
 Vendent pour de l'argent le pain que je leur donne.
 Je le crois bien qu'Antoine était toujours absent :
 Il jouait sur le Nord et sur le trois pour cent.
 Que de fois nous avons, méditant une course,
 Appelé maître Antoine ! Il était à la bourse ;
 Il faisait des reports. Tous nos cabaretiers
 Font, entre deux pichets, l'office de courtiers.
 Partout le vice a pris son logis et sa table ;
 Non ce vice élégant et quelquefois aimable
 Qui sème les louis le long du boulevard,
 Mais le vice honteux, et sordide, et cafard.

Et nous, habitués aux recherches câlines,
 Dans ce marais fangeux nous poussons nos racines,
 Nous nous ancrons au sol, sans nous apercevoir
 Que l'arbre transplanté perd son goût de terroir,
 Et qu'on devient un ours à vivre dans un antre.
 Notre corps s'abêtit, notre esprit prend du ventre.
 Nous prolongeons en vain l'heure de nos repas,
 Croyant tuer le temps que nous ne tuons pas.
 Puis, nous nous endormons près de la cheminée ;
 Une heure de sommeil, c'est une heure gagnée.
 Nous cherchons, en mangeant, le rébus du journal,
 Nous faisons un piquet, jeu matrimonial ;
 Ou bien encor, mettant en commun nos sciences,
 Nous faisons réussir quatre ou cinq patiences.
 Voulez-vous des cancons sur un de nos voisins ?
 Accourez, nous allons vider nos magasins :
 « A propos, vous savez la fameuse nouvelle
 Concernant monsieur X ou madame une telle?... »
 Quelle vie ! ô honteux, ô stupide loisir !
 Quel âge avons-nous donc ? Pour unique plaisir
 Aligner des carreaux, des piques et des trèfles !
 Plus de fleurs qu'en papier, plus de fruits que des nèfles !
 Ce matin, ici, moi, je me suis échauffé,
 Et j'ai grondé Marie à propos de café.
 Notre salon d'hiver est dans notre cuisine.

Nos poules du pays, dites de Cochinchine,
Ne pondent plus un œuf, notre coq chante faux,
Et nous faisons le mal, et nous sommes dévots !

O champs, ô calme, ô paix, ô chaste solitude,
Fraude, dérision, mensonge, platitude,
Naufrage de l'esprit, du cœur, de la santé,
Crétinisme, impuissance, horreur, obésité !

XVI

Il faut maintenant que ma plume coure en effleurant le papier. J'ai hâte de vous apprendre ce qui vient de nous arriver. Dans le désordre d'esprit où je me trouve, je ne sais par où commencer. Attendez que je me rappelle les détails de cette scène. J'y suis. Ce matin, oui, c'est bien ce matin, nous étions assis, Marie et moi, devant une table. Nous tentions pour la quatrième fois une patience dite *la petite chartreuse*. La porte s'ouvre. M^{me} François entre tout effarée tenant à la main un petit carré de papier. « Une lettre pour monsieur, dit-elle. — Une lettre ? — Une lettre ? Comment ? D'où ? — De qui ? » Et M^{me} François jette sur la table une lettre, une vraie lettre avec enveloppe écrite et timbrée. Jugez de notre stupéfaction. C'était la première fois que le facteur de la poste franchissait l'enceinte du temple, Nous fûmes saisis de respect et de terreur. Nous n'osions regarder ce papier diabolique. Mais la lettre était là béante, et d'un coup d'œil furtif nous venions de lire sur l'enveloppe : PARIS ! Nous restâmes cinq minutes silencieux et les yeux baissés, mais de temps en temps ce mot magique : PARIS, attirait fatalement nos regards. Et nous étions immobiles, et les murs, le plancher et le plafond nous présentaient toujours ce mot tracé en lettres flamboyantes : PARIS, PARIS. Il était écrit en ronde, en gothique ; il s'étalait sur les meubles, il se reflétait dans les

glaces en rouge, en bleu, en vert ; il prenait la forme circulaire de l'estampille de la poste et s'imprimait sur les piques, les cœurs, les trèfles et les carreaux étalés devant nous. Enfin, un cri longtemps comprimé est sorti de nos deux poitrines : « PARIS ! PARIS ! » Nous n'avons pas dit un mot de plus ; mais nous nous sommes compris. Nos larmes et nos baisers m'en sont témoins. Nous partons. Est-ce possible ? Oui, nous partons, Marie, nous partons.

Nous n'avons pas ouvert la bienheureuse lettre. Nous ne la lirons qu'en route.

Ai-je tout dit ? Je n'en sais rien ; mais nous partons, nous partons demain. Adieu, voisins jaloux, hargneux, méchants, pervers, je vous.... Qu'allais-je dire?... Non, je vous aime, je vous vénère, je vous adore, je vous quitte. Nous partons demain. Que la nuit va nous paraître longue ! Non, nous ne nous coucherons pas ; nous l'emploierons tout entière à nos préparatifs de départ. Demain !

Demain !
Est-il mot plus doux à l'oreille ?
Demain, c'est l'aurore vermeille...

Mais je m'aperçois que je me copie moi-même. Ces vers ont été faits la veille de mon départ de Paris. Étais-je plus heureux alors ? Non, mille fois non.

Une simple lettre a tout fait,
Vous allez dire, je suppose,
Que jamais plus petite cause
N'a produit un plus grand effet.

XVII

Nous avons passé toute la nuit à mettre la maison sens dessus dessous. Pourquoi ? je n'en sais rien. Avec deux caisses nous emportons tout notre bagage. De comptes, nous n'en avons guère, d'écritures, néant ; mais je crois que nous avons la fièvre, car nous avons travaillé douze heures, et nous ne sommes pas plus avancés qu'hier au soir. Nous ne parlons pas, nous ne faisons rien, la joie nous suffoque et nous paralyse.

J'ai cependant brisé la fameuse tirelire. Elle contenait cinq cent quatre-vingt-quinze francs ; c'est plus qu'il n'en faut pour notre voyage.

J'inscris sans méthode les événements les plus opposés. Ce matin, Élodie est venue nous apprendre en souriant que la vieille Benoîte est morte cette nuit. Nous voilà retenus un jour de plus. Nous ne pouvons pas laisser derrière nous une accusation d'inhumanité. Que nous importe un jour, du moment que nous sommes sûrs de partir ?

Il faut qu'il y ait dans le pays un système de télégraphie électrique. Tout le monde sait que nous partons, et c'est à peine si nous nous le sommes dit. Les notes et les mémoires ont plu chez nous toute la journée ; il y en a de toutes les formes, de toutes les écritures, de toutes les orthographes. Indépendamment du boulanger, de l'épicier et des autres fournisseurs, il y a les maçons, couvreurs, charpentiers, menuisiers, serruriers, peintres, plafonneurs, arpenteurs, j'en oublie et des meilleurs. S'il faut en croire leurs manuscrits, ces artistes ont exécuté chez moi des travaux considérables. J'ai là un monceau de ces notes qui vaut plus de quinze cents francs.

Les cabaretiers, qui ont si puissamment favorisé mon élection

au conseil municipal, me font remettre par Antoine des mémoires qui s'élèvent ensemble à la somme de deux cent cinquante francs.

On est venu m'apporter la police d'assurance contre l'incendie pour l'an prochain. J'en ai refusé le paiement. Je ne suis plus assuré, et, si ma maison brûle, on ne m'accusera plus d'y avoir mis le feu.

Nos domestiques n'ont pas reçu leurs gages depuis le mois de juin. Ils réclament un semestre. Les jardiniers ont été réglés pour un an lors de la vente de Balmore ; nous devons donc de ce côté environ sept cents francs.

Il se présente un tas de gens qui me demandent les étrennes du prochain jour de l'an. Parmi eux brille la blouse bleue à collet rouge du facteur de la poste. Il ne m'a apporté qu'une seule lettre, mais quelle lettre !

Tous les mendiants sont venus en corps nous faire leurs adieux.

Le garde champêtre de Beaulieu, le garde champêtre de Belmont, le vieux sonneur d'ici, le jeune sonneur de là, n'ont pas manqué à leurs devoirs.

Il me reste entre les mains trois cent cinquante francs sur lesquels je dois prélever mille écus pour les mémoires divers, les gages des domestiques et les libéralités de tout genre.

Vous croyez que je suis embarrassé ? Pas le moins du monde. Je puis maintenant écrire à Paris, me faire envoyer de l'argent. Je n'en ai pas le temps. J'appelle François : « Combien voulez-vous m'acheter la vigne et la prairie de Balmore ? » François demande à réfléchir. Il n'a pas ordinairement la réflexion généreuse ; mais nous sortirons d'ici à tout prix.

XVIII

Nous assistons à l'enterrement de la pauvre Benoîte. Nous faisons, en sortant de l'église, une visite d'adieu à la tombe de l'oncle Gaspard. Sans Benoîte, nous l'aurions peut-être oublié! Tous les paysans qui suivaient le convoi sont rentrés avant nous à la maison. Un couvert immense est mis dans la cuisine et dans l'office. On y fait joyeuse ripaille et on y chante les chansons de Bourguignol. François, qui ne s'amuse pas aux bagatelles, est venu m'offrir quatre mille francs pour le marché que vous savez. J'accepte sa proposition, à condition que la somme sera entre mes mains avant midi.

A midi moins un quart, François m'apporte les quatre mille francs.

A midi, maître Navré ouvre le testament de Benoîte. Nous sommes ses légataires universels. On a trouvé dans sa paillasse une somme de quinze mille francs.

Je rappelle François; je lui demande combien il veut me revendre le bois, la vigne et la prairie de Balmore, qui lui coûtent six mille francs. Il refuse de répondre. Pressé par maître Navré, qui aspire à traiter l'affaire, il finit par dire qu'il ne céderait pas son marché pour cent mille francs.

Brunet m'apporte mille francs. Il est bien temps! Bourguignol arrive. Il avait prévu nos embarras. Il nous offre cinq mille francs qu'il voulait nous prêter, me dit-il. Il restera auprès de nous jusqu'à demain. Il veut nous faire cortège et ne nous quitter qu'à la ville.

XIX

Pendant l'enterrement de Benoîte, on entendit un grand bruit qui ressemblait à une détonation. C'était la grange de Brunet qui s'écroulait tout entière.

Trop de zèle, trop de zèle,
Tout l'édifice chancelle.

Il paraît qu'un angle abattu a entraîné tout le reste. Cela nous est bien égal : François a entrepris le travail à forfait et nous savons qu'il est solvable.

Nous n'allons même pas voir le désastre, et le 25 novembre nous quittons Courlaroze. Bourguignol nous conduit dans sa voiture. Nos gens nous voient partir comme ils nous ont vus arriver, avec indifférence. Claude nous dit :

« A la Sainte-Catherine
Tout bois prend racine. »

C'est pourquoi nous partons, mon cher Claude. M. et M^{me} François nous saluent avec une certaine politesse. Les autres domestiques se sont cachés. Notre chienne, Belle, entendant ce mouvement inusité à pareille heure, rôde autour de nous avec inquiétude. Elle paraît avoir de tristes pressentiments et vient nous lécher les mains en poussant ce petit cri qui semble une prière ou une interrogation. Nous l'embrassons pour la première fois et nous partons en faisant cette réflexion, que dans ce pays nous n'avons trouvé que trois êtres qui nous aient montré

quelque attachement : Bourguignol, que nous avons méconnu ; Benoîte que nous avons oubliée, et cette pauvre chienne à qui nous n'avons pas donné une caresse.

Nous arrivons au chef-lieu de canton. Dans notre empressement, nous avons pris trois heures d'avance, et Bourguignol veut nous tenir compagnie. Sa joyeuse extravagance a fait place à une gaieté tempérée. Je crois que ce brave homme nous regrette. Son amitié nous touche ; mais nous voudrions être seuls.

Enfin nous reconnaissons le cabriolet orné du mot : « Dépêches », la jument à longs poils et le jeune cocher qui nous ont amenés jadis. Nous embrassons Bourguignol qui s'efforce de rire en sentant une grosse larme qui roule dans son petit œil. Adieu ! adieu !

XX

Nous avons touché la frontière ;
Frappons le sol, humons le vent ;
Jetons un regard en arrière
Et lançons nos pieds en avant.

Comme on respire ici ! Ouvrons enfin cette lettre bénie qui nous arrache à notre long exil. Nous avons reconnu tous les deux une écriture amie. Elle est de... Qu'importe ? avons-nous jamais parlé des parents et des amis que nous avons abandonnés ? Ils se plaignent de notre oubli ; ils ne nous ont donc pas oubliés. Ils nous pardonneront, puisqu'ils nous condamnent. Que nous serions coupables si nous n'avions pas été châtiés !

Et savez-vous quel est le traître qui a livré le secret de notre retraite ? Cet ami dont je ne sais pas le nom, ce chasseur infatigable, ce délinquant obstiné, qui trouve, entre deux procès-

verbaux, le temps d'envoyer à Paris de ses nouvelles et des nôtres. Et moi qui m'excusais auprès du lecteur d'avoir introduit dans ce récit un personnage inutile !

La route nous paraît courte. Nous voyageons maintenant sans impatience ; la certitude du bonheur prochain, c'est le bonheur présent.

D'où venez-vous ? — De Sibérie,
Des marécages, des déserts.
— Où courez-vous ? — Vers la patrie,
Vers les cœurs et les bras ouverts.
— Que fuyez-vous ? — La servitude,
La paresse, la pauvreté.
— Que cherchez-vous ? — L'amour, l'étude,
L'abondance, la liberté.

Nous reconnaissons l'hôtesse et l'auberge de la sous-préfecture. Nous nous couchons de bonne heure, épuisés que nous sommes par les émotions et les insomnies. Au milieu de la nuit, un bruit étrange nous réveille. J'ouvre précipitamment la fenêtre, et j'aperçois, à la clarté douteuse d'une chandelle entourée d'un cornet de papier, trois musiciens en guenilles, qui soufflent à qui mieux pis dans trois instruments de cuivre ou de bois, un cor, un trombone et une clarinette.

Quelle est cette pasquinade
Dont je suis tout ahuri ?
C'est quelque charivari ?
Non, c'est une sérénade.

Je ne me trompe pas... Cette grande barbe qui tient cette petite chandelle, c'est... Un cri confus sort d'une seule poitrine : « Vive Perruchon ! vive Perruchon ! » La fenêtre de la chambre voisine s'ouvre avec fracas. Un homme paraît au balcon et prononce d'une voix vibrante le discours suivant :

« Je ne puis vous dire, Messieurs, combien je suis touché de la démarche spontanée... »

Je refermai vivement ma fenêtre, craignant que Perruchon ne me reconnût et ne me fît payer les frais de l'ovation que l'ami Roch lui décernait spontanément.

XXI

Nous n'avons pas reconnu le conducteur de la diligence. Celui qui nous a amenés au printemps vient de passer à l'ennemi. Il a brûlé ses dieux et sacrifié à la locomotive.

Nous avons traversé Lyon; nous roulons, nous volons sur les rails. Moi aussi, je brûle mes dieux. Tournez, roues rapides; soufflez, tuyaux grinçants. J'ai soif de Paris. Mon oreille aspire à son bruit assourdissant; ma poitrine a besoin de son air impur. Disparaissez de la terre, diligences pénibles et cahotantes; je vous adorais autrefois, je vous renie maintenant. Il faut les chevaux au départ et la vapeur au retour.

Chemin faisant, nous retrouvons quelques-unes des impressions de notre premier voyage, comme on reconnaît un air qu'on entend pour la seconde fois. Nous nous rappelons un site remarqué, une ville entrevue. Alors, nous revenons par la pensée à nos anciens enthousiasmes, et nous les comparons à notre joie présente. Le passé occupe notre mémoire; l'avenir sollicite notre imagination, et quand nous arrivons, cette fois en plein jour, à cet endroit de la route où je m'étais endormi, Marie attire doucement ma tête sur ses genoux, comme si elle voulait me bercer. Puis elle ouvre un carnet (peut-être celui où devaient être inscrites les dépenses de Courlaroze), et, tour à tour, nous laissons le crayon tracer sur le papier blanc les pensées qui nous viennent.

1

2

3

4

5

6

7

Handwritten text or signature, possibly illegible due to fading.



A AUBLET INV

LE RETOUR



MARIE.

Te rappelles-tu le beau rêve
Qu'ici tu fis sur mes genoux ?

MOI.

Je me le rappelle ; il s'achève ;
Voici le jour, éveillons-nous.

MARIE.

Ne laisse-t-il aucune trace
En ton esprit désenchanté ?

MOI.

Le désir décevant fait place
A la douce réalité.

MARIE.

Par une pente qui dévie
Nous nous perdions sans le savoir.

MOI.

Nous allons rentrer dans la vie
Par le travail et le devoir.

MARIE.

Je crains que le monde ne vienne
Se placer parfois entre nous.

MOI.

Sais-tu quelle crainte est la mienne ?
J'ai peur de devenir jaloux.

MARIE.

Va, je serai toujours la même ;
Ai-je douté jamais de toi ?

MOI.

Je veux que tout le monde t'aime ;
Je veux que tu n'aimes que moi.

MARIE.

Si Dieu bénit notre famille,
Notre fils aura ta bonté.

MOI.

Que le Ciel m'accorde une fille,
Et qu'il lui donne ta beauté !

Chaque tour de roue nous rapproche de Paris ; nous avons
laissé Dijon derrière nous. Voici l'Armançon qui va tomber dans
l'Yonne, l'Yonne qui se jette dans la Seine ; le ruisseau à la rivière,
la rivière au fleuve, le fleuve à la mer. Tout passe, tout fuit.

Et voilà que nous distinguons dans la brume le dôme du Panthéon et les tours de Notre-Dame. Salut, Paris, salut !

XXII

Et maintenant que nous voyons les choses de plus loin et de plus haut ; maintenant que la joie nous inonde et nous rend indulgents pour tout et pour tous, ne donnerons-nous pas un souvenir à cette pauvre maison de Courlaroze, où nous fûmes si fortunés et si malheureux ? Avons-nous quitté pour jamais ce pays où nous devons vivre toujours ?

Non, nous le reverrons, n'est-il pas vrai, Marie ?
Là s'élève une pierre où personne ne prie ;
Nous l'avons oublié, tu ne l'oublieras pas ;
Et celui dont tu dois guider les premiers pas
Où nous avons aimé trouvera sa patrie.
Une tombe, un berceau, nous rappellent là-bas.
Nous portons avec nous un œuf tout près d'éclore ;
Le nid de nos amours est dans le sycomore ;
Nous y retrouverons un duvet encor chaud ;
Mais, pour y retourner et le quitter encore,
Nous partirons plus tard, nous reviendrons plus tôt.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

AU LECTEUR	1
AVANT-PROPOS	3
LE VOYAGE	7
LA MAISON	28
MAI	52
JUIN	84
JUILLET	116
AOUT	149
SEPTEMBRE	180
OCTOBRE	209
NOVEMBRE	241

A PARIS
DES PRESSES DE JOUAUST ET SIGAUX

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIII

69704818



